

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Les marguilliers de la fabrique Notre-Dame de Montréal. 1760-1810.

par

Miguel Daraïche-Leblanc

Département d'Histoire
Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maîtrise (M.A.)
en Histoire

novembre 2008

Copyright, Miguel Daraïche-Leblanc, 2008



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:

Les marguilliers de la fabrique Notre-Dame de Montréal. 1760-1810.

présenté(e) par :

Miguel Daraïche-Leblanc

a été évalué(e) par un jury composé des personnes suivantes :

Thomas Wien
.....

président-rapporteur

Christian Dessureault
.....

directeur de recherche

Ollivier Hubert
.....

membre du jury

mémoire accepté le 2 avril 2009

Résumé

En utilisant la prosopographie comme principale méthode de recherche, ce mémoire tente de cerner les caractéristiques des individus qui occupèrent la fonction de marguilliers au sein de la fabrique de la paroisse Notre-Dame de Montréal entre les années 1760 et 1810.

Cette étude s'articule en trois parties. D'abord, nous nous intéressons aux actions des marguilliers à l'intérieur même de cette institution, à partir des registres de délibérations de la fabrique. Ensuite, nous compilerons diverses informations biographiques des marguilliers, par exemple, les origines familiales et géographiques, les professions ou le niveau de richesse. Puis, l'analyse des réseaux familiaux qui relient les marguilliers conclura ce mémoire.

Cette étude démontre que la fabrique est une institution qui est habitée par la bourgeoisie locale, avec une forte tendance conservatrice et probritannique. Cependant, bien qu'en apparence fermé, ce milieu a tout de même une certaine capacité d'intégration de nouveaux venus durant ces années. La fabrique ainsi que l'élite qui la contrôle vont se transformer durant la période étudiée.

Mots clés :

Bourgeoisie, réseaux, reproduction sociale, démographie, institutions, Montréal, conquête, fabrique.

Abstract

Using the prosopographie as the main research method, this paper attempts to identify characteristics of individuals who occupied the office of churchwardens in the *fabrique* of the parish of Notre-Dame de Montreal between the years 1760 and 1810.

This study is divided into three parts. First, we look at the actions of churchwardens within this institution, from the records of deliberations of the *fabrique*. Then we compile various biographical information of churchwardens, for example, family and geographical origins, occupations and levels of wealth. Then, the analysis of family networks that connect the churchwardens will conclude this paper.

This study demonstrates that the *fabrique* is an institution that is inhabited by the bourgeoisie, with a strong conservative and probritannique tendency. However, although seemingly closed, this group still has a certain ability to integrate newcomers during those years. The *fabrique* and the elite that controls it will be transformed during the period studied.

Tags:

Bourgeoisie, networks, social reproduction, demography, institutions, Montreal, conquest, *fabrique*.

Table des matières

TABLE DES MATIÈRES	5
LISTE DES TABLEAUX	7
LISTE DES GRAPHIQUES	8
LISTE DES ABREVIATIONS	8
REMERCIEMENTS	9
CHAPITRE 1. LES MARGUILLIERS ET LA FABRIQUE.....	18
Tâches et fonctions du marguillier	18
Éducation.....	21
Implications sociales et communautaires.....	26
Mode d'élection	29
Rigueur dans la gestion.	32
Attitude devant le nouveau régime.....	36
Conclusion	40
CHAPITRE 2. PROFILS DES MARGUILLIERS.....	42
Origines géographiques	43
Lieux du mariage	45
Lieux de résidence.....	47
Statuts socioprofessionnels	49
Origines familiales	54
L'âge au premier mariage.....	58
Richesse et niveau de vie.....	60
Autres charges et fonctions	68
L'âge d'élection à la charge de marguillier	74
Conclusion	77
CHAPITRE 3. LIENS FAMILIAUX ENTRE LES MARGUILLIERS	79
Densité des liens familiaux	80

Réseaux familiaux	91
Autres types de liens	109
Conclusion	111
CONCLUSION	112
BIBLIOGRAPHIE	117
ANNEXE 1. LISTE DES MARGUILLIERS PAR LEUR DATE D'ELECTION.....	126

Liste des tableaux

Tableau 1. Lieux de naissance des marguilliers.....	44
Tableau 2. Répartition des marguilliers selon leurs lieux de naissance et selon la période de leur élection à la fabrique.....	44
Tableau 3. Lieux de mariage des marguilliers.	46
Tableau 4. Répartition des marguilliers selon leurs statuts socioprofessionnels.	50
Tableau 5. Répartition des marguilliers selon le statut socioprofessionnel du père.	55
Tableau 6. Répartition des marguilliers selon le statut socioprofessionnel du beau-père.....	56
Tableau 7. Âge moyen au premier mariage des marguilliers.	59
Tableau 8. Comparaisons des indices de niveau de vie selon les groupes.	63
Tableau 9. Composition de la fortune mobilière des marguilliers. (Inventaires après décès de 1779 à 1830).....	63
Tableau 10. Répartition des marguilliers selon leur indice de niveau de vie.	64
Tableau 11. Comparaison du niveau de vie des marguilliers sous le régime français et anglais.	67
Tableau 12. Présence des marguilliers comme officiers de milice ou juges de paix.	71
Tableau 13. Âge moyen au moment de l'élection à la charge de marguillier.....	75
Tableau 14. Répartition des marguilliers selon l'âge d'entrée en charge et selon la période de leur élection à la fabrique.....	76
Tableau 15. Répartition des marguilliers selon la présence d'au moins un autre marguillier dans la famille.	82
Tableau 16. Répartition des marguilliers selon le nombre de liens familiaux de l'époux au moment de l'élection.....	83
Tableau 17. Répartition des marguilliers selon le nombre de liens familiaux de l'épouse au moment de l'élection.....	84
Tableau 18. Répartition des marguilliers selon le nombre de liens familiaux du ménage au moment de l'élection.....	85
Tableau 19. Répartition des marguilliers si le père ou le beau-père était marguillier.	86
Tableau 20. Répartition des marguilliers selon si le grand-père ou le père était marguillier...87	
Tableau 21. Répartition des marguilliers si le grand-père ou le père de l'épouse était marguillier.....	88
Tableau 22. Occurrences des marguilliers selon la présence d'anciens marguilliers dans leurs familles.....	89

Tableau 23. Occurrences des marguilliers selon la présence d'anciens marguilliers dans leurs belles-familles.	90
Tableau 24. Nombre de descendants de Pierre Gadoua et Louis Mauger liés à la fabrique par génération.	96
Tableau 25. Nombre de descendants de L-J-B Hervieux et Marie-Catherine Magnan liés à la fabrique par génération.	99
Tableau 26. Nombre de descendants de Michel Gamelin et Marguerite Crevier liés à la fabrique par génération.	103

Liste des graphiques

Graphique 1. Descendance de Pierre Gadoua et Louise Mauger présente au sein de la fabrique Notre-Dame de Montréal	94
Graphique 2. Descendance de Léonard-Jean-Baptiste Hervieux et Marie-Catherine Magnan présente au sein de la fabrique Notre-Dame de Montréal	99
Graphique 3. Descendance de Michel Gamelin et Marguerite Crevier présente au sein de la fabrique Notre-Dame de Montréal	103

Liste des abréviations

Archives de la fabrique Notre-Dame de Montréal	AFNDM
Bibliothèques et Archives nationales du Québec.....	BAnQ
Dictionnaire biographique du Canada.....	DBC
Revue d'Histoire de l'Amérique française.....	RHAF

Remerciements

Merci à ma famille pour leur soutien et leurs encouragements pendant toutes ces années passées sur les bancs d'école.

Merci à Christian Dessureault de m'avoir permis d'apprécier l'étude de l'Histoire canadienne.

Merci à Susan Dalton, John Dickinson, Ollivier Hubert et Thomas Wien pour les heures de cours passées durant cette maîtrise.

Merci aux gens, étudiants et professeurs, que j'ai eu du plaisir à côtoyer pendant ces presque six années au département d'Histoire de l'Université de Montréal.

Merci à la fabrique Notre-Dame de Montréal de m'avoir permis de fouiner dans leurs archives.

Merci à Environnement Canada de m'avoir laissé abuser de leur matériel informatique pendant la création de ce mémoire.

Introduction

Ce mémoire de maîtrise porte sur le fonctionnement d'une fabrique paroissiale en milieu urbain dans le Québec préindustriel. La recherche s'intéresse principalement au rôle, au profil social et aux réseaux familiaux des marguilliers. La fabrique de la paroisse Notre-Dame de Montréal sera notre terrain d'enquête.

Au Québec, l'histoire des fabriques paroissiales et des marguilliers a d'abord été abordée par des chercheurs érudits. Ce fut d'ailleurs le cas pour la paroisse Notre-Dame de Montréal. Dans *La Paroisse*¹, Olivier Maurault, prêtre de Saint-Sulpice et historien du Séminaire de Montréal, s'est intéressé principalement à l'architecture des différentes églises paroissiales, mais il a aussi traité brièvement de la vie paroissiale à Montréal. Puis, dans *Œuvres de la fabrique*², il fournit des informations précieuses concernant la fabrique et les marguilliers de Notre-Dame-de-Montréal depuis sa création jusqu'au XX^e siècle.

Les premiers travaux universitaires s'intéressant à la fabrique datent des années 1970 et ils s'inscrivent dans le cadre plus général de l'histoire de l'Église catholique au Canada. Ces recherches traitent principalement de l'aspect institutionnel. Dans son ouvrage de synthèse sur *l'Histoire de l'Église catholique au Québec*³, Nive Voisine consacre quelques pages à cette institution servant à administrer les biens temporels des paroisses. Vers les mêmes années, André Boucher se penche aussi sur l'étude de la fabrique, surtout d'un point

¹ O. Maurault, *La Paroisse. Histoire de l'Église Notre-Dame de Montréal*. Montréal, Les éditions du Mercure, 1929. 334 p.

² O. Maurault, *L'œuvre et la fabrique de Notre-Dame de Montréal*. Montréal, s.n., 1959. 86 p.

³ N. Voisine, *Histoire de l'Église catholique au Québec (1606-1970)*, Montréal, Fidès, 1971. 122 p.

de vue institutionnel et juridique⁴. L'auteur y présente l'évolution des lois régissant le fonctionnement de la fabrique et encadrant les activités des marguilliers.

Dans un ouvrage consacré aux conflits entre les curés et leurs paroissiens dans les campagnes du Bas-Canada, de 1791 jusqu'aux Rébellions de 1837-1838, Richard Chabot ouvre la voie à une étude sociopolitique de la fabrique⁵. L'auteur se questionne alors sur le contexte historique entourant l'adoption à la Chambre d'assemblée du « bill » de la fabrique au début des années 1830 et au rejet de ce projet de loi, à la demande de l'évêque de Québec, par le Conseil législatif. Ce projet visait selon lui à modifier le mode traditionnel de nomination des marguilliers et à ouvrir les portes des assemblées de la fabrique aux notables de chacune des paroisses. Selon Chabot, jusqu'au début du XIX^e siècle, les curés de campagne avaient bien en mains les activités des fabriques, car ils étaient généralement les seuls individus instruits dans le monde rural. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, le pouvoir des marguilliers aurait été plutôt restreint. Puis, au XIX^e siècle, l'émergence d'une classe de notables désirant investir la fabrique aurait contribué à saper l'emprise des prêtres sur cette institution. Les conflits autour du contrôle de la fabrique s'inscrivent donc, selon lui, dans le contexte de l'ascension sociale de la petite bourgeoisie, et surtout de la compétition entre ce groupe social et le clergé comme classe dominante au sein de la société canadienne-française.

Quelques années plus tard, Allan Greer revoit dans une perspective de longue durée ces rapports conflictuels entre les curés de campagne et leurs paroissiens. Pour cet historien, en l'absence de corporations municipales ou d'autres institutions publiques, le conseil de la fabrique joue depuis le début de la Nouvelle-France un rôle clé dans la vie sociopolitique

⁴ A. Boucher, « La fabrique et les marguilliers » et « Le rôle joué par les marguilliers » dans P. Hurtubise, *Le laïc dans l'Église canadienne française de 1830 à nos jours*, Montréal, Fidès, année, pp.147-175.

⁵ R. Chabot, *Le curé de campagne et la contestation locale au Québec (de 1791 aux troubles de 1838)*, Montréal, Hurtubise HMH, 1975, 242 p.

locale en milieu rural⁶. Ces conseils de fabrique, qui sont presque essentiellement composés de paysans plutôt que de notables, constituent l'expression d'un modèle singulier de communautarisme et de démocratie rurale⁷. Au XIX^e siècle, le clergé et la petite bourgeoisie essaient de part et d'autre d'établir leur emprise sur cette institution dont le contrôle demeure en milieu rural aux mains des paysans. Les paysans vont finalement s'allier aux notables ruraux pour résister à l'offensive du clergé; mais les objectifs des notables et des paysans demeurent distincts.

Plus récemment, Christian Dessureault et Christine Hudon proposent une nouvelle interprétation du conflit entourant le contrôle de la fabrique au début du XIX^e siècle⁸. À l'instar de Greer, ils constatent que les marguilliers ruraux proviennent généralement des milieux paysans ajoutant qu'ils devaient représenter autant que possible les différents secteurs d'une paroisse⁹. Ils nuancent toutefois la dimension communautariste et démocratique de cette institution. Les marguilliers étaient recrutés parmi les couches moyennes et supérieures des cultivateurs. De plus, les nombreux liens familiaux à l'intérieur du groupe venaient renforcer la cohésion et la sélectivité de cette élite institutionnelle issue du monde paysan. Ces deux dimensions élitaires et familiales dans le recrutement des marguilliers ont aussi été constatées dans deux mémoires de maîtrise consacrés à l'étude des fabriques paroissiales en milieu rural aux XVII^e et XVIII^e siècles¹⁰.

⁶ A. Greer, « L'habitant, la paroisse rurale et la politique au XVIII^e siècle : quelques cas de la vallée du Richelieu », *La société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, t.47, 1980. pp.19-33.

⁷ L'auteur a renforcé cette même perspective dans son ouvrage ultérieur consacré à l'étude des fondements du mouvement insurrectionnel dans les campagnes bas-canadiennes en 1837-1838. Voir A. Greer, « The Habitant and the State », dans *The Patriots and the people : the Rebellion of 1837 in Rural Lower Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1993. 385 p.

⁸ C. Dessureault et C. Hudon, « Conflits sociaux et élites locales au Bas-Canada : le clergé, les notables, la paysannerie et la fabrique », *The Canadian Historical Review*, vol. 80, no 3 (Sept. 1999), pp. 413-439.

⁹ Cette notion selon laquelle le recrutement des marguilliers devait tenir compte de la représentativité des divers secteurs des paroisses rurales est déjà présente dans l'ouvrage de C. Hudon, *Prêtres et fidèles dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, 1820-1875*, Sillery, Septentrion, 1996, p. 121

¹⁰ B. Lamour, *Une forme de notabilité villageoise: Les marguilliers de Charlesbourg, 1675-1850*, mémoire de maîtrise (histoire), Université de Rennes 2 Haute-Bretagne, 1989. 172 p. ; C. Lohse-Busch, *Étude sociale de l'institution de la fabrique : le cas de deux paroisses du Bas-Richelieu au XVIII^e siècle, Saint-Antoine et Saint-Denis*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Université des sciences humaines de Strasbourg, 1998. 140 p.

Par ailleurs, Dessureault et Hudon soulignent que le mode traditionnel de nomination des marguilliers n'était pas uniforme dans la vallée du Saint-Laurent, variant de la cooptation par les anciens marguilliers à l'élection par tous les notables d'une même paroisse incluant des habitants, voire par l'ensemble des propriétaires. Cette diversité s'appliquait aussi à la permission des notables d'assister ou non aux assemblées annuelles des fabriques. Le conflit autour du contrôle de la fabrique divise donc deux groupes essayant d'imposer dans l'ensemble de la colonie leur vision distincte concernant la nomination des marguilliers et le fonctionnement de la fabrique. Les uns, sous l'égide du clergé, optent pour la cooptation comme mode exclusif de nomination et pour la tenue d'assemblées réservées au curé et aux marguilliers tandis que les autres, identifiés sous le terme de notables, favorisent l'élection des marguilliers et la tenue d'assemblées ouvertes à tous les notables d'une paroisse, voire à tous les propriétaires. Enfin, les deux auteurs constatent la présence de plusieurs cultivateurs aisés parmi le groupe des notables dont certains étaient marguilliers dans leur paroisse respective. Le conflit autour de la fabrique révèle ainsi la présence, au sein du monde rural, d'une notabilité rurale complexe, du moins dans sa composition socioprofessionnelle, cherchant à affirmer son statut élitare et sa spécificité sociale.

Jusqu'à présent, la plupart des travaux sur la fabrique dans le Québec préindustriel concernaient la nature et l'évolution de cette institution en milieu rural. Cependant, dès 1980, Normand Robert avait effectué une étude pionnière sur l'histoire institutionnelle et sociale de la fabrique de la paroisse Notre-Dame-de-Québec au XVII^e siècle¹¹. Malheureusement, ce sujet de recherche est par la suite demeuré inexploré pendant plusieurs années. Puis, en 1999, plus près de nous et plus proche de notre démarche, Cécile Verdoni effectue une recherche sur

¹¹ N. Robert, *La fabrique de la paroisse Notre-Dame-de-Québec, de 1645 à 1681. Contribution à l'histoire institutionnelle et sociale au XVII^e siècle*, mémoire de maîtrise (Histoire), Université de Montréal, 1981. 194 p.

les marguilliers de la paroisse Notre-Dame-de-Montréal sous le régime français¹². En Nouvelle-France, la bourgeoisie marchande urbaine, résidant à l'intérieur des murs de la ville, accapare les charges de marguilliers. Verdoni démontre aussi l'importance des réseaux familiaux dans le recrutement de ces élites institutionnelles urbaines. Par ailleurs, elle consacre une partie importante de son mémoire à l'étude du comportement démographique des familles de marguilliers. Or, ce comportement correspond de manière générale à celui de l'ensemble des membres des élites bourgeoise et noble de la colonie¹³. Ce mémoire offre ainsi plusieurs pistes de départ pour notre propre recherche et constitue sur certaines questions une référence permettant de vérifier l'évolution du corps des marguilliers entre le régime français et les premières décennies du régime britannique.

Les premières années du régime colonial britannique constituent une période fort passionnante et pourtant négligée dans l'historiographie québécoise. De 1760 à 1763, la vallée du Saint-Laurent est occupée par l'armée anglaise. Puis, en 1763, le Canada devient officiellement une possession britannique par le Traité de Paris. Cette conquête militaire, consacrée par la cession du territoire à la Grande-Bretagne, occasionne plusieurs bouleversements au sein de la société canadienne et, plus précisément, de la société montréalaise qui constitue notre terrain d'enquête.

En ce qui concerne le domaine religieux, l'Église catholique, qui détenait à l'époque de la Nouvelle-France le privilège d'Église officielle et le droit de culte exclusif, est soumise à plusieurs inquiétudes durant les premières décennies du régime britannique. Le siège

¹² C. Verdoni: *Les marguilliers de la paroisse Notre-Dame de Montréal en Nouvelle-France : étude prosopographique*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Université de Montréal et Université Lumière Lyon II, 1999. 128 p.

¹³ Les travaux de Lorraine Gadoury et de Carlo S. Noguera ont par ailleurs démontré que le comportement démographique de ces deux groupes sociaux se démarquait assez fortement du comportement démographique de la majorité de la population en Nouvelle-France. Voir L. Gadoury, *Comportements démographiques et alliances de la Noblesse en Nouvelle-France*, Thèse de Ph.D. (Histoire), Université de Montréal, Montréal, 1988. 444 p.; C. S. Noguera, *Le comportement démographique de la bourgeoisie en Nouvelle-France*, Thèse de Ph.D. (Démographie), Université de Montréal, Montréal, 1995. 392 p.

épiscopal de Québec est vacant pendant quelques années, certains ordres réguliers sont dissous et, à l'aube du XIX^e siècle, la colonie souffre d'une pénurie critique de prêtres. Le Séminaire de Saint-Sulpice qui assume la direction de la paroisse Notre-Dame n'échappe pas à ces incertitudes. Les droits de propriété de cette institution sont contestés et le nombre de ses membres décline jusqu'à la Révolution française.

De 1760 jusqu'au début du XIX^e siècle, la structure économique de la nouvelle colonie britannique ne connaît pas de transformations importantes¹⁴. Néanmoins, cette société subit des changements politiques et sociaux avec l'établissement d'une nouvelle administration coloniale et l'arrivée d'une nouvelle élite d'origine britannique composée de grands fonctionnaires coloniaux, d'officiers militaires et de marchands. La Conquête de 1760 a par ailleurs entraîné le départ d'une partie importante des élites laïques d'origine française, de même que l'adaptation, voire la transformation à moyen terme, de la bourgeoisie marchande canadienne. Nous sommes tentés de qualifier cette période d'*Ancien régime britannique*.

Dans cette recherche, nous tiendrons compte de l'impact de ce contexte historique sur l'évolution de la fabrique Notre-Dame alors que l'Église catholique, le clergé ainsi que les laïcs doivent composer avec des autorités coloniales favorisant l'Église anglicane comme culte officiel¹⁵. Aussi, nous pourrions également évaluer les répercussions des changements opérés au sein des élites canadiennes sur le profil social du groupe d'hommes occupant la charge de marguillier à Montréal dont nous savons qu'elle était, sous le régime français, presque essentiellement réservée à la bourgeoisie marchande¹⁶.

¹⁴ Le secteur des fourrures demeure le principal secteur d'exportations jusqu'au début du 19^e siècle tandis que l'agriculture connaît une croissance extensive. F. Ouellet, *Histoire économique et sociale du Québec (1760-1850). Structures et conjonctures*, Montréal, Fides, 1966. 639 p.

¹⁵ N. Voisine, *op. cit.*

¹⁶ C. Verdoni, *op. cit.*

Cette recherche s'articulera en trois temps. Dans le premier chapitre, nous nous intéresserons au fonctionnement de la fabrique et au rôle plus spécifique des marguilliers. Ainsi, nous pourrions constater comment les actions et les décisions de ces hommes peuvent influencer l'évolution de cette institution. Aussi, par leurs actions et leurs décisions, nous tenterons de retrouver des indices pouvant nous éclairer sur le type d'individus occupant cette charge.

Dans le second chapitre, nous nous intéresserons plus particulièrement aux profils économique et social des marguilliers. Nous examinerons d'abord l'origine géographique et sociale des marguilliers, leurs lieux de résidence et de mariage, leurs âges lors de leur premier mariage, leurs statuts socioprofessionnels, leurs niveaux de richesse et de vie. Nous compléterons ce dossier sur le statut élitair des marguilliers en vérifiant leur cumul de charges dans d'autres sphères institutionnelles.

Enfin, dans le dernier chapitre, nous creuserons la question des réseaux familiaux et sociaux. Cette étude permettra d'évaluer la cohésion sociale du groupe de marguilliers et sa capacité d'intégration d'éléments nouveaux par le biais des alliances matrimoniales ou des relations économiques. Aussi, dans cette même optique, nous essayerons d'évaluer l'insertion de nouveaux groupes familiaux et sociaux au sein de la fabrique.

Cette recherche sur la fabrique et les marguilliers de la paroisse Notre-Dame-de-Montréal s'insère par ailleurs dans un courant de recherche plus large sur l'étude des institutions et des élites locales dans le Québec préindustriel¹⁷. À ce sujet, nous voulons

¹⁷ Parmi les nombreux travaux publiés dans les dernières années sur les institutions et les élites locales dans le Québec préindustriel, mentionnons les recherches de C. Coates, *Les transformations du paysage et de la société au Québec sous le régime seigneurial*. Sillery, Septentrion, 2003, chapitres 5 et 6 « Ordre et subordination » et « La vie communautaire », pp. 95-149 ; D. Fyson, *Magistrates, Police, and People. Everyday Criminal Justice in Quebec and Lower Canada, 1764-1837*, Toronto, University of Toronto Press, 2006. 467 p. ; J. I. Little, *State and Society in Transition. The politics of Institutional Reform in the Eastern Townships 1838-1852*. Montréal et

apporter une modeste contribution sur le rôle et le fonctionnement d'une institution ancienne, la fabrique, en milieu urbain. Nous cherchons aussi à mieux connaître l'un des espaces privilégiés de pouvoir et de représentation de la bourgeoisie francophone de Montréal dans les premières décennies du régime britannique.

Chapitre 1. Les marguilliers et la fabrique

Dans ce premier chapitre, nous étudierons à partir des sources disponibles le fonctionnement de la fabrique Notre-Dame de Montréal en portant une attention particulière au rôle des marguilliers au sein de cette institution. Cette étude permettra d'éclairer les responsabilités des fabriciens lors des premières décennies suivant la Conquête de 1760. Ces activités peuvent aider à mieux saisir l'importance de l'implication des marguilliers au sein leur communauté. Aussi, en analysant les occupations de ce lieu de pouvoir, nous aurons un premier aperçu du type d'individus qui forment le corps des marguilliers de la paroisse Notre-Dame de Montréal. Par certaines de leurs interventions, les marguilliers s'affirment comme des membres d'un groupe élitare au sein de la société montréalaise de l'époque.

Les cahiers de délibérations de la fabrique Notre-Dame de Montréal constituent notre plus importante source pour cette étude. Ces documents nous donnent un portrait de l'intérieur des activités de cette institution et des actions de ses administrateurs, les marguilliers. Cette source nous informe des principaux événements qui touchèrent la gestion de la fabrique durant ces années, passant des comptes rendus annuels des états financiers jusqu'aux décisions et initiatives prises en réponse à des circonstances précises. Ces décisions éclairent aussi la nature des rapports des marguilliers et de la fabrique avec les autorités civiles ou religieuses de la colonie.

Tâches et fonctions du marguillier

Durant l'exercice de leur fonction, les marguilliers doivent s'acquitter de plusieurs tâches qui peuvent être divisées en deux catégories : d'abord, combler les besoins matériels du

culte et ensuite percevoir les différents revenus de la paroisse¹⁸. Comme exemples, nous pouvons citer la tenue des livres de comptes de la fabrique, établir les tarifs des divers services offerts par la fabrique, par exemple, faire sonner la cloche ou la vente des bancs, ou assurer l'entretiens des propriétés de la fabrique, que ce soit les églises, les cimetières ou encore des écoles. Ces fonctions des fabriciens étant déjà assez bien documentées, nous examinerons certains aspects plus particuliers de la gestion de cette institution paroissiale¹⁹.

D'abord, les gages des employés de soutien de la paroisse vont graduellement croître durant la période étudiée. Les augmentations salariales ne sont ni fréquentes, ni importantes; mais nous constatons l'apparition de droits supplémentaires reliés à certains services offerts par la paroisse et dont les recettes sont remises directement aux employés.

Nous observons plus particulièrement l'évolution salariale du bedeau. Ce dernier reçoit successivement des augmentations de rémunération de diverses natures durant la période étudiée. En 1759, on accroît ses droits pour les enterrements, qui montent à 20 sols²⁰. À partir de 1778, toute personne voulant faire sonner la grosse cloche de l'église Notre-Dame doit déboursier 24 shillings, dont six qui sont remis au bedeau²¹. Par la suite, tous les revenus de la grosse cloche lui sont également octroyés²² et ils sont même haussés de 20 sols en 1810²³. En 1800, à la demande du premier bedeau, car sa charge de travail s'est accrue, son salaire est augmenté à 400 livres par année²⁴. Les deuxième, troisième et quatrième bedeaux profitent à leur tour d'une augmentation de 25 livres en 1803²⁵. La présence de plusieurs

¹⁸ A. Bonzon-Leizerivici. « La fabrique », *Historiens-Géographes*, no 341, p279-281.

¹⁹ Par exemple, nous retrouvons des informations sur le fonctionnement de la fabrique l'article de précédemment cité de Bonzon-Leizerivici, les chapitre d'André Boucher dans P. Hurtubise, *Le laïc dans l'Église canadienne-française de 1830 à nos jours*. Montréal, Fides, 1972. pp. 147-175 et pour le cas de la paroisse Notre-Dame de Montréal, O. Maurault, *L'œuvre et la fabrique de Notre-Dame de Montréal*. Montréal, s.n., 1959. 86 p.

²⁰ AFNDM, Registres de Délibération de la fabrique Notre-Dame de Montréal, 27 décembre 1759.

²¹ AFNDM, Registres..., 8 novembre 1778.

²² AFNDM, Registres..., 30 décembre 1792.

²³ AFNDM, Registres..., 1^{er} juillet 1810.

²⁴ AFNDM, Registres..., 8 juin 1800.

²⁵ AFNDM, Registres..., 25 juin 1803.

bedeaux s'explique par le particularisme de la paroisse Notre-Dame de Montréal. L'importante population desservie en plusieurs succursales occasionne ainsi une corvée trop lourde pour un seul employé. L'attribution de rémunérations supplémentaires par l'utilisation des services de la fabrique est un moyen d'accroître les revenus de ce travailleur sans toutefois augmenter la masse salariale de la fabrique.

Aussi, le bedeau est logé par la fabrique et les réparations de sa demeure sont apparemment aux frais de l'institution. En 1781, le marguillier Joseph Périnault est autorisé à acheter une maison sur la place d'armes afin de l'héberger²⁶ tandis qu'en 1785, le conseil permet à Louis Porlier d'entreprendre la réfection de la résidence de ce principal employé de la paroisse²⁷.

Les fabriciens importeront aussi des marchandises d'Angleterre à quelques reprises durant la période étudiée. En 1782, le conseil mande l'ancien marguillier Pierre Bouthillier, qui effectue un voyage en Europe, d'acquérir à Londres un coq en bronze pour le clocher de l'église Notre-Dame²⁸. En 1791, il est désiré de faire venir d'Europe un orgue pour la paroisse. Le marguillier Jean-Baptiste Durocher se propose alors de le faire acheter à Londres. L'assemblée demande à l'ancien marguillier Jean-Baptiste Adhémar et au greffier de la fabrique, Jean-Guillaume Delisle, d'écrire une lettre au vicaire du diocèse de Québec à Londres, M. Hughes, afin qu'il achète un orgue convenable dont le prix n'excèdera pas 200 livres sterling²⁹. Cet orgue coûte finalement 234 livres, 5 shillings et 2 pennies sterling³⁰.

La question de la couverture de l'église Notre-Dame revient à maintes reprises durant les délibérations du conseil de la fabrique. C'est ainsi que la fabrique fera importer d'Europe

²⁶ AFNDM, Registres..., 21 octobre 1781.

²⁷ AFNDM, Registres..., 13 janvier 1785.

²⁸ AFNDM, Registres..., 20 septembre 1782.

²⁹ AFNDM, Registres..., 26 juin 1791.

³⁰ AFNDM, Registres..., 3 juin 1792.

du fer-blanc en prévision de couvrir le toit de l'église paroissiale³¹. En 1794, un comité formé des marguilliers Maurice Blondeau, Jean Delisle et Gabriel Franchère est nommé afin de faire un plan pour couvrir l'église dans le but de la protéger contre les incendies³². Finalement en 1800, Jean-Baptiste Dézéry et Denis Viger sont autorisés à entreprendre les travaux. D'ailleurs, ces deux hommes ont sûrement été choisis en raison de leurs compétences en tant que maîtres-menuisiers. Cependant, les dépenses pour couvrir ce lieu saint semblaient trop considérables pour les fonds de la fabrique. Le conseil décide donc de vendre les madriers et les caisses de fer-blanc au prix courant l'année suivante³³. L'incendie du collège Saint-Raphaël en 1803 les incite toutefois à revoir leur position. Le conseil prend alors une décision « irrévocable » que Notre-Dame sera protégée en fer-blanc³⁴. Jean-Baptiste Dézéry, cette fois-ci avec Jean Delisle et Joseph Périnault, est encore nommé pour superviser les travaux. Le feu étant un fléau urbain, les marguilliers ne veulent pas sans doute pas que l'église Notre-Dame subisse le même sort que le collège étant donné que les coûts pour la couverture demeurent nettement inférieurs à ceux pour la reconstruction d'une église incendiée.

Éducation

Dans le cadre de la gestion des biens paroissiaux, les marguilliers participèrent également dans la sphère de l'éducation à Montréal. En ce temps, l'instruction était principalement entre les mains des ecclésiastiques. Après la Conquête, nous assistons dans la colonie à la disparition de certaines communautés religieuses présentes à l'époque de la Nouvelle-France. Les Sulpiciens cherchent donc à démontrer l'importance de leur présence dans la société locale afin d'assurer leur reconnaissance sociale et leur survivance. Leur

³¹ AFNDM, Registres..., 8 juin 1800.

³² AFNDM, Registres..., 14 décembre 1794.

³³ AFNDM, Registres..., 5 juillet 1801

³⁴ AFNDM, Registres..., 9 juin 1803.

implication dans l'éducation va ainsi être un des moyens qu'ils utiliseront pour s'affirmer comme un élément important de la communauté canadienne de Montréal³⁵.

Nous nous intéresserons plus particulièrement à l'épisode du collège Saint-Raphaël, aussi connu sous la désignation de collège de Montréal. Au début de la période étudiée, il n'existait pas d'établissements scolaires offrant une formation que l'on pourrait qualifier de « supérieure » à Montréal. Les enfants des élites devaient donc faire leurs études en Europe ou aux États-Unis. Sa création découle ainsi d'une prise de conscience de la part des grands noms francophones montréalais de la nécessité d'établir une école supérieure locale.

En 1773, le château Vaudreuil est choisi comme site pour la future maison d'éducation³⁶. Nous retrouvons ici une belle symbolique dans le choix de ce lieu fort prestigieux. La jeunesse de l'élite canadienne recevra sa formation dans la vieille demeure des gouverneurs de la Nouvelle-France. L'achat de ce bâtiment coûte près de vingt mille livres ancien cours. Plus de la moitié du financement est déboursé par trois bourgeois montréalais : Pierre Panet, Étienne Auger et Eustache Trottier-Beaubien-Desrivières. Panet constitue le plus grand donateur avec à lui seul 7000 livres, soit près du tiers du montant total recueilli. Par ailleurs, les deux autres principaux donateurs, Auger et Trottier étaient également marguilliers à Montréal. La fabrique verse pour sa part 4201 livres tandis que le supérieur des Sulpiciens, Étienne Montgolfier, fournit 2400 livres pour la concrétisation du projet³⁷. La gestion du collège est d'abord entre les mains de la fabrique jusqu'à son incendie en 1803 puis son administration tombe par la suite sous le giron de Saint-Sulpice.

³⁵ O. Hubert, « Petites écoles et collèges sulpiciens », dans D. Deslandres et als, *Les Sulpiciens de Montréal*, pp.396-397.

³⁶ AFNDM, Registres..., 11 juillet 1773.

³⁷ AFNDM, Registres..., 27 décembre 1773.

À ses débuts, le nouvel établissement offre surtout une éducation classique, préparant plus les étudiants vers une vocation spirituelle que vers des professions temporelles. Le marguillier Louis Caville recommande donc un élargissement des matières enseignées en proposant à la fabrique que le collège soit pourvu en plus d'un maître de latin, de maîtres en anglais, en arithmétique, en écriture, en géographie et en mathématiques³⁸. Les marguilliers désirent sans doute par l'ajout de ces matières fournir aux enfants de l'élite bourgeoise catholique et francophone de Montréal une formation mieux adaptée à une carrière dans le commerce ou les professions libérales, car ils proviennent en grande partie du milieu marchand de la ville. L'argumentaire que les fabriciens emploient en faveur de ces additions très temporelles est toutefois teinté de principes moraux conformes aux attentes des religieux. Un premier argument est que les jeunes n'ayant pas la vocation rentraient chez eux sans avoir de compétence leur permettant d'avancer dans la vie. Ces anciens collégiens deviennent alors des individus inutiles à la « patrie » qui sont souvent objets de « scandale à la religion ». Une autre raison est celle de diminuer la pratique consistant à envoyer les enfants parfaire leur formation à l'étranger, où « les leçons et les exemples » sont ignorés par les parents³⁹. Les marguilliers doivent craindre que leurs enfants étudiant aux États-Unis ou en Europe risquent de s'exposer à des valeurs ou des pensées qui divergeront de celles du milieu bourgeois catholique et plutôt conservateur de leurs parents. Rapidement, parmi ces enseignements « étrangers » nous pensons au républicanisme, aux Lumières ou encore au protestantisme. Ces recommandations sont soumises à l'évêque de Québec, ce qui explique en partie ces arguments pour une éducation qui donnerait en finalité des individus suivant les bonnes mœurs catholiques.

Le danger que la jeunesse de l'élite canadienne soit éduquée hors des normes catholiques devait être un argument assez convaincant. La réponse de l'évêque de Québec,

³⁸ AFNDM, Registres..., 6 septembre 1789.

³⁹ Ibid.

Mgr Hubert, favorable aux propositions de la fabrique va dans ce sens. Ce passage est très évocateur :

« Je conçois combien il doit coûter à des Canadiens vraiment patriotes et attachés à la foi et aux bonnes mœurs de leurs ancêtres, de ne pouvoir former leurs enfants aux fonctions civiles, sans être obligés d'en confier l'éducation à des maîtres inconnus, chez lesquels la vraie doctrine et la saine morale sont souvent regardées comme des objets méprisables⁴⁰. »

En plus d'accepter ces nouvelles matières, Mgr Hubert se propose même de trouver un maître en rhétorique pour cette maison d'enseignement. Il est permis de croire que les marguilliers possèdent une conscience de groupe. En tant que gestionnaires du collège, ils en profitent pour y insérer un cursus académique qui convient mieux à leur future profession. Des connaissances en calcul et de la langue anglaise sont des compétences que les marchands souhaitent que leurs fils acquièrent afin de les préparer à une carrière reliée au milieu dont ils sont issus.

Nous pouvons toutefois douter un peu de la valeur de l'instruction dispensée par le collège à cette époque. Ceci est dû, en particulier, au manque de personnel enseignant⁴¹. D'ailleurs, en 1783, Pierre Foretier se rend à Londres demander au gouvernement la permission de recruter des prêtres catholiques pour y enseigner⁴². La qualité de l'enseignement s'est sans doute améliorée vers la fin du XVIIIe siècle avec l'arrivée au Canada de sulpiciens français chassés par la Révolution française. C'est ainsi que le collège Saint-Raphaël offre une scolarisation qui fait encore plus énergiquement la promotion d'une culture d'Ancien Régime souverainement monarchiste⁴³. Ceci cadre très bien avec

⁴⁰ AFNDM, Registres..., 20 septembre 1789.

⁴¹ O. Hubert, « Petites écoles... », p.415.

⁴² Ce voyage eu lieu deux ans avant son élection comme marguillier. J. Burgess, « Foretier, Pierre », *DBC*.

⁴³ O. Hubert, « Petites écoles... », p.420.

l'alignement politique et social d'une bonne portion des élites montréalaises canadiennes de cette époque, dont les prêtres de Saint-Sulpice et les marguilliers font partie.

En plus de l'enseignement supérieur, la fabrique s'implique aussi dans l'éducation élémentaire. Les Sulpiciens, dans leur entreprise de démontrer qu'ils sont des éléments indispensables de la communauté montréalaise aux yeux des nouvelles autorités coloniales, vont financer une quinzaine de petites écoles sur l'île de Montréal entre les années 1796 et 1845. Ensuite, les fabriques prirent en charge ces établissements scolaires⁴⁴. Nous pouvons citer l'exemple de l'école du faubourg Saint-Laurent. Louis Gauthier remet à la fabrique les états de compte de l'école de ce secteur et l'invite à donner la même contribution financière que l'année précédente, car cette école était « nécessaire à l'éducation des pauvres enfants de cette partie de la ville »⁴⁵. La fabrique concède alors 400 livres pour l'entretien du bâtiment. Quelques semaines plus tard, l'un des marguilliers propose de faire l'acquisition d'un terrain de 7 000 pieds carrés pour la somme de 15 000 livres afin d'y établir une école⁴⁶. Cette école est également située dans le faubourg Saint-Laurent.

La fabrique est l'un des acteurs qui oeuvrent dans le domaine de l'enseignement. Cette institution touche tant à l'éducation supérieure qu'à l'élémentaire. Par les sommes citées dans les cahiers de délibérations, nous pouvons croire que l'éducation est probablement l'une des dépenses importantes dans le budget de cette institution locale.

⁴⁴ Ibid, p.404.

⁴⁵ AFNDM, Registres..., 20 avril 1797.

⁴⁶ AFNDM, Registres..., 25 mai 1797.

Implications sociales et communautaires

Nous allons maintenant porter notre attention sur diverses implications que les marguilliers de la paroisse Notre-Dame ont eues en tant que membres de la fabrique, mais qui ne concernent pas directement la gestion des biens temporels de la paroisse. Nous sommes à une époque où la municipalité n'est pas encore implantée. L'administration de la communauté est tout de même présente de manière informelle par le biais de responsables de diverses institutions exerçant des fonctions et des rôles que ne suggère pas une définition restreinte des champs d'action de ces institutions. Nous savons ainsi que les juges de paix ont tenu des responsabilités civiles, judiciaires et même politiques substantielles au sein de la collectivité montréalaise préindustrielle⁴⁷. Les officiers de milice furent aussi des acteurs institutionnels importants dans leur localité, car la charge ne touchait pas seulement aux domaines militaire et paramilitaire⁴⁸.

À quelques reprises, les marguilliers de la fabrique Notre-Dame vont être les représentants de la population canadienne dans des causes liés au culte catholique. Après la Conquête, la question de la vacance du siège épiscopal de Québec devient problématique. Pontbriand étant décédé en 1760, il n'y a pas de dirigeants de l'Église depuis quelques années dans la province du Canada. De nouveaux prêtres ne peuvent être ordonnés et jusqu'à un certain point, l'Église catholique canadienne demeure sans direction officielle. En 1763, la fabrique était prête à envoyer un député à Londres pour demander la nomination d'un nouvel évêque. De plus, on alloue 6000 livres à ce représentant pour ce voyage⁴⁹. Ceci entre dans le cadre de plusieurs initiatives orchestrées par les Canadiens sur la question de la vacance du siège épiscopal. Lors du mois de février précédent, le doyen du chapitre de Québec, Joseph-

⁴⁷ D. Fyson. « Les structures étatiques locales à Montréal au début du XIXe siècle ». *Cahiers d'Histoire*. Volume 17, nos. 1-2 (printemps-automne 1997), pp.55-75.

⁴⁸ A. Greer. « The Habitant and the State », dans *The Patriots and the people : the Rebellion of 1837 in Rural Lower Canada*, pp. 87-119.

⁴⁹ AFNDM, Registres..., 9 octobre 1763.

Marie de la Corne, se rendit à Londres afin de rencontrer le commissaire principal du *Board of Trade*, Lord Shelburne et le secrétaire d'État, Lord Wyndham. Ces rencontres avaient pour but de présenter un mémoire concernant la liberté religieuse des Canadiens. Aussi durant l'été, les laïcs de Montréal, Trois-Rivières et Québec produisirent des mémoires à leurs gouverneurs, demandant un remplaçant pour combler le siège épiscopal de Québec⁵⁰. Jean-Olivier Briand est finalement sacré évêque en 1766. Dans ce dossier, les fabriciens montréalais ne font pas cavalier seul, mais ils s'associent à de nombreux autres acteurs qui exercent des pressions politiques afin qu'un nouveau Monseigneur puisse siéger à Québec.

Outre la question de l'évêché, le Canada souffre également d'une pénurie de prêtres pendant la fin du XVIIIe siècle. Deux marguilliers montréalais, Jean-Baptiste Adhémar et Jean Delisle, se rendent ainsi à Londres dans le but de demander que l'immigration de religieux français au Canada soit autorisée afin de soulager le manque urgent de ministres du Culte dans la colonie. Outre cette question, les deux marguilliers ont aussi demandé la création d'une chambre d'assemblée dans la colonie⁵¹.

Pendant les périodes de mauvaises récoltes et de hausses des prix, les marguilliers s'engagent dans l'aide aux plus démunis. Dans une lettre, l'évêque de Québec demande aux fabriciens et aux principaux habitants de la ville de faire une souscription publique afin d'assister « les pauvres cultivateurs là où le besoin se fait sentir le plus vivement ». Le 4 avril 1789, lors d'une réunion chez les Récollets, la fabrique a décidé de fournir une contribution hebdomadaire de 80 pains de 6 livres durant deux mois⁵². En temps de vaches maigres, la fabrique est aussi l'un des acteurs de charité publique, et chrétienne, même si ces années ne sont pas fastes pour les finances de cette institution.

⁵⁰ L. Lemieux, *Histoire du catholicisme québécois. Les XVIIIe et XIXe siècles. Tome 1 : Les années difficiles (1760-1839)*, pp.18-19.

⁵¹ F. Ouellet, *Le Bas-Canada 1791-1840. Changements structuraux et crise*. Ottawa, Édition de l'Université d'Ottawa, 1976. pp.29-30.

⁵² AFNDM, Registres..., 5 avril 1789.

La fabrique est également présente dans la prévention et la lutte aux incendies. L'institution paroissiale est ainsi chargée de conserver un des outils collectifs primordiaux pour combattre le feu, la pompe à eau. En 1804, la société du Phénix fait présent à la ville de cette pompe. Les marguilliers, avec la permission du grand vicaire, font alors construire un bâtiment pour loger la pompe⁵³.

La fabrique étant possesseur de plusieurs emplacements, elle est soumise à des obligations en matière d'entretien des rues de la ville. Les marguilliers font paver à plusieurs reprises des portions de routes qui jouxtent les terrains ou les bâtiments appartenant à la fabrique. Par exemple, les marguilliers doivent assurer le pavage des chemins près de l'église Notre-Dame et aussi ceux du collège⁵⁴. En tant qu'un des grands propriétaires de la localité, la fabrique avait la réputation, probablement exagérée, d'être bien nantie financièrement. Nous le voyons dans l'épisode du pavage de la rue Saint-Paul. En 1797, la fabrique est sollicitée à deux reprises par des magistrats chargés de faire l'entretien et la réparation des voies de la ville. D'abord, on demande à la fabrique la somme de 946 livres et 14 sols pour le pavé posé sur le passage vis-à-vis le collège⁵⁵. Ensuite, ces fonctionnaires entrent encore en contact avec la fabrique afin de faire daller la rue Saint-Paul vis-à-vis de l'église Notre-Dame de Bonsecours. La principale intéressée pouvait aussi simplement avancer l'argent pour les travaux, qui lui est par la suite remboursé⁵⁶. En réponse à cette demande, les marguilliers affirment que la fabrique fera sa contribution selon la loi, mais qu'elle ne se voit pas obligée de faire cette rue. De plus, à cause des nombreuses réparations en cours, la fabrique n'est pas en mesure de faire les avances requises aux magistrats⁵⁷. Il aurait été intéressant de savoir qui

⁵³ AFNDM, Registres..., 8 avril 1804.

⁵⁴ AFNDM, Registres..., 2 juin 1789 et 12 février 1792.

⁵⁵ AFNDM, Registres..., 2 juillet 1797.

⁵⁶ AFNDM, Registres..., 23 juillet 1797.

⁵⁷ AFNDM, Registres..., 30 juillet 1797.

étaient ces magistrats chargés de l'entretien des routes. Ainsi, nous aurions peut-être mieux compris ces quelques frictions qui eurent lieu entre eux et la fabrique Notre-Dame en 1797.

Les fabriciens ont aussi un rôle social important à l'intérieur de la communauté montréalaise. Nous le voyons par leur implication dans divers secteurs, par exemple l'éducation ou la charité publique. Ils exercent aussi en quelques sortes un rôle de meneurs au sein de la population canadienne. Ils sont tant des représentants laïcs des catholiques que des représentants de la bourgeoisie francophone de la colonie. Nous avons remarqué qu'ils touchent de manière directe ou indirecte plusieurs sujets d'ordre collectif et font même office de meneurs dans certains cas.

Enfin, nous observons que pour certains projets qui touchent la collectivité, il y a une collaboration, forcée ou non, entre l'administration de la fabrique et les habitants de la ville. Sans la présence d'un palier administratif municipal, nous retrouvons plusieurs initiatives privées venant de certains groupes de citoyens. Ces informations sont intéressantes lorsqu'on cherche à mieux comprendre comment s'exerçait la gestion d'une cité préindustrielle. Les données que nous avons recueillies sont très fragmentaires; mais une étude plus approfondie de ces entreprises protomunicipales pourrait donner un portrait intéressant sur la question du développement urbain des villes préindustrielles, ainsi que sur leur gestion.

Mode d'élection

Durant les années de la Nouvelle-France, nous voyons rapidement le mode d'élection se diriger vers la cooptation. Au début, nous retrouvons certaines candidatures d'individus et

le conseil de la fabrique vote pour élire le candidat qui leur semble le plus approprié⁵⁸. Par la suite, il semble plutôt qu'un individu est proposé à l'assemblée et que celle-ci confirme son élection lors de la rencontre qui a lieu vers la fin de décembre⁵⁹.

Lors des premières années du régime britannique, il semble que nous continuons à avoir ce type de nomination par cooptation. Nous apercevons une modification en 1789 lorsqu'une liste de candidats est décrite dans les registres de la fabrique pour une première fois durant la période étudiée⁶⁰. Au cours des années suivantes, nous retrouvons encore à quelques reprises des relevés d'aspirants pour les élections. Il est à se demander si nous avons un changement dans les mœurs de la fabrique ou bien s'il s'agit tout simplement d'un greffier qui est plus zélé dans ses transcriptions des délibérés. À une occasion, nous remarquons dans les cahiers de délibération que le curé présente une liste de candidats en avril, plusieurs mois avant la nomination⁶¹. Cependant, les autres occurrences de listes de candidats sont présentes dans les registres le jour même de l'élection.

En plus des anciens marguilliers, le supérieur du séminaire et le curé de Notre-Dame ont également un vote chacun dans la nomination du nouveau marguillier. Nous le remarquons durant l'épisode de l'élection de 1800. Jean-Baptiste Lefebvre et Jean Bouthillier obtiennent le même nombre de voix tandis que François Desrivières n'a qu'une seule voix. On propose ipso facto de refaire le suffrage avec seulement les deux meneurs. Cependant, il y a un désaccord sur la manière de procéder. Une première proposition vise à requérir au supérieur du séminaire de donner, selon l'usage, sa voix prépondérante afin de déterminer le vainqueur alors qu'une seconde recommandation qui prend en compte que ce dernier et le

⁵⁸ C. Verdoni. *Les marguilliers de la paroisse Notre-Dame de Montréal en Nouvelle-France : étude prosopographique*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Lyon, Université de Montréal et Université de Lyon II, 1999, p.55

⁵⁹ Jusqu'en 1792, l'élection avait lieu le 27 décembre. Par la suite, l'élection aura lieu le troisième dimanche suivant l'Avent. AFNDM, Registres..., 30 décembre 1792.

⁶⁰ AFNDM, Registres..., 27 décembre 1789.

⁶¹ AFNDM, Registres..., 17 avril 1794.

curé avaient déjà voté, demande que la voix prépondérante ne soit pas utilisée. La majorité du conseil accepte finalement la première suggestion et le supérieur accorde sa voix à Jean-Baptiste Lefebvre. Louis Guy proteste et déclare que cette élection est illégale⁶². Nous voyons dans ce cas particulier que les prêtres de Saint-Sulpice avaient une forte influence au sein du conseil. Au lieu de confier le vote de bris d'égalité à celui qui avait choisi Desrivières, qui devait sûrement être un ancien marguillier, le conseil de la fabrique permet au supérieur d'avoir une deuxième voix pour briser l'égalité! Nous avons ici un épisode où les Messieurs utilisent des règles qui les avantagent afin de faire élire leur candidat préféré, bien que ceci ne semble pas très juste aux yeux de certains fabriciens. Bien que la fabrique soit censée être une institution contrôlée par les laïcs, les ecclésiastiques y sont tout de même influents. Quant à Jean Bouthillier, il sera élu marguillier l'année suivante⁶³.

Avec ces listes de candidats, nous constatons que plusieurs individus ont été prétendants à maintes reprises sans toutefois être élu à la charge de marguillier. Parmi ces derniers, nous retrouvons certaines personnes ayant marqué leur époque pour d'autres raisons, dont Joseph-François Perrault et Joseph Papineau.

D'abord, nous retrouvons Joseph-François Perrault⁶⁴. Ce dernier fut impliqué dans plusieurs domaines, que ce soit le commerce, la politique, le journalisme, l'éducation ou encore la philanthropie. Cependant, Perrault était probablement mieux établi dans la communauté de Québec, sa ville natale, que dans celle de Montréal. C'est d'ailleurs à Québec que les activités qui le firent passer à la postérité eurent lieu.

⁶² AFNDM, Registres..., 14 décembre 1800

⁶³ AFNDM, Registres..., 13 décembre 1801.

⁶⁴ Les informations biographiques de Joseph-François Perrault sont tirées de C. Galarneau, « Perrault, Joseph-François », *DBC*.

Ensuite, il y a Joseph Papineau⁶⁵. Cet homme de profession libérale semblait en premier lieu avoir plusieurs avantages en sa faveur pour entrer dans le conseil de la fabrique Notre-Dame de Montréal. Il fut l'apprenti de Jean Delisle, un ancien marguillier, il travailla plusieurs années en tant qu'arpenteur pour les Sulpiciens ainsi que pour leurs censitaires. Il fut aussi membre du comité bourgeois réformiste de Montréal, qui était principalement constitué d'individus qui occuperont la fonction de marguillier. Il devint député de Montréal-Est en grande partie avec l'aide des marchands canadiens et britanniques en 1792 et 1796. Ses diverses activités lui avaient sûrement permis de tisser un réseau appréciable de contacts dans le milieu élitairé montréalais. Cependant, certains prêtres et certains fabriciens ont peut-être remis en question la piété et la ferveur religieuse de ce lecteur assidu des philosophes des Lumières.

Afin d'accéder à la charge de marguillier, on ne peut donc pas négliger l'importance d'avoir une bonne réputation aux yeux des anciens fabriciens et des Messieurs de Saint-Sulpice. Certes, avoir des aptitudes pour accomplir cette charge est sûrement primordial, mais, ultimement, la sélection des nouveaux candidats s'exerce au sein d'un groupe restreint de paroissiens. Dans les prochains chapitres, nous étudierons donc les origines, tant spatiales que sociales, des marguilliers et ainsi que les réseaux qui les lient.

Rigueur dans la gestion.

À partir des années 1780, nous constatons une volonté d'implanter une plus forte rigueur dans les coutumes administratives de la fabrique. Durant les trente années suivantes, la fabrique se dote progressivement de règles strictes concernant l'intendance.

⁶⁵ Les informations biographiques de Joseph Papineau sont tirées de R. Chabot, « Papineau, Joseph », *DBC*.

D'abord, en 1784, Louis Porlier est autorisé à acheter un coffre-fort pour la fabrique⁶⁶. Le but premier de cet achat est d'y mettre les deniers de la fabrique. Auparavant, les deniers de la paroisse passaient successivement entre les mains des différents fabriciens. Avec ce coffre, les finances sont maintenant dans un lieu fixe. De plus, ce coffre avait deux serrures. La première clé allait au curé et la seconde au marguillier en charge. En 1789, il est aussi décidé que les excédents de l'exercice financier du marguillier seront désormais déposés dans le coffre ainsi que le livre de comptes du marguillier en charge sortant⁶⁷. Les fabriciens commencent à comprendre la nécessité de la conservation des documents.

La gestion des finances passa aussi vers une vérification plus rigoureuse. Après que les comptes remis par Louis Porlier Lamarre en 1786 eurent affiché des incohérences, le conseil désigna Pierre Bouthillier, Pierre Guy et Joseph Périnault afin de vérifier le bilan du marguillier sortant. Ils constatèrent qu'il eut plusieurs erreurs de calcul, ce qui expliquait ces incohérences. À partir de ce moment, le compte rendu du marguillier en charge fut examiné par trois anciens fabriciens⁶⁸. Ceux-ci sont nommés le jour de l'élection du nouveau marguillier. Ensuite, probablement dans un souci de formation, le marguillier de fraîche date doit scruter la comptabilité du marguillier en charge sortant avec l'aide de deux précédents fabriciens⁶⁹. Aussi, le marguillier en second doit faire l'inventaire des biens de la fabrique une fois l'an⁷⁰.

Dans une volonté de formation, Jean-Baptiste Durocher propose qu'un registre soit fait afin de renseigner les marguilliers entrant en fonction sur leurs diverses tâches⁷¹. Ce registre devait contenir toutes les obligations depuis les débuts de la fabrique afin que ceux-ci puissent

⁶⁶ AFNDM, Registres..., 27 décembre 1784.

⁶⁷ AFNDM, Registres..., 10 mai 1789.

⁶⁸ AFNDM, Registres..., 12 février 1786.

⁶⁹ AFNDM, Registres..., 7 mars 1790.

⁷⁰ AFNDM, Registres..., 8 juin 1800.

⁷¹ AFNDM, Registres..., 23 mars 1794.

mieux s'y conformer. Plus tard, il est convenu que le greffier de la fabrique conserve le cahier des délibérations. Le marguillier en charge reçoit aussi la possibilité de le consulter à sa guise⁷².

Une certaine éthique commence à apparaître. Il est proposé en 1794 que les marguilliers ne pourront commercer au nom de la fabrique avec leurs propres magasins, même s'ils offraient un prix aussi bas que les concurrents⁷³. Outre la déontologie, il semble aussi y avoir une volonté de rationalisation dans la définition des tâches des employés de soutien. Par exemple, en 1800, on précise les obligations du premier bedeau⁷⁴. Ce dernier devra entre autres assister aux sacrements, nettoyer l'église tous les samedis et épousseter la voûte et les murailles deux fois l'an.

Aussi, il y eut une proposition faite par Jean-Baptiste Durocher de créer un poste de procureur de la fabrique. « Sa principale obligation sera de tenir la main à l'exécution des règlements de la fabrique, de diriger les marguilliers en charges en tant ce qu'il jugera convenable pour le bien de la fabrique »⁷⁵. Ce procureur serait élu parmi les anciens marguilliers pour un mandat de trois ans. Le marguillier en charge ne pourrait rien entreprendre sans son consentement. Cette proposition fut toutefois rejetée par le conseil.

Il y a plusieurs hypothèses qui peuvent expliquer ces mesures qui entrèrent progressivement dans les mœurs de gestion de la fabrique. Premièrement, la conjoncture de l'époque n'a pas aidé les finances de la fabrique. En moins de vingt ans, la ville a été occupée par deux armées d'envahisseurs. Plusieurs projets de construction et de rénovation de bâtiments de la paroisse sont aussi présents, le plus important étant la réfection de l'église

⁷² AFNDM, Registres..., 19 décembre, 1802.

⁷³ AFNDM, Registres..., 23 mars 1794.

⁷⁴ AFNDM, Registres..., 8 juin 1800.

⁷⁵ AFNDM, Registres..., 14 décembre 1794.

Bonsecours, ravagée par l'occupation britannique en 1760. Le collège de Montréal a aussi été un fardeau financier supplémentaire pour la fabrique. On remarque qu'à plusieurs reprises dans les cahiers de délibération, qu'il est souvent noté que les marguilliers doivent trouver les services ou biens demandés au meilleur marché. Pour la toiture de Notre-Dame, le conseil avait fait annuler les travaux, bien que tous les matériaux étaient déjà réunis, à cause des coûts trop élevés. En 1787, le coadjuteur de l'évêque de Québec, lors de sa visite à la fabrique Notre-Dame, exhorte les marguilliers à limiter les dépenses, car il croit que la construction d'une nouvelle église paroissiale paraissait nécessaire⁷⁶. Aussi, en 1797, les fabriciens refusent de fournir des fonds à des missionnaires qui voulaient construire un lieu de culte catholique à Albany, protestant que la fabrique « n'est pas aussi riche que l'on suppose »⁷⁷. Ces divers éléments constituent plusieurs indices que les finances de la fabrique n'étaient pas particulièrement abondantes durant ces années.

Par contre, on peut supposer qu'il s'agit d'une volonté de la vieille élite de rester d'une manière ou d'une autre présente au coeur de la fabrique étant donné que les anciens marguilliers gardent une importance dans sa gestion. La tentative la plus prononcée de serait la proposition refusée de créer le poste de procureur de la fabrique. À partir de ces années, il y a de plus en plus de nouveaux venus au sein du conseil, comme nous le verrons dans les prochains chapitres. Ces processus permettraient donc de faire une transition plus douce entre des individus qui ont une plus forte tradition familiale au sein de la fabrique et ceux qui n'en ont pas. De plus, ces nouvelles mœurs administratives coïncident avec l'apparition de mouvements politiques chez des élites locales. Nous retrouvons la création de comités constitutionnels, puis vint l'Acte constitutionnel qui dota la colonie d'une assemblée. Quoiqu'il en soit, durant ces années, à défaut de prendre un virage plus démocratique, le conseil de la fabrique Notre-Dame de Montréal devient plus bureaucratique.

⁷⁶ AFNDM, Registres..., 2 juillet 1787.

⁷⁷ AFNDM, Registres..., 30 avril 1797.

Attitude devant le nouveau régime

Le passage de la Nouvelle-France sous la domination d'un roi protestant pouvait inquiéter les habitants de la colonie au sujet de la situation de l'Église catholique au sein de la colonie étant donné que seulement l'Église anglicane avait désormais le statut d'Église officielle. Les soixante années qui suivirent la Conquête vont être très tumultueuses sur le plan politico-religieux⁷⁸.

L'attitude générale du clergé canadien fut celle de la politesse et du compromis. Étant dans une situation défavorable, le corps ecclésiastique se devait de rester dans les bonnes grâces des nouveaux maîtres. Étant les représentants du côté laïc de la communauté catholique montréalaise, les marguilliers adoptent aussi une attitude conciliante envers les nouvelles autorités.

L'épisode de la réfection de Bonsecours nous démontre un bel exemple de l'attitude de politesse mutuelle entre les autorités britanniques et la population canadienne. Le projet du rétablissement de la petite église débuta officiellement en juin 1771 lorsque l'assemblée statue que les marguilliers Étienne Augé, Pierre Gamelin et Jacques Lemoine font dresser un plan du terrain pour y construire la chapelle⁷⁹. Pour financer en partie la construction, les fabriciens sont aussi autorisés à recueillir des souscriptions⁸⁰. Le terrain de Bonsecours est par la suite transféré par le séminaire à la fabrique⁸¹.

⁷⁸ L. Lemieux, *Histoire du catholicisme québécois...*, p.12.

⁷⁹ AFNDM, Registres..., 16 juin 1771.

⁸⁰ AFNDM, Registres..., 23 juin 1771.

⁸¹ AFNDM, Registres..., 29 juin 1771.

Puis, le 30 juin, une cérémonie inaugure le chantier de construction de la chapelle⁸². La première pierre est posée par le grand vicaire, Étienne Mongolfier, supérieur du séminaire et « seigneur de cette ville ». Ensuite, pour les pierres angulaires, les quatre premières sont placées par des seigneurs et nobles canadiens. Nous y retrouvons Roch de Saint-Ours, seigneur de L'Assomption et chevalier de Saint-Louis, Luc de La Corne de Saint-Luc, aussi chevalier de Saint-Louis, Pierre-Marie Picotté, seigneur de Bellestre et chevalier de Saint-Louis puis Joseph-Dominique Lemoine, baron de Longueuil et ancien capitaine. Ces hommes, par leurs statuts, représentent fièrement la fine fleur de l'Ancien régime, ce sont des seigneurs de la région de Montréal et leurs distinctions de chevalier de Saint-Louis en font aussi des membres de la vieille aristocratie militaire de la Nouvelle-France. Puis vinrent les représentants de l'élite montréalaise. Les six pierres suivantes sont déposées par des négociants. D'abord, le marguillier en charge, Ignace Bourrassa-Laronde puis le troisième marguillier Pierre Gamelin. Ensuite, nous retrouvons Jacques Porlier, Jacques Lemoine, Étienne Augé puis Thomas Dufy Desautiers. Tous ces individus étaient d'anciens marguilliers. Finalement, la dernière pierre fut placée par Louis Jolivet, curé de la paroisse Notre-Dame.

Cette cérémonie en soi est très intéressante par sa symbolique, car nous voyons qu'après une dizaine d'années suivant la Conquête, l'ordre social de la colonie est représenté de la même manière que sous le régime français. Dans un premier temps, nous retrouvons la dignité seigneuriale. D'abord, le supérieur des Sulpiciens, qui incarne l'élite temporelle et spirituelle dans la communauté montréalaise. Puis, la noblesse militaire, un groupe en perte de vitesse depuis le changement de gouvernement, mais qui reste encore présent durant ces années. Ensuite, nous apercevons la crème des paroissiens de Montréal, les marguilliers. Ceux-ci sont en plus des membres de l'élite bourgeoise et marchande de la ville de Montréal.

⁸² AFNDM, Registres..., 30 juin 1771.

Ces travaux vont attirer l'attention des autorités britanniques. Le chantier est visité en juillet 1771 par deux représentants, le colonel Prévost et M. Colins. L'assemblée décide d'écrire une lettre au lieutenant-gouverneur Cramahé⁸³. L'argumentaire en faveur de l'élévation de la petite église s'est fait en cinq points, dont un seul qui est vraiment lié à la question religieuse. Le premier argument est que les citoyens du faubourg Québec réclamaient depuis longtemps la reconstruction de la chapelle. Deuxièmement, l'édification s'effectue essentiellement sur le terrain appartenant à la fabrique. Une troisième raison est que les représentants Prévost et Colins paraissaient fort satisfaits en référence à leur visite. Aussi, la construction d'une grande voûte sera très utile en cas d'incendie. Enfin, la présence de l'église augmentera considérablement la beauté des environs du quartier. Nous remarquons que la fabrique dans son argumentaire, tente d'apparaître essentielle à la communauté montréalaise. Ils suivent donc la même tendance des Sulpiciens. C'est probablement une raison pourquoi les arguments touchant des questions urbanismes sont plus utilisés que ceux touchant la question du culte. Aussi, on souligne que le but du chantier était de combler un besoin communautaire des habitants du faubourg.

Les marguilliers doivent user de prudence, car en 1767, ils avaient réussi à empêcher l'ingénieur en chef Gordon de prendre possession du terrain de Bonsecours afin d'y construire une caserne⁸⁴. Aussi, les relations entre les Sulpiciens et le gouverneur Gage n'étaient pas toujours des plus harmonieuses⁸⁵. Bien que ce chantier soit orchestré par la fabrique, qui est une institution reconnue par les autorités, contrairement au séminaire de Saint-Sulpice, il s'agit tout de même d'une entreprise liée au culte catholique.

⁸³ AFNDM, Registres..., 28 juillet 1771.

⁸⁴ O. Maurault. *L'œuvre et la fabrique*..., p.69.

⁸⁵ J. Dickinson, « Les Sulpiciens au Canada » dans D.Deslandres et als. *Les Sulpiciens de Montréal*. pp.42.45.

À la faveur des marguilliers, Cramahé, qui administrait la colonie depuis le départ de Guy Carleton pour l'Angleterre, était un défenseur des droits des Canadiens. Afin de gagner la loyauté des Canadiens, il tenait à favoriser le plus possible leur liberté religieuse⁸⁶. Sa réponse aux fabriciens suit conséquemment cette voie⁸⁷. Il consentit donc aux travaux de Bonsecours et rappelle aussi que les citoyens de Québec avaient également pu reconstruire leur église avec la permission du gouvernement. Le passage suivant de sa réponse démontre encore la question de la politesse réciproque, cette fois-ci du côté des autorités britanniques :

« Je n'ai jamais eu la moindre intention de vous inquiéter, ou de vous gêner, mais comme il est de mon devoir, j'ai voulu vous faire sentir, que la déférence et la soumission que vous avés eu jusques ici pour l'autorité du Roi, et pour ceux a qui Sa Majesté veut bien la confier, vous ont jusqu'à présent mérité son approbation Royale, et que vous ferés bien de ne vous en jamais départir ».

Nous voyons l'équilibre du compromis et de tentative de cohabitation entre les autorités britanniques et les élites canadiennes. Tout comme Murray et Carleton avant lui, Cramahé continue à administrer la colonie de manière conciliante. Cependant, il tient à rappeler que le Canada est désormais une possession de la couronne britannique et que les Canadiens doivent maintenant agir en loyaux sujets du roi.

La loyauté envers les nouveaux dirigeants britanniques est réaffirmée pendant les guerres napoléoniennes. En janvier 1799, les marguilliers proposent d'offrir le pain bénit à l'église lorsqu'on célébra la victoire anglaise lors de la bataille navale d'Aboukir. Ceci est fait dans le but de « remercier Dieu de la victoire remportée sur la flotte française par l'amiral Nelson⁸⁸ ». Sur cet événement, Olivier Maurault doute que l'unanimité fût présente au

⁸⁶ P. Tousignant et M. Dionne-Tousignant. « Cramahé, Hector Theophilus », *DBC*.

⁸⁷ AFNDM, Registres..., 31 juillet 1771.

⁸⁸ O. Maurault. *La Paroisse. Histoire de l'Église Notre-Dame de Montréal*. Montréal, Les éditions du Mercure, 1929. p.298.

conseil, cependant nous pouvons croire qu'en cette période de compromis, c'est la voix de la majorité qui a pu l'emporter. En décembre 1810, les marguilliers acceptent une proposition de Pierre Lukin qu'une messe solennelle soit chantée pour la délivrance du Pape⁸⁹, qui est captif de Napoléon Bonaparte. Ceci est avant tout une manifestation de solidarité catholique, mais indirectement il s'agit aussi d'un acte antinapoléonien, donc probritannique d'une certaine façon.

Conclusion

Par les informations recueillies au sein des cahiers de délibération de la fabrique Notre-Dame, nous avons plusieurs indices sur le profil typique des marguilliers. Par leurs inquiétudes et leurs méthodes de gestion, nous pouvons croire qu'il s'agit en bonne partie d'individus issus de milieux bourgeois ou du commerce. Par l'inauguration du chantier de l'église Bonsecours, nous apercevons déjà quelques professions des fabriciens qui posèrent les pierres honorifiques. Tous étaient des négociants. Leurs préoccupations concernant l'enseignement dispensé au collège de Montréal donnent aussi des indices de leurs qualités et de l'occupation potentielle de leurs fils. Pour des gens liés au commerce, savoir compter et parler la langue de Shakespeare sont sans aucun doute des compétences primordiales.

Par leurs actions paroissiales et communautaires, nous voyons que les fabriciens font partie de l'élite montréalaise. Ils étaient prêts à envoyer un représentant à Londres pour débattre de la cause des catholiques du Canada. Lors de périodes financièrement plus difficiles, ils ont rendu plus efficace la gestion de la fabrique. Au-delà de leur administration des affaires de la paroisse Notre-Dame de Montréal, les marguilliers ont aussi eu des responsabilités sociales. Ils ont été impliqués dans le secteur de l'éducation, de l'urbanisme et

⁸⁹ AFNDM, Registres..., 16 décembre 1810.

de la sécurité publique. À même titre que les officiers de milice ou les juges de paix, les marguilliers étaient des personnes importantes dans leur milieu.

Aussi, nous avons recueilli plusieurs indices qui montrent que les marguilliers sont des individus désireux de collaborer avec les autorités britanniques. Nous ne pouvons dire s'il s'agit d'une collaboration par nécessité ou bien d'une complicité sincère, mais il ne fait pas de doute que les membres de cette institution locale, en qualité d'élite montréalaise, ne vont pas s'opposer au nouveau régime. Les marguilliers ayant une réputation d'hommes issus d'un milieu conservateur et probritannique⁹⁰, on peut donc supposer que cette collaboration ne soit pas forcée.

Les cahiers de délibérations nous ont principalement fourni des informations sur les activités régulières de cette institution, mais nous y avons aussi retrouvé quelques données intéressantes sur d'autres aspects de la vie communautaire montréalaise. Une étude approfondie des divers organes et fonctions de la ville pourrait nous donner un portrait plus complet du fonctionnement d'une communauté urbaine préindustrielle avant l'implantation des structures municipales.

⁹⁰ R. Montpetit. « La construction de l'église Notre-Dame » dans J-R. Brault, *Montréal au XIXe siècle*. Montréal, Léméac, 1990. p.176.

Chapitre 2. Profils des marguilliers

L'objectif de ce chapitre est double. Premièrement, nous tenterons de déterminer le niveau d'ancrage des marguilliers dans la communauté montréalaise. Par ailleurs, la fabrique de la paroisse Notre-Dame de Montréal a souvent été perçue comme une institution refermée sur elle-même, réservée à un groupe élitair bien particulier⁹¹. Nous vérifierons ainsi plus particulièrement le niveau de cohésion sociale des marguilliers durant notre période d'étude, mais nous examinerons aussi la capacité d'intégration de nouveaux acteurs au sein de ce groupe. En deuxième lieu, nous voulons établir le degré de notabilité des marguilliers. Pendant le régime français, la fabrique Notre-Dame était une institution investie par l'élite marchande montréalaise⁹². Nous essayerons donc de déterminer si cette élite marchande continue d'exercer une domination sur cette institution locale après la Conquête. De plus, l'évolution du corps de marguilliers peut aussi refléter une mutation de l'élite bourgeoise canadienne et catholique de Montréal à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle.

Nous avons utilisé la prosopographie comme méthode de recherche afin d'atteindre ces objectifs. Cette méthode consiste à compiler des informations biographiques d'un groupe d'individus à partir de plusieurs sources documentaires. Cette façon de procéder permet de dresser un portrait d'ensemble du groupe étudié à partir des renseignements communs provenant de chacune des biographies. Cependant, elle permet non seulement de déterminer l'image typique du groupe étudié, mais elle aide aussi à mieux saisir les particularités de chacun des membres de ce groupe. Pour cette recherche, nous avons reconstitué notre groupe

⁹¹ En Nouvelle-France, ce sont des membres d'un groupe spécifique de marchands et de bourgeois. C. Verdoni, *Les marguilliers de la paroisse Notre-Dame de Montréal en Nouvelle-France : étude prosopographique*, Mémoire de Maîtrise (Histoire), Université de Montréal et Université de Lyon II, 1999. p.73. Au début du XIXe siècle les marguilliers de Montréal sont perçus comme des membres de l'élite conservatrice canadienne. R. Montpetit, « La construction de l'église Notre-Dame : quelques piste pour une interprétation socio-historique » dans J.-R. Brault, *Montréal au XIXe siècle : des gens, des idées, des arts, une ville : actes du colloque organisé par la Société historique de Montréal (automne 1988)*. Montréal, Léméac, 1990. p.176.

⁹² C. Verdoni, *Les marguilliers ...* p.108.

à partir des listes des marguilliers de la fabrique Notre-Dame de Montréal. Notre groupe comprend en tout cinquante-sept hommes qui ont occupé la charge de marguillier de la fabrique Notre-Dame de 1760 à 1810⁹³.

Origines géographiques

La première donnée biographique examinée est l'origine géographique de nos marguilliers. Cette information va nous permettre de préciser l'ancrage des élites institutionnelles au sein de la communauté montréalaise.

Nous avons retracé les lieux de naissance de tous les membres de notre groupe excepté trois⁹⁴. Sans grande surprise, la majorité des marguilliers sont originaires de l'île de Montréal. Trente-sept sont nés sur l'île, dont trente-cinq à l'intérieur même de la paroisse Notre-Dame-de-Montréal. Ajoutons à ce groupe très important de Montréalais d'origine deux autres ayant vu le jour sur la Rive-Sud et un dernier sur la Rive-Nord du fleuve Saint-Laurent. La région montréalaise fut à elle seule le lieu de naissance de quarante de nos marguilliers, soit 70,2 %. Nous retrouvons par la suite presque autant d'immigrants que des gens originaires des autres régions de la colonie. Tous les immigrants sont d'origine française⁹⁵.

⁹³ Les élections se faisant en toute fin du mois de décembre, nous avons donc pris en compte les marguilliers élus inclusivement entre les années 1759 et 1809, ce qui nous donne les marguilliers ayant occupé les fonctions durant les années 1760 à 1810.

⁹⁴ Nous n'avons pu déterminer les lieux de naissance de Michel Curotte, Pierre Berthelet et Pierre Lukin. Cependant, certains indices nous laissent croire qu'ils proviennent de la région montréalaise.

⁹⁵ Jean Vienne est originaire de l'évêché de Bordeaux, Pierre et Jean Bouthillier de La Rochelle, Jean Delisle de Nantes et Joseph Quesnel de Toulouse.

Tableau 1. Lieux de naissance des marguilliers.

LIEUX	NOMBRE	%
Ville de Montréal	35	61,4
Ailleurs dans l'île de Montréal	2	3,51
Rive-Sud	2	3,51
Rive-Nord	1	1,75
Ville de Québec	5	8,77
Ailleurs dans la colonie	3	5,26
Hors de la colonie	6	10,53
Inconnus	3	5,26
TOTAUX	57	99,99

Tableau 2. Répartition des marguilliers selon leurs lieux de naissance et selon la période de leur élection à la fabrique.

Période	Montréal	Région de Montréal	Ailleurs dans la colonie	Hors de la colonie	Inconnus
1760-1784	18	3	4	2	1
1785-1809	17	2	4	4	2
totaux	35	5	8	6	3

Nous remarquons une concentration d'immigrants élus durant les années 1780, mais en regardant la date de leurs mariages, ayant tous eu lieu à Montréal d'ailleurs, nous apercevons que ceux-ci étaient déjà établis dans cette ville depuis plusieurs années. Donc, bien qu'immigrants, ils sont déjà des membres intégrés à la communauté montréalaise. Cette constatation est aussi valable pour les autres marguilliers qui sont originaires des différentes régions de la vallée laurentienne.

La fabrique Notre-Dame de Montréal est une institution montréalaise qui est occupée majoritairement par des gens originaires de sa paroisse. La présence de marguilliers originaux d'ailleurs est malgré tout très palpable. Ceci nous donne un premier indice de la capacité d'intégration d'éléments nouveaux au sein de la fabrique. Le prochain critère que nous analyserons devrait nous permettre d'obtenir quelques éclaircissements sur leur présence dans cette institution.

Lieux du mariage

Si les lieux de naissance nous ont donné une première idée concernant l'ancrage des marguilliers au sein de la ville de Montréal, les lieux de mariage vont nous confirmer ces résultats, en plus d'élucider en partie la présence au conseil d'éléments nés à l'extérieur de la région montréalaise.

Certains de nos marguilliers ont eu plus d'un mariage. Pour les prochaines lignes, nous tenons à spécifier que nous avons seulement pris en compte le mariage le plus récent qui précède l'élection à la charge de marguillier. Sans vouloir déconsidérer les unions antérieures, nous avons effectué nos statistiques ainsi, car nous croyons que cette proximité dans le temps entre ce mariage et l'entrée dans cette institution peut être importante.

La région montréalaise est la région la plus fréquente des lieux de mariage. Trente-neuf marguilliers ont contracté leur union matrimoniale dans la paroisse Notre-Dame. Elle est suivie de la Rive-Sud avec huit marguilliers. Quatre marguilliers se marièrent dans d'autres paroisses de l'île de Montréal. En tout, 89,5 % des marguilliers ont célébré leur mariage dans la région de Montréal dont une assez grande majorité dans la paroisse Notre-Dame même. Les

autres lieux étant pratiquement non présents, il n'y a pas de doute que nous sommes en présence d'individus qui sont bien intégrés dans la région. Par ailleurs, nous n'avons qu'un seul célibataire assuré au moment de l'élection, Toussaint Pothier. Aussi, nous n'avons pas retrouvé d'acte de mariage pour Jacques Hervieux, nous l'avons donc classé comme non marié par défaut. Le mariage étant l'un des critères implicites pour accéder à cette fonction, nous rejoignons par conséquent les coutumes de la fabrique Notre-Dame durant le régime français, avec une proportion toutefois légèrement plus élevée de célibataires. Sur cent un marguilliers montréalais de la Nouvelle-France, seulement trois étaient célibataires (2,9 %)⁹⁶.

Tableau 3. Lieux de mariage des marguilliers.

LIEUX	NOMBRE	%
Montréal	39	68,42
Île de Montréal	4	7,02
Rive-Sud	8	14,04
Québec	2	3,51
Ailleurs dans la colonie	1	1,75
Hors de la colonie	1	1,75
Célibataire	2	3,51
TOTAUX	57	99,99

Les marguilliers sont de préférence des hommes qui sont nés au sein de la paroisse, mais il y a une présence appréciable de personnes venues d'ailleurs. Les étrangers de la paroisse Notre-Dame s'assimilent à ce groupe en grande partie par des unions matrimoniales. Des dix-neuf marguilliers dont nous savons qu'ils ne sont pas originaires de la paroisse Notre-Dame, onze se marièrent à Montréal. En observant les patronymes de leurs épouses, nous pouvons croire qu'ils se sont plutôt bien intégrés à l'élite canadienne de cette ville. Les alliances se firent entre autres avec les Baby, les Gamelin et les Lecompte-Dupré. Ce sont des

⁹⁶ C. Verdoni, *Les marguilliers ...*, p.12.

maisons bourgeoises montréalaises très présentes dans le corps des marguilliers tant avant qu'après 1760. Outre ces mariages avec les grandes familles marchandes de Montréal, les étrangers tendent à se lier avec des femmes dont les pères sont actifs dans le monde du commerce d'une façon ou d'une autre. Ce n'est certainement pas une réponse définitive sur l'intégration d'éléments nouveaux au sein de la fabrique, mais c'est une bonne piste de départ.

Huit des marguilliers d'origine montréalaise se marièrent à l'extérieur de la paroisse. En Nouvelle-France, plus de la moitié des unions conjugales bourgeoises se faisait dans la paroisse de la conjointe lorsque les époux provenaient de paroisses différentes⁹⁷. Cette pratique n'a pas dû changer radicalement durant les premières années du régime britannique. Aussi, les mariages étant souvent des alliances matrimoniales entre familles, certains individus ont peut-être dû chercher des épouses à statut social comparable à l'extérieur de leur paroisse.

Les liens familiaux sont des éléments très importants à étudier. Ils seront traités plus en profondeur dans la prochaine partie. Pour l'instant, retenons seulement que les mariages sont un outil d'intégration à la communauté montréalaise et aussi un moyen d'ascension sociale.

Lieux de résidence

Un des critères afin d'être marguillier d'une fabrique est de résider dans la paroisse même. Tous nos marguilliers demeuraient effectivement dans la paroisse Notre-Dame de Montréal au moment de leur élection. Ceci permet une proximité géographique, mais aussi communautaire. Nous pouvons prendre l'exemple de Jean Vienne pour appuyer ce critère. Il

⁹⁷ C.S. Noguera, *Les comportements démographiques de la bourgeoisie en Nouvelle-France*, Thèse de Ph.D. (Démographie), Montréal, Université de Montréal, 1994, p.135.

s'est désisté de son poste au conseil, car il avait déménagé hors de la paroisse. Il ne pouvait alors plus s'acquitter de ses fonctions convenablement⁹⁸. À en juger par la faible présence de sa signature dans le cahier des délibérations durant la période où il a occupé la fonction de marguillier à Montréal, Vienne avait un taux d'assiduité très bas lors des rencontres du conseil de la fabrique.

En milieu rural, il y avait une rotation entre les rangs pour que toute la paroisse soit représentée⁹⁹. Dans le cas montréalais, nous avons une répartition bien différente. Sans en avoir fait un repérage systématique, nous avons tout de même une bonne idée des lieux de résidence des marguilliers au sein de la paroisse Notre-Dame. Or, ceux-ci se concentrent presque exclusivement à l'intérieur des murs de Montréal. Seulement un des marguilliers recensés, Louis Cavilhe, réside en dehors de la vieille ville, soit dans le faubourg Saint-Laurent. Aussi, nous avons remarqué une concentration des demeures principales sur certaines rues en particulier : Saint-Paul, Saint-François et Notre-Dame. La popularité de ces rues n'est pas aléatoire, car celles-ci constituent à la fois des lieux de choix pour les résidences de l'élite montréalaise et le centre des activités commerciales de la cité¹⁰⁰. Même si ces voies traversent la ville d'est en ouest et que les numéros d'immeubles ne sont pas indiqués, nous considérons tout de même qu'une bonne partie des marguilliers étaient probablement des voisins habitant dans une aire relativement restreinte. Outre cette proximité liée au commerce, les lieux de résidence des marguilliers sont aussi très près de l'église Notre-Dame qui, à cette époque, est en quelque sorte le point central de l'urbanisme dans la vieille ville.

⁹⁸ Pierre Foretier sera nommé marguillier pour le remplacer. Cahier de délibération, 27 décembre 1786.

⁹⁹ C. Dessureault et C. Hudon, « Conflits sociaux et élites au Bas-Canada : le clergé, les notables, la paysannerie et le contrôle de la fabrique », *The Canadian Historical Review*, vol. 80, no. 3 (septembre 1999), pp.419-420.

¹⁰⁰ D. Massicote, « Stratification sociale et différenciation spatiale en milieu urbain : le cas des locataires montréalais, 1731-1741 », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 44, no 1, été 1990, pp.73-75.

Les lieux de résidence constituent un premier indice que les marguilliers risquent de faire partie du groupe élitaires montréalais. Ils habitent le cœur commercial, concentré sur certaines rues de la vieille cité. Avec l'étude des lieux de naissance, de mariage et du domicile, nous voyons que le profil type du marguillier est celui d'un Canadien natif de la ville de Montréal, qui s'unit avec une épouse montréalaise et qui réside dans le secteur marchand de Montréal. Par contre, ce profil n'est pas une condition officielle d'une accession à cette charge. Nous avons constaté qu'il y a une ouverture vers des individus d'autres origines. L'intégration semble toutefois s'exercer en partie par le biais d'unions avec des femmes originaires de la ville.

Statuts socioprofessionnels

Durant le régime français, la fabrique fut un lieu de conflit entre la bourgeoisie et la noblesse. L'épisode se termina par l'accaparement de la fabrique Notre-Dame par l'élite bourgeoise montréalaise¹⁰¹. Ceux-ci eurent une présence qu'on pourrait qualifier de monopolistique. Être marguillier était un accomplissement pour ces marchands et négociants.

Des cinquante-sept marguilliers qui nous intéressent, nous n'avons pu retracer la profession de deux d'entre eux. Nous avons plusieurs indices qui laissent croire qu'ils étaient du monde du commerce. Mais, sans preuve concrète, nous préférons toutefois les retirer du groupe pour l'étude des statuts socioprofessionnels.

Durant les trente premières années suivant la Conquête, les marchands continuèrent à exercer une influence hégémonique au sein du conseil de la fabrique Notre-Dame. Les trente-quatre marguilliers élus étaient des hommes associés au secteur commercial. Par contre, deux

¹⁰¹ C. Verdoni, *Les marguilliers...*, pp. 48-50.

parmi ceux-ci avaient des carrières doubles : Pierre-Amable Adhémar et Jean Delisle étaient à la fois des notaires et des commerçants.

À partir des années quatre-vingt-dix, la présence d'activités autres que marchandes commença. Une ouverture qui est faible, mais bien présente. Durant les années quatre-vingt-dix, deux marguilliers étaient de professions libérales tandis qu'un autre était artisan. Ceux-ci représentent près d'un tiers des marguilliers élus pendant cette décennie. Deux autres hommes de professions libérales entrèrent par la suite au conseil de la fabrique durant la décennie suivante.

Tableau 4. Répartition des marguilliers selon leurs statuts socioprofessionnels.

	Commerce	%	Professions libérales	%	Artisanat	%	Inconnus	%
1760-1784	28	100	0	0	0	0	0	0
1785-1809	21	72,41	4	13,78	2	6,89	2	6,89
1760-1809	49	85,96	4	7,02	2	3,51	2	3,51

Seulement deux artisans ont été élus marguilliers pendant toute la période étudiée : Denis Viger et Jean-Baptiste Dézéry. Les deux étaient des maîtres menuisiers. Cependant, nous pourrions davantage considérer Denis Viger comme un entrepreneur, car ses activités étaient fort variées dans des travaux de menuiserie et de forge. Il s'occupa même du commerce de la potasse à partir des années 1790¹⁰². De plus, comme nous le verrons plus tard, Denis Viger fait partie d'une famille en pleine ascension sociale durant ces années. Par ailleurs, nous aurions pu aussi ajouter les frères aînés de Jean-Baptiste Dézéry, Charles-Antoine et Pierre-Amable parmi les artisans ayant accédé à la charge de marguillier, mais ceux-ci se déclaraient comme marchands à compter des années 1770. La famille Dézéry est

¹⁰² L. Désy, « Viger, Denis », DBC.

d'ailleurs un bel exemple d'intégration d'éléments nouveaux au sein de la fabrique Notre-Dame et d'ascension sociale de l'artisanat vers le monde commercial.

Les membres des professions libérales qui ont été élus marguilliers à Montréal sont les frères Guy, Louis et Étienne, Louis Chaboillez et Pierre Lukin. Nous pouvons aussi ajouter Jean Delisle à ce groupe. Jean Delisle était notaire de formation, une carrière qu'il abandonna en 1787 pour s'adonner au commerce¹⁰³. Les Guy et Louis Chaboillez font partie de maisons bourgeoises montréalaises bien enracinées. Le père de Pierre Lukin est quant à lui chirurgien. Par contre, sa mère est issue d'une famille de l'élite seigneuriale canadienne, les Boucher de Niverville. Cette ouverture vers les professions libérales n'est pas une ouverture vers un nouveau groupe élitare. Les professions libérales représentent des carrières intéressantes pour les fils des marchands montréalais moins directement intéressés par le commerce. Si le notaire anglophone est avant tout un individu lié au monde commercial pour certains historiens¹⁰⁴, on peut supposer que son homologue francophone peut être tout aussi lié à ce secteur d'activité économique. Nous pouvons prendre l'exemple du notaire Louis Chaboillez pour appuyer cette idée.

La fine fleur canadienne-française est en pleine transformation. D'une élite marchande, elle se transforme de plus en plus vers un groupe élitare préférant les professions libérales. Toutefois, il s'agit en bonne partie des mêmes groupes familiaux. De plus, durant les années subséquentes à la période de notre étude, d'un coup d'œil rapide, plusieurs autres notaires accéderont à la charge de marguillier¹⁰⁵. En 1819, nous retrouvons quatorze notaires francophones à Montréal¹⁰⁶. Or, un nombre important des notaires montréalais de cette

¹⁰³ L. Lotie, « Delisle, Jean », DBC.

¹⁰⁴ F. Ouellet, « Structures des occupations et ethnicité dans les villes de Québec et de Montréal (1819-1844) » dans Idem, *Éléments d'histoire sociale du Bas-Canada*, Montréal, Hurtubise, 1972, p.182.

¹⁰⁵ Thomas Barron, Jean Delisle fils et Nicolas-Benjamin Doucet seront également marguilliers entre 1810 et 1820.

¹⁰⁶ F. Ouellet, « Structures des occupations... », p.182.

époque vont être élus marguilliers. Nous n'apercevons donc que le début de cette transformation de l'élite canadienne-française de la ville de Montréal.

Nous avons précédemment remarqué que le mariage pouvait être un outil d'intégration d'individus étrangers à la paroisse au sein de son cercle élitair. En regardant les professions de ces individus, nous constatons qu'elles sont toutes reliées, d'une manière ou d'une autre, au monde du commerce. On peut présumer que préalablement à une union conjugale, qui ne serait que la confirmation de leur acceptation à l'intérieur des réseaux habitant la fabrique, ces hommes étaient déjà en bonne partie liés par leurs activités à cette élite urbaine et marchande. Des nouveaux venus peuvent intégrer la fabrique, mais ils doivent être « des leurs ». Nous pouvons supposer qu'il y a une conscience de statut social au sein des marguilliers. Être montréalais est un atout, mais être marchand ou être d'une famille avec des antécédents commerciaux, directement ou par alliance, semble être le critère clé pour être admissible à la charge de marguillier.

Les commerçants changent également de profil durant notre période. Nous avons remarqué une transition du commerce de la fourrure vers les investissements fonciers en effectuant un décompte des types d'actes notariés de chacun des marguilliers avant 1790, par l'entremise de la banque Parchemin. Nous avons aussi regardé les titres de professions déclarées pour chaque individu, que ce soit avec Parchemin ou le PRDH.

Nous savons qu'au moins une douzaine des marguilliers participèrent dans le secteur des pelleteries. Ceux-ci se concentrent exclusivement dans la première moitié de notre groupe, avant 1790 certains s'adonnaient à cette activité sous le régime français, mais d'autres réussirent à cohabiter avec les marchands anglophones après la Conquête. La forte compétition entre les traiteurs et l'augmentation des salaires des engagés par le

développement de l'agriculture occasionneront d'importants remous au sein de la traite des fourrures à la fin du XVIIIe siècle¹⁰⁷. Après la Conquête, les marchands canadiens furent le fer de lance du rétablissement du commerce des pelleteries et ceux-ci furent majoritaires dans ce commerce jusqu'en 1790 et seront dominants durant les quinze premières années du gouvernement britannique¹⁰⁸. Par la suite, on voit les entreprises du secteur des fourrures se concentrer et la présence des francophones y va en déclinant.

Après ce déclin dans l'activité commerciale de la traite, l'investissement foncier fut un moyen de consolidation des avoirs de la bourgeoisie francophone. Au tournant du XIXe siècle, de plus en plus de gens de professions marchandes seront actifs dans le marché locatif. Certains Canadiens qui investirent dans ce marché vont continuer à s'enrichir avec la montée des valeurs des rentes que les locations génèrent¹⁰⁹.

Nous pouvons prendre l'exemple de Pierre Foretier qui avait d'abord amassé une fortune considérable dans la traite¹¹⁰. Nous avons identifié beaucoup d'actes concernant les transactions immobilières de ce marchand qui va transférer progressivement son capital marchand vers le secteur foncier à la fin du XVIIIe siècle. En autres, il acheta en 1765 avec son associé Joseph Périnault les trois quarts de l'arrière-fief de Closse et les trois quarts de la seigneurie de l'Île-Bizard¹¹¹. Il possédait déjà plusieurs propriétés dans le faubourg Saint-Laurent. Il possèdera jusqu'aux environs du quart du faubourg Saint-Laurent, ce qui équivaut à l'équivalent de la surface comprise à l'intérieur des remparts de la ville¹¹².

¹⁰⁷ F. Ouellet, « Dualité économique et changement technologique au Québec (1760-1790) », *Histoire sociale*, vol. 9, no. 10 (1976). pp.258-259

¹⁰⁸ Ibid. p.263.

¹⁰⁹ Massicote, *Montréal et son marché immobilier locatif de 1731 à 1831 : stratification sociale, ségrégation spatiale et transition vers le capitalisme*. Thèse de doctorat (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 1994, p.426.

¹¹⁰ J. Burgess, « Pierre Fortier », DBC.

¹¹¹ BAnQ, Panet de Meru, P. 1765-10-09

¹¹² J. Burgess, « Pierre Fortier », DBC.

D'autres marguilliers investissent aussi beaucoup dans le marché locatif de Montréal. Nous pouvons citer les cas de Pierre Berthelet, Maurice Blondeau et Hippolyte Saint-Georges Lecompte Dupré qui firent de grands bénéfices avec des maisons situées sur la rue Saint-Paul¹¹³. Pierre Berthelet fut d'ailleurs l'un des premiers marchands à profiter du potentiel du marché locatif local¹¹⁴. Des propriétés situées dans le faubourg Saint-Joseph rapportèrent des revenus importants à Pierre Berthelet, atteignant un sommet en 1800 avec 2448 livres de rentes¹¹⁵.

Pour conclure, nous constatons que les marguilliers sont encore principalement des gens liés au monde des affaires. Cependant, ceux-ci sont en pleine période de transition dans leurs activités économiques. Bien que le commerce des pelleteries et l'import-export tombent majoritairement dans les mains des marchands britanniques, les bourgeois canadiens demeurent importants localement, surtout dans le domaine foncier et immobilier. Enfin, les carrières au sein des professions libérales deviennent de plus en plus présentes chez des familles de la bourgeoisie canadienne montréalaise¹¹⁶. L'activité de ses membres reste toutefois souvent liée au secteur des affaires. Le notaire Louis Chaboillez se spécialise ainsi dans la rédaction de contrats de voyageurs employés par des marchands de fourrures ou des entreprises de traite¹¹⁷.

Origines familiales

Comme nous l'avons déjà noté, certains marguilliers sont issus de familles du milieu commercial montréalais. Nous allons maintenant procéder d'une manière plus systémique en étudiant les occupations à la fois du père et du beau-père des marguilliers. Nous avons

¹¹³ D. Massicotte, *Montréal et son marché*..., p.434.

¹¹⁴ Ibid, p.436.

¹¹⁵ Ibid, p.445.

¹¹⁶ J.A. Dickinson et B. Young. *Brève histoire socio-économique du Québec*. Sillery, Septentrion, 1995. p.67-68.

¹¹⁷ C. Cyr, « Chaboillez, Louis », *DBC*

effectué le relevé de ces professions à partir des informations contenues dans la banque de données des actes notariés Parchemin et celle sur la population du Québec ancien du PRDH. Grâce à ces informations sur le métier du père, nous pourrions évaluer le nombre de nouveaux venus au sein de ce groupe de marchand canadien-français de Montréal. D'un autre côté, avec la profession du beau-père, nous aurons des informations sur l'intégration de ces marguilliers au sein des familles marchandes établies dans la ville.

Nous n'avons pu retracer la profession du père de neuf de nos marguilliers, soit près de 16 % du groupe, ce qui est considérable. Ce manque d'informations est en grande partie dû à l'absence de renseignements pour les six marguilliers immigrants. Leurs pères résidant en France, ils ne figuraient donc pas dans les bases de données mentionnées. Un premier constat est qu'environ la moitié des marguilliers ne sont pas originaires de familles liées au commerce. Les autres pères des marguilliers sont presque répartis également entre les professions libérales et l'artisanat. Sept pères sont des membres de professions libérales et neuf sont des artisans. Enfin, deux autres pères étaient des soldats dans l'armée. Si l'institution est sous le contrôle de l'élite bourgeoise, elle compte un fort pourcentage d'individus issus de statuts sociaux plus modestes qui ont réussi à s'insérer dans ses rangs.

Tableau 5. Répartition des marguilliers selon le statut socioprofessionnel du père.

Secteurs socioprofessionnels	1760-1784		1785-1809		1760-1809	
	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%
Commerce	14	48,27	15	53,57	29	50,88
Professions libérales	5	17,24	2	7,14	7	12,28
Artisanat	4	13,79	5	17,86	9	15,79
Armée	2	6,9	0	0	2	3,51
Agriculture	1	3,45	0	0	1	1,75
Inconnus	3	10,34	6	21,43	9	15,79

Portons maintenant notre attention plus particulièrement sur les marguilliers nés au sein de la paroisse Notre-Dame. Des marguilliers provenant de familles marchandes, vingt-et-un ont vu le jour dans la paroisse montréalaise. Les marguilliers qui sont des enfants d'artisans ou de militaires tirent aussi leurs origines de la paroisse Notre-Dame. Nous pouvons supposer que leur intégration serait plus aisée, car ils sont des natifs de cette paroisse. Cependant, les marguilliers dont la provenance n'est pas de la paroisse Notre-Dame sont de familles marchandes ou de professions libérales. Nous pouvons supposer une conscience de statut social, car les nouveaux venus proviennent du même milieu socioprofessionnel que le fabricant typique.

Pour les professions du beau-père, nous avons utilisé le même principe que pour les lieux du mariage. Nous avons préféré les unions précédant les élections pour des raisons similaires. Nous n'avons pu déterminer la profession du beau-père pour deux de nos marguilliers.

Tableau 6. Répartition des marguilliers selon le statut socioprofessionnel du beau-père.

Secteurs socioprofessionnels	1760-1784		1785-1809		1760-1809	
	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%
Commerce	15	53,57	13	44,83	28	49,12
Professions libérales	2	7,14	3	10,34	5	8,77
Noblesse/Officier	5	17,86	1	3,45	6	10,53
Artisanat	3	10,71	5	17,24	8	14,04
Agriculture	2	7,14	1	3,45	3	5,26
Marine	0	0	2	6,9	2	3,51
Autres	0	0	1	3,45	1	1,75
Célibataires	0	0	2	6,9	2	3,51
Inconnus	1	3,57	1	3,45	2	3,51

Le monde du commerce reste le milieu le plus fréquent quant aux professions des beaux-pères. Près de la moitié d'entre eux, soit vingt-sept, exercent des activités commerciales. Nous voyons encore que ce groupe est prépondérant, sans toutefois être omniprésent. Ce qui est intéressant en regardant les professions du beau-père, c'est qu'on peut déceler des traces d'ascension sociale.

Si pour les pères, nous avons retracé plusieurs provenances plus modestes, pour les beaux-pères nous retrouvons six unions avec des maisons de la noblesse canadienne. Deux de ces marguilliers étaient d'ailleurs issus de grandes familles marchandes de la Nouvelle-France, les Gamelin et les Lecompte-Dupré. Les alliances matrimoniales entre des conjoints tirant leurs origines des milieux de la bourgeoisie et de la noblesse étaient assez fréquentes en Nouvelle-France¹¹⁸. Nous pouvons aussi prendre l'exemple du mariage de Pierre-Paul Neveu de Sevestre avec Elizabeth Hertel en 1761. Elizabeth Hertel fait partie d'une famille noble établie dans la région de Trois-Rivières. Son père, Joseph fut un des nombreux Hertel à participer aux actions militaires de la colonie¹¹⁹. Pierre-Paul Neveu vient de la bourgeoisie montréalaise. Sa famille possédait la seigneurie de Lanoraie et avait des activités commerciales variées et lucratives¹²⁰. Nous constatons ici que les alliances entre les bourgeois et les nobles canadiens se poursuivent après la Conquête.

Les unions entre nos marguilliers et les filles de familles de divers milieux restent dans des proportions relativement similaires tout au long de notre période. Il faut aussi noter que nos deux célibataires, Jacques Hervieux et Toussaint Pothier, sont tous les deux élus durant la décennie de 1800-1809.

¹¹⁸ L. Gadoury, *Comportements démographiques et alliances de la Noblesse de Nouvelle-France*. Thèse de doctorat (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 1988. p.92.

¹¹⁹ R. Douville, « Hertel de la Fresnière, Joseph-François », *DBC*.

¹²⁰ Y. Quesnel, « Neveu, Jean-Baptiste », *DBC*.

Des onze marguilliers étrangers qui se marièrent à Montréal, cinq épousèrent des filles de marchands. Nous pouvons supposer que ces unions représentent un bon indice de l'intégration complète de ces hommes à ce groupe élitair bourgeois. Cette intégration se fait aussi pour ceux qui ne sont pas de professions marchandes. Cinq des huit marguilliers qui ne sont pas des marchands vont marier des femmes issues de familles marchandes.

L'étude des professions des marguilliers, de leurs pères et de leurs beaux-pères peut expliquer en partie la présence de certains marguilliers au sein de ce cercle restreint. Le marguillier type est un homme issu du monde marchand. Ces liens avec le commerce se font de trois façons, par la famille, par la belle-famille ou par les activités du marguillier. En excluant ceux dont nous ignorons le statut social des parents, nous nous retrouvons avec près de la moitié des marguilliers qui sont potentiellement venus de l'extérieur du monde marchand. Une étude plus approfondie des relations familiales nous permettra de mieux cerner cette problématique. Nous sommes dans une période de changements politiques, sociaux et économiques. Durant cette période, l'arrivée de nouveaux venus et la disparition d'autres au sein de l'élite urbaine semblent assez fréquentes.

L'âge au premier mariage

Nous n'avons pu retracer l'acte de la première union de trois de nos marguilliers. De plus, nous avons retiré du groupe pour ces données Jacques Hervieux, faute d'informations sur son statut matrimonial.

La moyenne d'âge du premier mariage est de 28,7 ans, avec un écart-type de 5,7 ans. Cette moyenne s'apparente à celle de 29,3 années obtenues par Carles Simo Noguera pour la

bourgeoisie de la Nouvelle-France¹²¹, de celle de 30,9 années de José Iguartua pour les marchands montréalais des années 1760¹²² et de celle de 27 années de Lorraine Gadoury pour la noblesse¹²³. Nous avons divisé nos marguilliers selon leurs origines familiales. L'âge au premier mariage de marguilliers de familles bourgeoises ou de professions libérales est représentatif tandis que celui des fils d'artisans enregistre un écart type légèrement plus faible avec une moyenne de 27,9 années.

Tableau 7. Âge moyen au premier mariage des marguilliers.

Origines familiales	Moyenne	Écart-type	Nb. d'individus
Tous	28,72	5,7	53
Commerce	28,74	6,4	35
Professions libérales	29,86	5,1	7
Artisanat	27,89	3,3	9
Militaire	36,5	0,5	2

Le sous-groupe qui se démarque du lot est celui composé de nos deux marguilliers dont les pères étaient des militaires. Ceux-là se sont mariés respectivement à trente-six et trente-sept ans. Nous savons que pour les troupiers qui prirent femme en Nouvelle-France, le mariage n'était pas forcément « une expérience lucrative »¹²⁴. Étant issus de familles probablement plus modestes que les autres marguilliers, nous pouvons supposer que ceux-ci ont dû trimer dur avant leur mariage afin de se hisser dans l'élite bourgeoise montréalaise.

¹²¹ C.S. Noguera, *Les comportements démographiques...* p. 149.

¹²² J. Iguartua, « Le comportement démographique des marchands de Montréal vers 1760 », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 33, no. 3, décembre 1979. p.432.

¹²³ L. Gadoury, *Comportements démographiques...* p.142.

¹²⁴ G. Proulx, « Soldat à Québec, 1748-1759 », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, volume 32, numéro 4, mars 1979. p.548.

Le comportement matrimonial des marguilliers semble ressembler à celui de leurs homologues de la Nouvelle-France et à celui des autres membres de l'élite bourgeoise de leur époque. Pour s'en assurer, il faudra toutefois tenir compte de différents éléments comme la fécondité, la dot de la mariée, de même que la richesse des conjoints et de leurs familles respectives.

Richesse et niveau de vie

La fortune et le niveau de vie sont assurément des indices incontournables pour évaluer le statut socio-économique des marguilliers. Les inventaires après décès représentent à ce sujet l'une des sources les plus utilisées pour connaître le niveau de fortune ou le niveau de vie d'un individu célibataire au moment de son décès ou d'une famille au moment du décès de l'un des deux époux¹²⁵.

Nous avons retrouvé des inventaires pour plus de la moitié de nos marguilliers, mais nous avons dû en retirer dès le départ une dizaine, car ces documents étaient incomplets ou illisibles. Ainsi, nous n'avons retenu que vingt relevés afin d'analyser le niveau de vie des marguilliers et dix-sept pour appréhender leur niveau de fortune compte tenu de l'absence d'une évaluation complète des biens mobiliers dans trois de ces vingt inventaires. Nous disposons donc de listes utilisables pour environ le tiers des fabriciens de la période étudiée ce qui demeure tout de même une représentativité assez élevée pour ce type d'actes. Ces documents se répartissent dans le temps de 1779 à 1830 dont 15 entre 1794 et 1816, un avant 1794 et quatre après.

¹²⁵ Des années 1970 aux années 1990, il y a eu dans plusieurs pays (Allemagne, États-Unis, France, Royaume-Uni, etc.) une explosion des recherches menées à partir des inventaires après décès sur les niveaux de fortune et sur les niveaux de vie des populations des siècles passés. Les historiens québécois ont également participé à ce mouvement général sous l'impulsion de l'étude pionnière de G. Paquet et J.-P. Wallot. « Les inventaires après décès à Montréal au tournant du XIX^e siècle : préliminaire à une analyse », *RHAF*, vol. 30, 2 (1976). pp.163-221.

Nous présentons d'abord les résultats concernant le niveau de fortune des marguilliers. Notre étude porte essentiellement sur la composante mobilière de la fortune. Pour les 17 marguilliers dont l'inventaire permet une évaluation de la richesse mobilière, la valeur moyenne des actifs mobiliers atteint 250 050 livres anciens cours tandis que la valeur médiane de ces mêmes actifs se situe à 35 070 livres. Par ailleurs, les valeurs moyennes et médianes des dettes sont respectivement de 51 652 et de 2 156 livres. La richesse mobilière typique particulièrement élevée de nos marguilliers est fortement influencée par la présence de deux fortunes exceptionnelles d'environ 1 million de livres ancien cours pour le marchand Eustache Trottier-Desrivières-Beaubien¹²⁶ et d'un peu plus de 2 millions pour le marchand Pierre Foretier¹²⁷. Le marchand Pierre Bouthillier, un fabricant né en France, a pour sa part accumulé le patrimoine le plus modeste du groupe. L'inventaire après décès de ce marguillier, rédigé en 1816, enregistre des actifs mobiliers de 13 200 livres ancien cours. Cette fortune marchande relativement maigre, qui n'est toutefois grevée d'aucune dette, représente tout de même de 5 à 7 fois la richesse moyenne des artisans et des cultivateurs de la région de Montréal au début du XIX^e siècle¹²⁸.

La composition de la fortune mobilière des marguilliers reflète de manière générale leur appartenance à la classe marchande urbaine (Tableau 8). Les activités commerciales commandent une circulation considérable de capital sous forme de crédits, surtout pour des marchandises avancées ou vendues, entre ces marchands et leurs fournisseurs ou leurs clients. Les créances accaparent ainsi 87,5 % des actifs mobiliers malgré leur absence dans trois des dix-sept inventaires. Par ailleurs, le poids des dettes pèse pour le cinquième de l'estimation de

¹²⁶ BAnQ, notaire Jean Delisle, le 14 juillet 1794 : inventaire après décès d'Eustache Trottier-Beaubien-Desrivières

¹²⁷ BAnQ, minute Nicolas Doucet, le 22 janvier 1811 : inventaire après décès de Pierre Foretier.

¹²⁸ Pour des résultats comparatifs à ce sujet, voir G. Paquet et J-P. Walot « Structures sociales et niveaux de richesse dans les campagnes du Québec, 1792-1812 », *Bulletin d'histoire de la culture matérielle*, no 17 (1983) pp. 25-44 ; C. Dessureault, « Crise et modernisation ? La société rurale maskoutaine durant le premier tiers du XIX^e siècle », *RHAF*, vol. 42, no 4 (1987). pp. 35-387 ; J. Desbiens. *Le niveau de vie et l'univers domestique des artisans montréalais entre 1740 et 1809*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 1991. 115 p.

leurs actifs mobiliers. Le numéraire, dont on constate maintes fois la rareté évidente à la même époque dans d'autres groupes sociaux, atteint une valeur moyenne nominale assez élevée. Cependant, ce numéraire représente à peine 1,1 % des actifs mobiliers de ces fabriciens et il ne figure pas dans plusieurs des listes, dont celle du riche marchand Pierre Foretier. Les marchandises, avec 8,1 % des actifs mobiliers, constituent par ailleurs la principale composante des biens mobiliers matériels. L'appartenance au monde urbain influe sans doute sur la faiblesse relative des biens de production et du cheptel dont la valeur est souvent plus importante chez les marchands ruraux. Les biens de consommation forment seulement 2 % des actifs mobiliers moyens des marguilliers étudiés. Cependant, même si ces biens de consommation ne représentent qu'un fragment des fortunes, il faut éviter de conclure à la frugalité de ces familles bourgeoises de Montréal concernant le nombre et la qualité de leurs meubles, de leurs ustensiles de cuisine et de ménage, de leurs objets personnels, de leurs véhicules de promenade, de leurs linges et de leurs vêtements. La valeur de leur mobilier atteint souvent plusieurs centaines de livres. Le plus opulent dans cette catégorie est François Desrivières qui possède un ameublement presque entièrement en acajou valant plus de deux mille livres¹²⁹. Ces marguilliers détiennent d'ailleurs de manière générale des biens de consommation évalués à plusieurs milliers de livres. La valeur nominale de ces biens de consommation est tout de même très importante et elle renvoie un niveau de vie bien supérieur à ceux d'autres groupes socioprofessionnels de la région et de l'île de Montréal.

¹²⁹ BAnQ, notaire P. Lukin, le 20 avril 1820 : inventaire après décès de François Desrivières.

Tableau 8. Comparaisons des indices de niveau de vie selon les groupes.

Occupations	Nécessaire	Domestique	Confort	Civilisation	Luxe	Niveau de vie
Marguilliers de Montréal	19,73	14,6	12,73	12,86	9,28	69,2
Boulangers de Montréal ¹³⁰	15,61	10,89	4,94	2,89	1,14	35,46
Artisans de Montréal ¹³¹	17,22	11,08	5,42	3,24	0,95	37,91

Tableau 9. Composition de la fortune mobilière des marguilliers. (Inventaires après décès de 1779 à 1830).

Type de biens	Valeur moyenne en livres ancien cours	% des actifs mobiliers
Biens de consommation	5093	2,0 %
Biens de production	593	0,3 %
Cheptel	412	0,2 %
Stocks	20292	8,1 %
Numéraire	2811	1,1 %
Argenterie	1934	0,8 %
Créances	218915	87,5 %
Actifs mobiliers totaux	250050	100 %
Dettes	51652	20,7/actifs

Nous tenterons d'appréhender plus finement ce niveau de vie des marguilliers à partir d'un indice mise au point par Micheline Baulant mais adapté au contexte du Canada préindustriel par Christian Dessureault et John A. Dickinson¹³². La méthode consiste à

¹³⁰ R. Lamonde, *Les boulangers...* p.61.

¹³¹ J. Desbiens, *Le niveau de vie...*, p.56.

¹³² M. Baulant, « L'appréciation du niveau de vie. Un problème, une solution », *Histoire et Mesure*, vol 4, no 3/4, 1989. pp.267-302 ; C. Dessureault et J.A.Dickinson, « Niveau de vie et reproduction sociale dans la plaine de Montréal, 1740-1804 », dans R. Bonnain, G. Bouchard et J. Goy (dir), *Transmettre, hériter, succéder. La*

recenser dans les inventaires après décès divers biens spécifiques qu'une personne ou une famille possédait. Ces biens sont divisés en cinq sous-catégories comptant un nombre d'objets variables. Chaque sous-catégorie donne une cote sur vingt et les cinq sous-catégories additionnées ensemble permettent le calcul de l'indice du niveau de vie sur cent. Cette méthode permet ainsi de quantifier la qualité de vie sans tenir compte de la valeur monétaire des objets, de la richesse ou de l'endettement relatif des individus concernés.

Tableau 10. Répartition des marguilliers selon leur indice de niveau de vie.

Indice NV	51-55	56-60	61-65	66-70	71-75	76-80	81-85	86+
Nombre	5	1	2	2	3	2	3	2

Les biens nécessaires sont la première sous-catégorie. Nous y retrouvons divers groupes d'objets qui servent à couvrir plusieurs besoins de base : l'alimentation, l'éclairage et le sommeil. Ces besoins élémentaires sont très bien comblés chez les marguilliers. Dix-sept des vingt inventaires retenus ont une note de vingt sur vingt tandis qu'il ne manque qu'un seul objet dans les trois autres dépouillements.

Deuxièmement, nous avons les biens domestiques. Ce volet touche encore grandement aux besoins essentiels, nous retrouvons des objets liés au foyer, à la cuisson et à la conservation des aliments, à l'éclairage et aux linges de la maison. Bref, il s'agit d'une continuation plus élaborée de la première catégorie. La moyenne sur vingt obtenue est encore une fois assez élevée chez nos fabriciens, soit 14,6 sur 20. Les marguilliers sont plutôt bien équipés dans les produits de base de la vie domestique. Les draps et les poêles à frir sont recensés dans les 20 inventaires tandis que les draps, les marmites et le chandelier sont

présents dans 17 des 20 cas. Le fanal est un moyen d'éclairage moins courant que le chandelier puisqu'il a été nommé que dans 12 des 20 inventaires. Aussi, tous nos marguilliers possèdent au moins un instrument lié au foyer. Le coffre y est seize fois, mais la huche l'est seulement à huit occurrences. L'achat journalier du pain chez le boulanger explique peut-être cette absence de huche. Les saloirs et les fers à repasser sont les commodités domestiques les moins fréquentes. Moins de la moitié des fabriciens en détiennent. En somme, nous constatons que les besoins primaires sont très bien remplis et que la qualité de vie domestique est supérieure à celle présentée dans d'autres études pour les artisans montréalais¹³³.

Ensuite vient le confort. Ce sont diverses choses qui améliorent en général la qualité de vie. Nous retrouvons la présence d'une pièce pour le repos, de meubles de rangement spécialisés, de mobilier et de biens qui rendent l'existence plus confortable et des objets variés tels que la fontaine, le parapluie, le paravent, les rideaux de porte ou de fenêtre, le soufflet et le poêle de chauffage en fer ou en fonte. Les marguilliers conservent encore une excellente moyenne dans cette sous-catégorie avec 12,73. Ils ont un très bon niveau de confort pour l'époque comparé à la population en général. Tous les marguilliers avaient au moins une chambre à coucher. Leurs inventaires recensaient généralement des oreillers et des rideaux qui étaient respectivement présents dix-huit et dix-sept occasions au sein des vingt dénombrements. Seulement deux fabriciens n'ont pas un meuble de rangement particulier. Un seul n'a pas de bergère ou de fauteuil. Entre ces deux meubles, le fauteuil est plus récurrent avec seize occurrences contre onze. Le poêle de chauffage est retrouvé chez dix-sept marguilliers. Les écrans (deux fois) et les parapluies (cinq fois) sont les commodités de confort les moins fréquentes.

¹³³ J. Desbiens. *Le niveau de vie...* p.56.

La quatrième sous-catégorie permet de mesurer le niveau de civilisation. Nous avons d'abord des objets liés à l'évolution des manières de la table, les ustensiles et les verres, ainsi que la consommation de certains produits spécifiques dont les boissons excitantes, les condiments et le tabac. Par la suite, cet aspect de l'indice tente d'estimer la scolarisation avec la lecture, l'écriture et le calcul. Puis, nous notons aussi l'ouverture sur le monde. Cette ouverture est reflétée par la présence d'ouvrages ou d'instruments touchant à des sujets autres que leur sphère quotidienne. Les marguilliers ont encore une très bonne note dans ce volet avec 12,86. Tous sauf Jean-Baptiste Dézéry ont des ustensiles, couteaux de table et fourchettes. Dans ce dernier cas, il est à se demander si le notaire n'a pas passé outre ces objets. Douze ont des verres à boire. Seize inventaires contiennent des biens qui témoignent de la consommation de boissons excitantes soit du thé ou du café. Dix-huit ont de la décoration domestique, généralement des cadres. Nous avons par ailleurs dénombré des livres chez seize d'entre eux. Les sujets les plus fréquents de ces ouvrages sont le commerce, la géographie, l'histoire et la piété. Treize sur les vingt possèdent une horloge ou une montre, qui sont les deux objets de la mesure du temps. Le notaire et homme d'affaires Jean Delisle est le seul marguillier enregistrant une note parfaite dans ce volet.

Le dernier critère est le luxe. D'abord, nous y identifions certains biens de valeur fabriqués avec des matériaux tels l'acajou, l'argenterie, le cristal ou la porcelaine. Nous incluons aussi dans cet ensemble des objets spécifiques qui ne sont habituellement présents que chez les membres de l'élite de ce temps : le bureau, la poissonnière, la tapisserie et le tournebroche. Certaines choses coûteuses, mais plus fréquentes se retrouvent aussi dans ce groupe : la calèche et la montre. Outre ces divers objets, la présence de trois pièces distinctes de la salle principale est aussi retenue, car il s'agit d'un aspect important de distinction sociale à l'époque. Les fabriciens figurent encore très bien dans cette sous-catégorie avec une moyenne de 9,28. Tous ont au moins deux critères de luxe. Les biens fastes les plus fréquents

sont l'argenterie et le bureau, tous les deux présents dans les trois quarts des inventaires. Onze marguilliers possèdent par ailleurs des demeures ayant au minimum trois chambres. La poissonnière et la calèche sont également assez présentes avec onze et douze occurrences respectivement. Les possessions luxueuses les plus rares sont les meubles en acajou avec cinq occasions et la tapisserie que nous avons essentiellement retrouvée dans le recensement de Gabriel Cotté.

Tableau 11. Comparaison du niveau de vie des marguilliers sous le régime français et anglais.

Marguilliers	Nécessaire	Domestique	Confort	Civilisation	Luxe	Niveau de vie
1760-1810	19,73	14,6	12,73	12,86	9,28	69,2
N-France ¹³⁴	18	12	7,52	5,69	5,42	48,62

En comparant nos résultats avec ceux d'autres chercheurs, nous constatons que les marguilliers de notre période affichent un degré de vie supérieur à la moyenne obtenue pour les fabriciens de la Nouvelle-France. Sans pouvoir déterminer s'ils sont effectivement plus riches, nous pouvons en déduire qu'ils vivaient probablement mieux que leurs homologues du régime précédent. Une étude sur le niveau de vie des marguilliers durant tout le XVIII^e siècle permettrait de vérifier à partir de quelles années ces représentants de la bourgeoisie montréalaise commencent à accumuler davantage de biens et à accroître substantiellement leur niveau de vie matérielle. L'accroissement de l'indice moyen de leur niveau de vie est principalement lié à une hausse importante dans la catégorie du confort, de la civilisation et du luxe. Cet accroissement renvoie à la fois une amélioration du bien-être, à la transformation des habitudes culturelles et des modes de consommations et, sans doute aussi, à une distinction sociale de plus en plus affirmée.

¹³⁴ C. Verdoni, *Les marguilliers...* p.89

Autres charges et fonctions

Selon la hiérarchisation des charges publiques faites par Jean-René Thuot, le rôle de marguillier est d'une importance moyenne en milieu rural¹³⁵. En termes plus simples, les marguilliers ont un impact important au sein de la paroisse, mais leur responsabilité ne dépasse pas le cadre de cette même paroisse¹³⁶. La présence de nos bourgeois dans des institutions majeures démontrerait leur poids dans la société. Pour cet exercice, nous avons retenu deux fonctions : officiers de milice et juge de paix. Ces fonctions sont des charges intermédiaires entre la communauté et le gouvernement. Leurs actions peuvent aussi avoir un grand impact sur la communauté¹³⁷.

D'abord, portons notre attention sur l'institution de la milice. Au Canada, cette institution a des racines historiques profondes qui remontent au XVII^e siècle, sous le régime français. Les miliciens devaient aider les troupes régulières à protéger la vallée du Saint-Laurent contre les attaques des Amérindiens et des Anglais. Après la Conquête, la milice fut dissoute, mais elle ressuscita en 1777 durant la guerre de la Révolution américaine. Cette fois-ci, les miliciens défendront les couleurs de l'Empire britannique. La première raison d'être de la milice était de mettre à la disposition du gouverneur une réserve d'hommes en cas d'agitations ou de conflits. Les officiers de milices servaient aussi d'intermédiaires aux autorités coloniales pour diverses tâches civiles¹³⁸.

Les commandants de la milice dans la région montréalaise sont un mélange complexe de membres des anciennes familles canadiennes qui fournissaient des officiers aux troupes

¹³⁵ J.-R. Thuot, « Élite locale, institutions et fonctions publiques dans la paroisse de Saint-Roch-de-l'Achigan, de 1810 à 1840 », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, volume 57, numéro 2, automne 2003. p.181.

¹³⁶ Ibid. p.187.

¹³⁷ Ibid. p.182.

¹³⁸ A. Greer, *The Patriots and the People. The Rebellion of 1837 in Rural Lower Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 2003(1993). pp.100-107.

coloniales et de bourgeois montréalais de vieille souche¹³⁹. L'état-major était composé d'individus intégrés tant dans les milieux canadiens que britanniques. Si dans le monde rural, les officiers de milice étaient considérés comme des chefs locaux¹⁴⁰, nous pouvons supposer que dans un milieu urbain, près des agents de pouvoir colonial, ces officiers étaient plutôt des hommes fiables aux yeux du gouvernement.

Nous ne disposons pas des sources permettant de retracer l'ensemble des officiers de milice de la période. Nous avons par contre consulté des listes d'officiers de la milice sédentaire de la région montréalaise de 1792 à 1809 qui ont été compilées à partir des déclarations dans les Almanachs et dans des rapports de commandants locaux de la milice¹⁴¹. Parmi notre groupe de marguilliers, nous avons ainsi relevé trente-six officiers de milice actifs durant ces années. Plus de soixante pour cent de nos marguilliers ont donc servi comme officier dans la milice pendant cette sous-période.

Plusieurs ont occupé un poste de commandant d'un bataillon ou d'une division de la milice. Parmi ceux-ci, Pierre Guy et Pierre-Paul Neveu de Sevestre ont été les commandants des deux premières unités de la ville de Montréal, en 1792. Ces postes de commandement étaient généralement détenus par des hommes ayant des grades de colonel ou de lieutenant-colonel. Or, pas moins de six de nos fabriciens ont atteint entre 1792 et 1809 le grade très sélectif de colonel¹⁴². Cette distinction est l'une des plus élevées qu'un membre de l'élite canadienne pouvait recevoir du pouvoir colonial. Aussi, au moins huit autres marguilliers ont obtenu durant cette même période la commission de lieutenant-colonel¹⁴³. En examinant les

¹³⁹ C. Dessureault et, R. Legault, « Les voies d'accès au commandement de la milice de la région de Montréal au Bas-Canada (1790-1839) » dans Legault, Roch, dir. *Le leadership militaire canadien français : continuité, efficacité et loyauté*. Kingston, Presse de l'Académie canadienne de la défense, 2007, p. 96.

¹⁴⁰ A. Greer, *The Patriots and the People...* p.113.

¹⁴¹ C. Dessureault et C. Legault, « Les voies d'accès au commandement... », pp.120-122.

¹⁴² Pierre Foretier, Louis Guy, Pierre Guy, Georges-Hypolite Lecompte-Dupré, Pierre-Paul Neveu de Sevestre et Louis Porlier Lamarre.

¹⁴³ Eustache Desrivières, François Desrivières, Jacques Hervieux, Paul Lacroix, Pierre-Hypolite Lecompte-Dupré, Jean-Philippe Leprohon, Étienne Nivard dit Saint-Dizier et Toussaint Pothier.

généalogies et les biographies de ses hauts gradés, nous constatons qu'il s'agit en grande partie de membres de familles marchandes montréalaises les plus anciennement et solidement enracinées.

La prochaine institution qui nous intéressera est les juges de paix. Cette fonction est probablement une des plus importantes au sein des communautés locales. Ceux-ci ont le double rôle de prévenir le désordre et de recevoir les plaintes en cas de crimes¹⁴⁴. Ils sont des individus cruciaux pour la régulation sociale dans un temps où le système policier n'était pas encore implanté. De plus, les juges de paix étaient souvent davantage nommés en fonction de leurs positions politiques que de leur compétence en matière juridique¹⁴⁵.

Nous nous sommes servis de la liste de juges de paix établie par Donald Fyson pour retracer les membres de notre corps. Vingt-deux marguilliers vont aussi occuper cette fonction. Ils représentent plus d'un tiers du groupe. Retrouver tant de nos marguilliers au sein de cette institution est fort intéressant et est une preuve que nous sommes en présence d'une élite canadienne durant les premières années suivant la Conquête, car être nommé juge de paix est une indication de la prééminence d'une personne¹⁴⁶. De plus, nous pouvons aussi considérer que plusieurs de nos fabriciens sont des individus proches du pouvoir britannique et au moins reconnus par celui-ci comme des intermédiaires crédibles.

¹⁴⁴ D. Fyson, *Criminal Justice, Civil Society and the Local State : The Justices of the Peace in the District of Montreal, 1764-1830*. Thèse de Doctorat (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 1995. pp.243-244.

¹⁴⁵ Ibid. p.108.

¹⁴⁶ Ibid. p.127.

Tableau 12. Présence des marguilliers comme officiers de milice ou juges de paix.

Charges	Nombre	%
Milices	36	63,16
Juges de paix	22	38,6
Milice ou Juge de Paix	41	71,93
Milice et Juge de Paix	15	26,32

Plus de quarante et un fabriciens de la période étudiée furent officiers de milice ou juges de paix, ce qui représente plus de soixante-trois pour cent d'entre eux. Les hommes qui ont occupé le poste de marguillier de la paroisse Notre-Dame de Montréal ont donc rempli d'autres charges publiques importantes dans leur milieu. Quinze d'entre eux, ce qui correspond à plus du quart, ont été présents dans les trois institutions. Nous avons ici une bonne preuve de la notabilité de ces hommes qui ont participé à la gestion des biens de la paroisse.

À partir de 1791, la Loi constitutionnelle dotait la province de Québec, maintenant divisé en Bas et Haut Canadas, de ses premières institutions démocratiques de son histoire. Bien que le pouvoir impérial reste puissant avec la présence du gouverneur et des conseils exécutifs et législatifs, une première assemblée législative était créée. À peu près tous les propriétaires et locataires âgés de plus de vingt-et-un ans avaient le droit de vote¹⁴⁷. Cette nouvelle constitution sera vue par la bourgeoisie marchande comme un moyen qui facilitera son ascension à la direction politique et sociale¹⁴⁸.

Cinq de nos marguilliers de la période seront députés de l'un des deux comtés de l'île de Montréal : Louis Chaboillez, Jean-Baptiste Durocher, Denis Viger, Étienne Guy et Joseph

¹⁴⁷ J. Dickinson et B. Young, *Brève histoire...* p.80.

¹⁴⁸ F. Ouellet, *Le Bas-Canada 1791-1840. Changements structuraux et crise*. Ottawa, Édition de l'Université d'Ottawa, 1976. p.49.

Périnault. Bien que l'assemblée n'ait qu'un très faible pouvoir à cette époque, ces hommes font partie des premiers représentants élus démocratiquement de la province. Leur élection à la Chambre d'assemblée est un autre indice de leur statut social et de leur notoriété dans la communauté montréalaise.

Par ailleurs, Louis Guy et Toussaint Pothier sont deux des exemples les plus connus de Canadiens qui remplirent plusieurs fonctions au sein de l'administration britannique. Ces deux Canadiens furent très impliqués dans le monde politique canadien du début du XIXe siècle¹⁴⁹. Louis Guy et Toussaint Pothier ont aussi tous les deux le trait commun d'être très estimé par divers gouverneurs. Ils sont des exemples frappants de Canadiens influents et proches du pouvoir britannique.

Louis Guy fut d'abord nommé juge de paix en 1800. Ensuite, il occupa d'autres fonctions : commissaire de la voirie et des ponts de la ville et région de Montréal, commissaire du recensement, commissaire chargé de la construction des églises et des presbytères et commissaire d'audition et de jugements des causes criminelles. Après notre période d'études, il participe avec Louis-Joseph Papineau, Denis-Benjamin Viger et divers notables canadiens à un comité constitutionnel dans la ville de Montréal pour faire campagne contre le projet d'union des colonies du Bas-Canada et du Haut-Canada durant les années 1820. De 1830 à 1838, il siégea au Conseil législatif. Un autre indice de son influence, son fils Louis fut officier au sein de l'armée britannique, distinction plutôt rare pour des non-Anglais.

Toussaint Pothier reçut aussi plusieurs commissions. Il fut mandaté de l'amélioration du port de Montréal, fut un des commissaires chargés de surveiller la construction du canal Lachine. Il fut aussi commissaire responsable de l'exploitation des terres qui se situaient entre

¹⁴⁹ Les informations concernant les carrières politiques et administratives de Louis Guy et Toussaint Pothier sont tirées du DBC. P. Pothier, « Toussaint Pothier », *DBC* et E. Kyte Senior, « Louis Guy », *DBC*.

les rivières Saint-Maurice et Outaouais. Il fut aussi arbitre pour partager les revenus douaniers entre les deux Canadas. Puis, il fut brièvement shérif du district judiciaire de Montréal. Toussaint Pothier adhéra au Conseil législatif en 1824 et y resta jusqu'en 1838. Fidèle à la Couronne britannique et de tendance plutôt conservatrice, il siégea également au sein du Conseil exécutif et du Conseil spécial à partir de 1838.

Pierre Guy, à l'instar de son fils, occupe aussi plusieurs charges publiques durant sa carrière¹⁵⁰. En 1776, il fut désigné commissaire de paix, une fonction qui exercera pendant une vingtaine d'années. Dix ans plus tard, il est nommé au sein d'un comité de marchands de Montréal qui devait recevoir les opinions de la population afin de donner des recommandations sur le commerce et la police. En 1791, il devint syndic chargé des réparations et constructions des églises et des presbytères pour le district de Montréal. En 1794, James McGill et lui sont nommés commissaires pour les terres non concédées de la Couronne pour le district de Montréal.

Pierre Guy était d'ailleurs l'un des militants les plus actifs du mouvement constitutionnel qui ralliait tant la bourgeoisie anglophone que francophone, et dont l'objectif principal était la création d'une chambre d'assemblée¹⁵¹. Aussi, il fit partie du comité canadien se penchant sur la réforme constitutionnelle en 1784 avec Maurice Blondeau, Jean Delisle, Pierre Foretier et Joseph Périnault¹⁵².

Aussi, Jean Delisle avec Jean-Baptiste-Amable Adhémar, fut nommé délégué canadien en 1783 afin d'apporter à Georges III une pétition réclamant une refonte judiciaire et

¹⁵⁰ Les informations sur la carrière politique de Pierre Guy sont tirées de L. Gadoury. « L'élite canadienne au XVIII^e siècle » dans Ibid. *La famille dans son intimité*. Montréal, Hurtubise HMH, 1998.

¹⁵¹ G. Joannette et C. Joron, « Pierre Guy », DBC.

¹⁵² F. Ouellet, « Joseph Périnault », DBC.

gouvernementale¹⁵³. Sans l'implication importante des Canadiens, la réforme de 1791 n'aurait sûrement pas eu lieu¹⁵⁴. Bien que fortement sollicité, Pierre Guy refusa toutefois de se présenter comme candidat aux élections à la Chambre d'assemblée du Bas-Canada.

La fabrique a conservé son rôle de chasse gardée de l'élite montréalaise. La présence des marguilliers dans de nombreuses autres institutions indique qu'ils sont toujours des membres prééminents de leur communauté. De plus, dans les *Sulpitiana* de M. Henri Gauthier, prêtre de Saint-Sulpice, plusieurs sont même nommés dans le passage suivant :

« C'est donc tout Montréal qui est ici : Montréal à l'aise et riche, avec les Foretier, les Franchères, les Dezery, les Viger, les Tabeau, les Guy, les Chaboillez, les Leprohon, les Perreault, les Larivée, les Berthelet, les de Salaberry, les de Longueuil; [...] Mais tout ce monde prie. »¹⁵⁵

Nous remarquons que parmi les patronymes cités, ce sont surtout ceux des marguilliers faisant partie de notre groupe. Nous pouvons donc croire qu'une bonne partie des marguilliers peut être considérée comme membre du noyau dur de la bourgeoisie canadienne montréalaise.

L'âge d'élection à la charge de marguillier

Nous nous intéresserons à une dernière donnée, l'âge au moment de l'élection comme marguillier. Une élection plus précoce ou plus tardive donnerait une idée de quel moment que

¹⁵³ L. Lortie, « Jean Delisle », DBC

¹⁵⁴ F. Ouellet, *Le Bas-Canada...* p.34.

¹⁵⁵ Cité dans O. Maurault, *La Paroisse. Histoire de l'Église Notre-Dame de Montréal*. Montréal, Les éditions du Mercure, 1929. p.297.

les marguilliers acquièrent la notabilité nécessaire pour avoir la confiance du conseil de la fabrique.

La moyenne générale de l'âge se situe aux environs de 42 ans. Cette moyenne est comparable avec celle trouvée de 43,7 ans pour les marguilliers des paroisses rurales richeloises de Saint-Antoine et de Saint-Denis et de 41,4 ans pour les fabriciens montréalais sous le régime français¹⁵⁶. Au-delà de cette moyenne, nous avons une grande hétérogénéité dans l'âge auquel les individus accèdent à cette charge. L'écart-type est de 8,94 ans, ce qui est considérable. La tranche la plus fréquente est d'être âgé de 34 à 51 ans pour atteindre cette fonction. Cependant, nous retrouvons respectivement neuf marguilliers élus à plus de 51 ans et six autres en dessous de 34 ans. Ceci représente 26,4 % de notre échantillon.

Tableau 13. Âge moyen au moment de l'élection à la charge de marguillier.

PÉRIODE	MOYENNE	ÉCART-TYPE	NB. d'individus
1760-1784	41,04 ans	6,58	28
1785-1809	44,24 ans	9,89	29
1760-1809	42,67 ans	8,58	57

Pour aller au-delà d'une simple moyenne générale, nous avons sous-divisé notre période en décennies afin de constater s'il y a des variations dans l'âge moyen au fil des années. Le seul moment où nous avons une certaine constance est durant les années soixante. L'âge courant reste près de notre moyenne globale et de celle de la Nouvelle-France avec 41,5 ans et l'écart type diminue à 4,3 ans.

¹⁵⁶ C. Lohse-Busch, *Étude sociale de l'institution de la fabrique : le cas de deux paroisses du Bas-Richelieu au XVIIIe siècle, Saint-Antoine et Saint-Denis*, Mémoire de Maîtrise (Histoire), Université de Strasbourg, 1998, p.29; C. Verdoni, *Les marguilliers...*, p.46.

Ensuite, nous voyons des fluctuations tout au long de notre période. La moyenne d'âge atteint son plus bas résultat durant les années soixante-dix avec 38,7 ans. Ceci s'explique par la présence des deux seuls marguilliers de notre échantillon qui furent élus dans la vingtaine, Jacques Lemoine Despins et Jean-Baptiste Guillon. En les excluant du calcul de l'âge typique de ces dix années, la moyenne grimpe à 41,75. Pour les trois décennies suivantes, la moyenne va augmenter vers les environs du premier tiers de la quarantaine avec un sommet de 45,15 ans pour les années quatre-vingt-dix. L'écart type reste toujours élevé entre les huit et dix ans. C'est encore durant la décennie de 1790 que nous avons la valeur maximale avec 9,99 ans. Tout ceci pour dire que l'âge au moment d'accéder à cette fonction est plutôt varié.

Tableau 14. Répartition des marguilliers selon l'âge d'entrée en charge et selon la période de leur élection à la fabrique.

PÉRIODE	21-30 ans	31-40 ans	41-50 ans	51-60 ans	61-70 ans
1760-1784	2	7	16	2	0
1785-1809	0	12	10	5	3
1760-1809	2	19	26	7	3

Enfin, nous pouvons affirmer que les hommes d'expérience sont tout de même les candidats privilégiés pour accéder à cette charge. Trente-six d'entre eux ont vécu au moins quarante années, soit 63,16 % de l'échantillon. Cependant, la fabrique est ouverte à des marguilliers plus jeunes. La jeunesse est présente durant toute la période. D'ailleurs, nous ne pouvons pas conclure que la fabrique soit une gérontocratie. Seulement trois fabriciens furent élus à un âge supérieur à soixante ans. De plus, l'un d'eux, Lambert St-Omer, refusa la charge pour cause de vieillesse et de maladie. Le conseil accepta sa requête de désistement¹⁵⁷.

¹⁵⁷ AFNDM, *Registres de Délibération de la fabrique Notre-Dame de Montréal.*, comptes rendus des 27 et 30 décembre 1792.

Cependant, nous remarquons que la distribution des marguilliers selon l'âge d'entrée en fonction est beaucoup plus variée durant la seconde moitié de la période. On peut supposer que les fabriciens ratissent plus large parmi les candidats potentiels, car les hommes suivant le profil type se font plus rares.

Les immigrants ne font pas exception quant à leur âge d'entrée à la fabrique. Mis à part le vénérable Jean Delisle qui fut marguillier à soixante-trois ans, tous les autres furent élus vers la fin de la trentaine ou le début de la quarantaine. Par contre, nous constatons que deux marguilliers dont les pères étaient des militaires ont accédé à ce poste à des âges plus avancés que la moyenne¹⁵⁸.

N'ayant pas décelé de constance particulière sur l'âge d'entrée dans cette institution, la notabilité et l'influence individuelle font foi qu'une personne soit acceptée ou non au sein du conseil. Cette notabilité s'appuie également sur les liens familiaux et sociaux entre les fabriciens. Les élections se faisant par cooptation par les membres du conseil de la fabrique, avoir une bonne réputation à leurs yeux reste un élément clé afin d'accéder à la charge de marguillier.

Conclusion

Par l'étude prosopographique des marguilliers montréalais, nous avons pu retracer certaines transformations qui s'opèrent au sein de la bourgeoisie canadienne durant la période étudiée. D'une élite pratiquant le commerce et centrée sur la traite des fourrures, celle-ci se recentre sur le marché foncier afin de consolider et préserver ses acquis. Certes, les rangs des grandes familles marchandes canadiennes rétrécissent, mais elles restent tout de même

¹⁵⁸ Pierre Nivard dit St-Dizier entra au conseil à quarante-cinq ans et François L'Huillier Chevalier à quarante-neuf.

présentes. La génération suivante de ces familles va progressivement se tourner vers les professions libérales comme carrière opportune. Bien que leur statut social semble régresser sur papier, certains réussissent quand même à garder une position d'importance au sein de la communauté montréalaise. Nous pouvons prendre l'exemple des Guy, bien n'étant pas parmi les plus fortunés, ils détenaient un statut social très avantageux. Avoir des rapports privilégiés avec les élites britanniques apparaît comme l'une des clés de la perpétuation de la notabilité de certains. Ces rapports peuvent être d'ordre familial, économique ou politique. D'un bastion de l'élite bourgeoise canadienne sous le régime français, la fabrique lentement devient la place forte d'une élite canadienne conservatrice et probritannique, du moins en apparence¹⁵⁹.

¹⁵⁹ R. Montpetit. « La construction de l'église... », p.176.

Chapitre 3. Liens familiaux entre les marguilliers

La famille est l'un des principaux fondements de la société québécoise préindustrielle¹⁶⁰. En milieu rural, plusieurs études nous ont d'ailleurs démontré l'importance des liens familiaux dans le recrutement des élites institutionnelles locales. Pour le sujet précis de la fabrique, nous pouvons prendre en exemple les recherches de Claudia Lohse-Busch sur les paroisses de Saint-Antoine et de Saint-Denis¹⁶¹, de Christian Dessureault et Christine Hudon sur la région de Saint-Hyacinthe¹⁶² et de Bruno Lamour sur la paroisse de Charlesbourg¹⁶³. Ces études s'intéressent à des cas ruraux, mais cette présence de liens familiaux a aussi été constatée dans des modèles urbains. L'étude de Cécile Verdoni sur la fabrique Notre-Dame de Montréal a ainsi démontré l'importance des liens familiaux entre des marguilliers provenant majoritairement de la partie urbaine et du milieu marchand de cette paroisse durant le régime français¹⁶⁴.

L'objet de ce chapitre est d'étudier la densité des liens familiaux durant les années suivant le régime français. Aussi, par cette étude, nous pourrions remarquer s'il y a vraiment une période d'ouverture au sein du conseil de la fabrique comme nous l'avons entrevue précédemment. Dans un premier temps, nous nous intéresserons de manière plus quantitative aux divers types de liens entre les marguilliers. Ceci va nous permettre de détecter les cycles d'ouverture et de fermeture de l'institution à des éléments nouveaux. Ensuite, nous procéderons d'une manière qualitative en nous intéressant à certains réseaux en particulier afin de mieux apprécier l'importance de certaines dynasties familiales et de saisir les modalités d'intégration de nouveaux venus à l'intérieur de ces réseaux.

¹⁶⁰ G. Bouchard, « La dynamique communautaire... », RHAF, pp.51-71.

¹⁶¹ C. Lohse-Busch, *Étude sociale de l'institution de la fabrique...*, pp.44-65.

¹⁶² C. Hudon et C. Dessureault, « Conflits sociaux et élites sociales... », CHR

¹⁶³ B. Lamour, *Une forme de notabilité villageoise...*

¹⁶⁴ C. Verdoni, *Les marguilliers de la paroisse...*

Densité des liens familiaux

Afin de réaliser cette étude des réseaux familiaux au sein de la fabrique, nous avons reconstitué des fiches généalogiques sur au moins deux générations pour chacun des marguilliers. En utilisant les informations compilées par le PRDH, nous avons pu ainsi retrouver la parenté de tous les individus de notre groupe. Pour chaque marguillier, nous recherchons ses parents et ses grands-parents, tant paternels que maternels. Nous en faisons de même pour celle de sa conjointe. Si un fabricant a eu plus d'un mariage, nous le faisons pour toutes ses épouses. Par ailleurs, ces informations généalogiques concernant les fabriciens élus entre 1760 et 1809 ont été combinées à la banque de données de Verdoni s'intéressant à ce type de renseignements pour l'ensemble des marguilliers de la fabrique Notre-Dame de Montréal durant l'époque de la Nouvelle-France. Ainsi, nous disposons d'informations généalogiques sur plusieurs générations pour plusieurs marguilliers montréalais élus entre 1657 et 1809.

Une observation plus approfondie des liens familiaux qui lient les marguilliers peut donner une idée du resserrement dans le recrutement des membres de cette institution. Dans un premier temps, nous examinerons la présence de parenté entre tous les marguilliers de la période de 1760 à 1809. Ainsi, nous pourrions avoir une perception de la densité des rapports entre ces individus. Premièrement, nous allons prendre en compte toutes les relations jusqu'aux cousins et cousins par alliance que nous avons pu déceler entre ces personnes. Nous englobons tant les relations qui précèdent ou qui suivent le moment de l'élection. Si un marguillier a eu plus d'un mariage, nous incluons aussi les liens provenant de ces différentes épouses. Les types de liens qui nous intéressent ici sont ceux de parenté assez proche. Ces liens sont tant verticaux qu'horizontaux. Nous avons pris en compte les relations suivantes :

- Père et beau-père
- Grands-pères paternels et maternels
- Fils et gendres
- Oncles directs ou par alliance
- Frères et beaux-frères
- Cousins directs ou par alliance
- Neveux directs ou par alliance

Nous observerons sans discrimination les liens tant de la famille du père que celle de la mère. Pour les tantes et les sœurs, nous les incluons si leurs époux étaient marguilliers. Seulement les cousins du premier degré nous intéressent, soit les enfants des frères et sœurs des parents du marguillier. Également pour le cousinage, nous ne faisons pas de discrimination entre les cousins et les époux des cousines.

En premier lieu, nous constatons que, la grande majorité des marguilliers de la période étudiée, soit environ 80 % du groupe, ont au moins une relation familiale quelconque avec un de leurs homologues. La proportion de liens de parenté provenant de la présence de la lignée familiale des fabriciens est sensiblement équivalente aux rapports générés par leurs compagnes. Une donnée intéressante est que dans 40 % des cas, la parentèle du marguillier et celle de sa conjointe comptent également des membres au conseil de la fabrique. Cet angle donne un autre indice que la fabrique apparaît comme une institution sous le contrôle de certaines familles spécifiques de la bourgeoisie canadienne de Montréal. Nous pouvons aussi constater l'importance des épouses dans l'intégration de leurs maris au sein du conseil. Ceci semble être particulièrement le cas au milieu de la période étudiée où les réseaux familiaux des conjointes sont presque deux fois plus présents que ceux de leurs époux.

Tableau 15. Répartition des marguilliers selon la présence d'au moins un autre marguillier dans la famille.

	Famille du marguillier	Famille de l'épouse	Les deux familles	Aucune présence
1760-1775	6	1	10	2
1776-1795	2	9	8	5
1796-1809	3	2	5	4
1760-1809	11	12	23	11

Dans une seconde étape, nous examinerons plus spécifiquement les liens existants avant la cooptation. Ainsi, nous pourrions déterminer jusqu'à quel point ces relations peuvent être importantes au moment de l'élection à la charge de marguillier. Environ 55 % des marguilliers de la période étudiée ont au moins un lien de parenté, dans sa propre lignée, avec un ancien fabricien avant qu'il ne soit élu au conseil. La quantité de liens est assez variable, variant entre un seul pour plusieurs d'entre eux jusqu'à seize relations familiales pour Louis Porlier Lamarre¹⁶⁵. Nous retrouvons donc un nombre considérable de fabriciens qui n'ont pas de relations avec de précédents fabriciens avant qu'ils n'accèdent à cette fonction. Ceux-ci se concentrent en grande partie entre les années 1776 et 1796 où ils sont plus nombreux que les marguilliers possédant déjà de la parenté au sein de la fabrique. Pour les quinze années suivantes, leur proportion diminue quelque peu. L'ouverture de la fabrique à de nouveaux individus semble donc s'effectuer durant les années 1770 et 1780.

¹⁶⁵ De ces seize liens, treize sont de la parenté de son épouse, Marie-Josephte Lecompte Dupré. Celle-ci l'inclut tant dans le réseau important des Hervieux que celui des Lecompte Dupré. Nous reviendrons à ces réseaux dans la deuxième portion de ce chapitre.

Tableau 16. Répartition des marguilliers selon le nombre de liens familiaux de l'époux au moment de l'élection.

Nombre de liens	0	1-3	4-6	7-9	10-12	13+
1760-1775	5	10	2	1	0	1
1776-1795	15	6	3	0	0	0
1796-1809	6	5	2	0	0	1
1760-1809	26	21	7	1	0	2

Pour approfondir cet examen des liens familiaux des fabriciens avant d'accéder à cette fonction, nous allons vérifier ceux de leurs compagnes avec des membres déjà présents dans la fabrique. Pour les épouses, nous avons encore pris en compte seulement l'union la plus récente avant l'élection comme marguillier. Nous avons inclus les deux célibataires dans ce lot¹⁶⁶. Nous considérons qu'être célibataire équivaut à n'avoir aucun lien familial du côté de la conjointe. La proportion de femmes qui ont des liens familiaux avec d'anciens fabriciens restent sensiblement la même que pour leurs maris. Cette proportion est même légèrement supérieure pour les hommes mariés compte tenu de la présence des deux célibataires. Entre les années 1760 et 1775, nous rencontrons plus de conjointes sans lien que d'époux sans aucun membre de sa famille à l'intérieur du conseil. Par contre, celles qui possèdent des liens ont beaucoup plus de relations en moyenne, comptant entre quatre et douze liens. Pour le reste de la période, nous retrouvons autant d'épouses qui ont des liens avec les marguilliers de la fabrique que celles sans parenté dans cette institution.

¹⁶⁶ Il s'agit de Jacques Hervieux et Toussaint Pothier.

Tableau 17. Répartition des marguilliers selon le nombre de liens familiaux de l'épouse au moment de l'élection.

Nombre de liens	0	1-3	4-6	7-9	10-12	13+
1760-1775	9	1	4	3	2	0
1776-1795	12	10	1	0	0	1
1796-1809	7	6	1	0	0	0
1760-1809	28	17	6	3	2	1

En combinant les liens des marguilliers et de leurs épouses, nous voyons encore plus nettement les cycles de renfermement et d'ouverture au sein de la fabrique. En tout, environ un quart des marguilliers accèdent à cette charge sans avoir au préalable quelques liens de parenté avec d'anciens fabriciens. Ils sont moins présents lors de la première quinzaine d'années. Sur dix-neuf fabriciens, seulement deux n'avaient aucune relation familiale. D'ailleurs, c'est également durant ces années que les liens familiaux sont les plus denses. Avec ces liens combinés, la proportion de nouveaux venus est réduite à environ 38 % du groupe étudié. Nous pouvons alors supposer une nouvelle dynamique dans les alliances matrimoniales de la bourgeoisie montréalaise avec une certaine intégration de nouveaux venus par des mariages. Puis, vers le tournant du XIX^e siècle, nous retrouvons un autre resserrement de l'institution qui est par contre moins étanche que celui des années 1760. En observant de plus près, nous remarquons que ce resserrement est d'ailleurs en partie dû à l'entrée de certains fils ou gendres des marguilliers des années 1760 au sein du conseil de la fabrique. Nous pouvons à ce sujet donner l'exemple des frères Louis et Étienne Guy, François Desrivières ou Hippolyte St-Georges Dupré dont les pères et les oncles avaient eux aussi siégé au conseil de la fabrique Notre-Dame auparavant.

Tableau 18. Répartition des marguilliers selon le nombre de liens familiaux du ménage au moment de l'élection.

Nombre de liens	0	1-3	4-6	7-9	10-12	13+
1760-1775	2	6	2	4	3	2
1776-1795	9	10	2	1	1	1
1796-1809	4	4	3	2	0	1
1760-1809	15	20	7	7	4	4

L'étude des nombreux liens familiaux verticaux permet aussi d'évaluer le degré de resserrement dans le recrutement des marguilliers de la fabrique Notre-Dame de Montréal. Dans un premier temps, nous vérifierons les liens père/fils et beau-père/gendre. Cette « transmission » d'une charge institutionnelle dans une même famille d'une génération à l'autre constitue un aspect encore relativement négligé de la reproduction sociale. L'inclusion du fils au conseil peut confirmer l'empreinte du père au sein du conseil et aussi d'y perpétuer l'influence familiale sur une autre génération. Parfois, avec les aléas de la démographie, il n'y a pas de fils en âge pour siéger au conseil ou bien ceux-ci peuvent être plus ou moins enclins à emprunter un parcours similaire à celui de leur père. Un gendre qui affiche les qualités pour siéger au conseil devient alors un candidat de choix pour conserver la place occupée par la famille au sein de cette institution.

C'est durant la première décennie que nous retrouvons la plus forte proportion de ces types de liens. Seulement un des treize marguilliers de cette période avait à la fois le père et le beau-père qui avaient précédemment siégé au conseil de la fabrique, tandis que cinq avaient le père et quatre autres avaient seulement le beau-père. En regardant de plus près, on constate qu'il s'agit d'individus liés aux grandes familles marchandes canadiennes de Montréal de

cette époque, dont les Beaubien-Desrivières, les Gamelin, les Guy, les Hervieux et les Lecompte-Dupré. Les Gamelin ont un quasi-monopole pour des gendres accédant au conseil durant ces années. Ainsi, Ignace Gamelin et Jacques-Joseph Gamelin ont chacun deux gendres qui seront marguilliers. Nous pouvons aussi ajouter le fils de Jacques-Joseph Gamelin, Pierre, qui sera élu en 1770. Nous retrouvons alors une concentration considérable d'individus liés à une même famille qui seront marguilliers à l'intérieur d'une période relativement restreinte.

Tableau 19. Répartition des marguilliers si le père ou le beau-père était marguillier.

Année d'élection	Père seulement	Beau-père seulement	Père et beau-père	Aucun des deux
1760-1769	5	4	1	3
1770-1789	3	3	1	14
1790-1809	2	3	3	15
1760-1809	10	10	5	32

Pour les quarante années suivantes, nous gardons à peu près une proportion similaire de deux marguilliers sans cette sorte de relation pour un marguillier avec ce type de lien de parenté très proche. Ceci coïncide avec la diminution des liens totaux à partir des années soixante-dix. Nous retrouvons cinq des fabriciens de la *nouvelle génération* qui sont élus issus des mêmes vieilles familles marchandes que nous avons nommées précédemment. Ces derniers sont élus successivement de 1802 à 1806.

Pour approfondir sur cette question d'ouverture et de resserrement, nous allons porter notre attention sur une génération antérieure, les grands-pères, car il se peut que la présence

familiale au sein de la fabrique saute une génération. Ceci nous permet peut-être d'éliminer certains cas d'individus parmi ceux classés initialement comme des nouveaux venus. Ce qui nous intéresse est la présence minimale d'un des grands-pères comme ancien fabricant. En combinant avec la présence des pères, nous pouvons aussi retracer certaines « dynasties » au sein du conseil de la fabrique. Nous verrons d'abord les antécédents familiaux des fabriciens et ensuite ceux de leurs épouses. Cette fois aussi nous ne prendrons en compte que les unions les plus récentes précédant l'élection d'un marguillier.

Avec l'étude des grands-pères, nous pouvons ajouter pour toute notre époque sept individus supplémentaires à notre échantillon de marguilliers issus de familles déjà établies dans l'institution. Approximativement entre 1770 et 1795, une écrasante majorité des marguilliers seront des hommes qui n'ont aucune assise familiale directe dans la fabrique. Les tendances de resserrement se voient encore très bien au début et à la fin de notre cinquantaine d'années. Au tournant du XIX^e siècle, nous avons plus de marguilliers dont le grand-père seul ou le grand-père et le père étaient d'anciens fabriciens que durant le reste de la période. Ceci est un bon indice que les familles de l'ancienne élite reprennent leurs places au sein de la fabrique après une absence assez longue durant les années 1780 et 1790.

Tableau 20. Répartition des marguilliers selon si le grand-père ou le père était marguillier.

Année d'élection	Grand-père seulement	Père seulement	Grand-père et père	Aucun des deux
1760-1775	3	5	2	9
1776-1795	1	0	2	21
1796-1809	3	1	4	6
1760-1809	7	6	8	36

Si nous avons la même proportion de pères et de beaux-pères qui étaient d'anciens marguilliers, du côté des épouses en incluant les grands-pères, celles-ci perdent du terrain vis-à-vis de leurs maris. Cette constatation force à nuancer quelque peu la place des alliances matrimoniales comme un moyen d'intégration important au sein des conseils de fabrique. Durant toute la période, les épouses ne semblent être la clé d'intégration dans des réseaux familiaux de marguilliers qu'à sept occasions.

Tableau 21. Répartition des marguilliers si le grand-père ou le père de l'épouse était marguillier.

Année d'élection	Beau grand-père seulement	Beau-père seulement	Beau grand-père et beau-père	Aucun des deux
1760-1775	2	2	3	12
1776-1795	0	2	3	19
1796-1809	3	2	1	8
1760-1809	5	6	7	39

Les liens verticaux nous ont démontré qu'un peu moins de la moitié des marguilliers proviennent directement de réseaux familiaux qui étaient déjà présents dans la fabrique avant leur élection. Les réseaux familiaux ne permettent pas d'expliquer l'intégration dans la fabrique d'une trentaine de marguilliers. D'abord, essayons de dresser le portrait global de ces autres catégories de liens. Nous allons mettre l'accent sur leurs liens horizontaux et aussi sur un type de liens verticaux que nous avons ignorés précédemment. Par des liens horizontaux, nous entendons des individus appartenant à la même génération au sein d'une lignée familiale. Dans cette étude, il s'agit essentiellement des relations entre des frères et des sœurs ainsi qu'entre des cousins et des cousines. Les autres liens verticaux sont ceux des oncles et des tantes, donc les frères et les sœurs du père ou du beau-père. Nous aurions pu aussi

considérer les neveux et les nièces, mais nous n'avons pas retrouvé de relations de ce type précédant l'élection des marguilliers de notre groupe. Comme toujours, nous nous intéressons autant aux liens des épouses qu'à ceux des marguilliers mêmes.

Nous voyons que ces divers types de liens sont généralement plus fréquents lors de la première moitié de notre période. La chute de relations la plus radicale concerne les femmes. Avec un nombre moins important d'oncles, de cousins et de beaux-frères, nous pouvons supposer que la présence des anciennes maisons devient moins extensive qu'elle ne l'était au milieu du XVIIIe siècle. Les fabriens restent tout de même liés du point de vue familial, mais l'éventail de familles présentes est beaucoup plus large au conseil qu'auparavant. Les liens familiaux des marguilliers avaient tendance à se concentrer autour d'un noyau plus restreint durant le régime français,¹⁶⁷ mais il semble que nous sommes maintenant en train de voir un processus inverse.

Tableau 22. Occurrences des marguilliers selon la présence d'anciens marguilliers dans leurs familles.

Année d'élection	Frères	Beaux- frères	Cousins	Oncles
1760-1784	4	7	4	7
1785-1809	3	1	5	8
1760-1809	7	8	9	15

¹⁶⁷ C. Verdoni, *Les marguilliers...* p.63.

Tableau 23. Occurrences des marguilliers selon la présence d'anciens marguilliers dans leurs belles-familles.

Année d'élection	Frères	Beaux- frères	Cousins	Oncles
1760-1784	3	6	10	12
1785-1809	1	3	5	3
1760-1809	4	9	15	15

Des vingt-neuf marguilliers restants, quatorze ont au moins un lien familial quelconque avec un de leurs homologues. Un premier constat est que ceux-ci affichent une densité de liens nettement plus faible comparée aux autres. Huit d'entre eux n'ont qu'un seul lien et seulement deux en ont cinq ou plus. Un exemple frappant est celui de Jean-Baptiste Adhémar, qui ne se démarquait pas particulièrement au départ, mais qui possède une dizaine de liens par alliance, en bonne partie avec les Gamelin et les Lemoine. Les relations familiales de son épouse Marie-Catherine Lemoine-Despins sont surtout avec des cousins, mais nous retrouvons aussi parmi les marguilliers de la fabrique Notre-Dame son beau-frère Jacques-Joseph Lemoine-Despins.

Un deuxième constat est que ces vingt-neuf marguilliers ont tous, à l'exception d'un seul, des liens familiaux uniquement d'un côté de leur ménage. Cette fois-ci, les liens par alliance sont plus fréquents que les relations de la famille même du fabricant. Nous les retrouvons à huit occurrences contre cinq. Nous excluons Jean-Baptiste Tabeau de ce décompte, car il avait des liens tant par alliance que de sa parenté. Lorsqu'il s'agit de relations familiales de la lignée propre des marguilliers, ce sont généralement des rapports horizontaux proches de types fraternels. Deux fois, nous avons la présence d'un frère et, à deux autres

occasions, celle d'un beau-frère comme ancien fabricant. Par contre, quand les liens familiaux proviennent de la famille des épouses, nous retrouvons plutôt du cousinage qui est le genre de liens les plus fréquents avec cinq occurrences. Cependant, ces chiffres sont trop minimes pour pouvoir en tirer une norme plus générale.

Nous avons constaté une plus forte cohésion familiale entre les marguilliers durant les premières années du régime anglais. Ce resserrement du recrutement lors de ces années d'incertitudes est sans doute lié à une volonté de placer les biens de la paroisse entre les mains d'individus avec des antécédents fiables dans un contexte de contraction des élites canadiennes au lendemain de la Conquête. Nous apercevons toutefois déjà cette tendance durant les années cinquante, en Nouvelle-France¹⁶⁸. Cependant, pendant les années de la Révolution américaine, nous ne retrouvons plus ce phénomène bien que Montréal fût affectée par l'occupation américaine en 1775-1776¹⁶⁹. Par contre, dans le dernier quart du XVIIIe siècle, la fabrique accueille une forte proportion de marguilliers ne venant pas des milieux traditionnels de recrutement pour cette fonction. Malgré cela, les liens familiaux restent tout de même un facteur important pour le recrutement de nouveaux marguilliers. Cette dimension se renforce finalement au tournant du XIXe siècle avec le retour des anciennes familles bourgeoises montréalaises dans l'institution paroissiale.

Réseaux familiaux

Les liens de parenté étant quantitativement très importants, nous allons maintenant nous intéresser à l'étude spécifique de certains réseaux familiaux particulièrement présents au sein de la fabrique Notre-Dame de Montréal. D'abord, nous verrons trois réseaux qui ont des

¹⁶⁸ Verdoni, *Les marguilliers...* p.45.

¹⁶⁹ J. Quéry, *Montréal sous l'occupation...* p.281.

assises plus anciennes datant du régime français et ensuite trois autres réseaux qui se formèrent durant la période étudiée.

Le premier et le plus ancien réseau familial au sein de la fabrique Notre-Dame est celui des Gadoua-Prud'homme. Ce réseau remonte aux débuts de la fabrique. Nous y retrouvons un des marguilliers élus lors de la première élection de la fabrique en 1657, Louis Prud'homme. Cette descendance est intéressante, car sa présence se perpétue au sein de l'institution paroissiale au XIX^e siècle. Louis Prud'homme est certes l'un des trois premiers fabriciens de la paroisse, mais d'un point de vue générationnel, nous allons commencer par Pierre Gadoua, le beau-père de Louis Prud'homme, qui a été élu marguillier trois ans après son gendre. Ce cercle familial de marguilliers s'étend par la suite sur plusieurs générations.

Pierre Gadoua est un personnage emblématique de la fondation de Ville-Marie. Il fut le tout premier colon dont Paul de Chomedey de Maisonneuve concéda une terre en janvier 1648. Il reçut aussi de Dollier de Casson le titre de premier habitant de Ville-Marie¹⁷⁰. Ses descendants auront donc un ancrage bien particulier dans la ville de Montréal. Son fils Pierre sera élu marguillier en 1671, mais c'est la descendance du mariage entre sa fille Roberte et Louis Prud'homme qui essaimera au sein de la fabrique durant plus d'un siècle.

Louis Prud'homme était le plus ancien brasseur de Montréal¹⁷¹. Outre la charge de marguillier, il reçut d'autres honneurs. Il fut capitaine de milice et fut élu juge de police en 1664¹⁷². Il était donc un homme avec une certaine importance durant les premières années de la ville. Trois de ses filles épousèrent des marguilliers. Isabelle épousa Joseph Cauchais, Marguerite épousa Jean Martinet de Fonblanche et Jeanne épousa Dominique Thaumur de la

¹⁷⁰ J.-J. Lefebvre, *Gadoys, Pierre*, DBC.

¹⁷¹ J.-J. Lefebvre, *Prud'homme, Louis*, DBC.

¹⁷² J.-J. Lefebvre, *Prud'homme, Louis*, DBC.

Source¹⁷³. Jean Martinet était chirurgien à l'Hôtel-Dieu. Ses compétences en médecine le firent aussi l'expert médico-légal de la ville¹⁷⁴. Thaumur était aussi chirurgien tandis que Cauchais était marchand. Enfin, son fils Pierre sera aussi élu marguillier en 1697. Ce dernier était maître armurier et arquebusier. Nous remarquons, avec cette présence d'hommes dont les professions ne sont pas directement liées au commerce, que nous sommes à l'époque qui précède la domination de la bourgeoisie au sein de la fabrique. Des quatre enfants de Louis Prud'homme, seulement deux vont continuer la lignée à l'intérieur du conseil de la fabrique. Cette dynastie se poursuivra avec le ménage d'Isabelle Prud'homme et Joseph Cauchais et celui de Pierre Prud'homme et Marie-Anne Charles.

Dans le cas des enfants d'Isabelle, nous sautons une génération. Ce sont avec les descendants du mariage entre sa fille Madeleine Cauchais et Martin Curotte que la lignée se poursuit. Catherine Curotte épousa Alexis Lepellé dit Mézières, marguillier en 1757. Le frère de Catherine Curotte, Michel sera aussi marguillier en 1775. Ceux-ci sont tous les deux des marchands. En guise de preuve de la piété familiale des Curotte, une autre des filles, Marie-Louise Curotte, dite de Saint-Martin sera hospitalière de l'Hôtel-Dieu de Québec. Elle sera d'ailleurs la plus jeune supérieure du pays¹⁷⁵. Deux filles du mariage entre Michel Curotte et Charlotte Hervieux vont à leur tour prendre pour époux de futurs fabriciens. Louis Guy se maria avec Joseph et Hippolyte Saint-Georges Dupré épousera Lisette¹⁷⁶. Le frère de Michel Curotte, Charles, ne sera pas élu marguillier, mais sa fille Marie-Joséphé épousera Jean-Baptiste Durocher, qui entra au conseil en 1789. La transition vers la bourgeoisie est par ailleurs complétée au sein de ce groupe familial de marguilliers durant ces générations.

¹⁷³ Élus marguilliers respectivement en 1687 pour Cauchais, 1674 pour Martinet et 1701 pour Thaumur.

¹⁷⁴ C-M. Boissonnault, *Martinet de Fonblanche, Jean*, DBC.

¹⁷⁵ C. Gagnon, « Curot, Marie-Louise », DBC.

¹⁷⁶ Louis Guy sera élu marguillier en 1796 et Hippolyte Lecompte-Dupré en 1804.

Nous devons aussi sauter une génération pour les enfants de Pierre Prud'homme pour retrouver une présence fabricienne. De l'union de sa fille Marie-Anne avec Pierre Nivard dit St-Dizier, nous allons voir leur fils Étienne entrer dans la fabrique en 1760 et ensuite, leur petit-fils Étienne sera à son tour marguillier en 1802.

Ce sont les enfants du mariage entre Catherine Prud'homme et Oliver Quesnel Fonblanche qui perpétueront la lignée de Pierre Gadoua au sein de la fabrique le plus loin. D'abord, son fils Jacques sera marguillier en 1737. Trois des filles de Jacques Quesnel Fonblanche et de Marie-Anne Trullier épouseront de futurs marguilliers. Jeanne Quesnel épousera Jacques Hervieux, élu en 1751, et leur fils Jacques sera par la suite marguillier en 1806. Pour sa part, Marie-Louise épousera Louis-François Hervieux. Ce dernier sera marguillier en 1746. La fille de Louis-François Hervieux et Marie-Louise Quesnel, Marie-Josephe, se maria avec Pierre Guy. Celui-ci sera marguillier en 1765, tandis que ses fils Louis et Étienne le seront à leur tour au tournant du XIXe siècle. Par ailleurs, Marie-Catherine, la troisième sœur Quesnel, sera la première épouse d'Étienne Nivard dit Saint-Dizier. Dans cette même branche, la sœur de Jacques Quesnel Fonblanche, Marie-Catherine épousera Lambert Leduc dit Saint-Omer. Celui-ci ne siègera pas au conseil de la fabrique. Par contre, leur fille Marie-Louise sera la seconde épouse d'Alexis Lepellé dit Mézières et leur fils Lambert sera élu marguillier de la paroisse Notre-Dame en 1792.

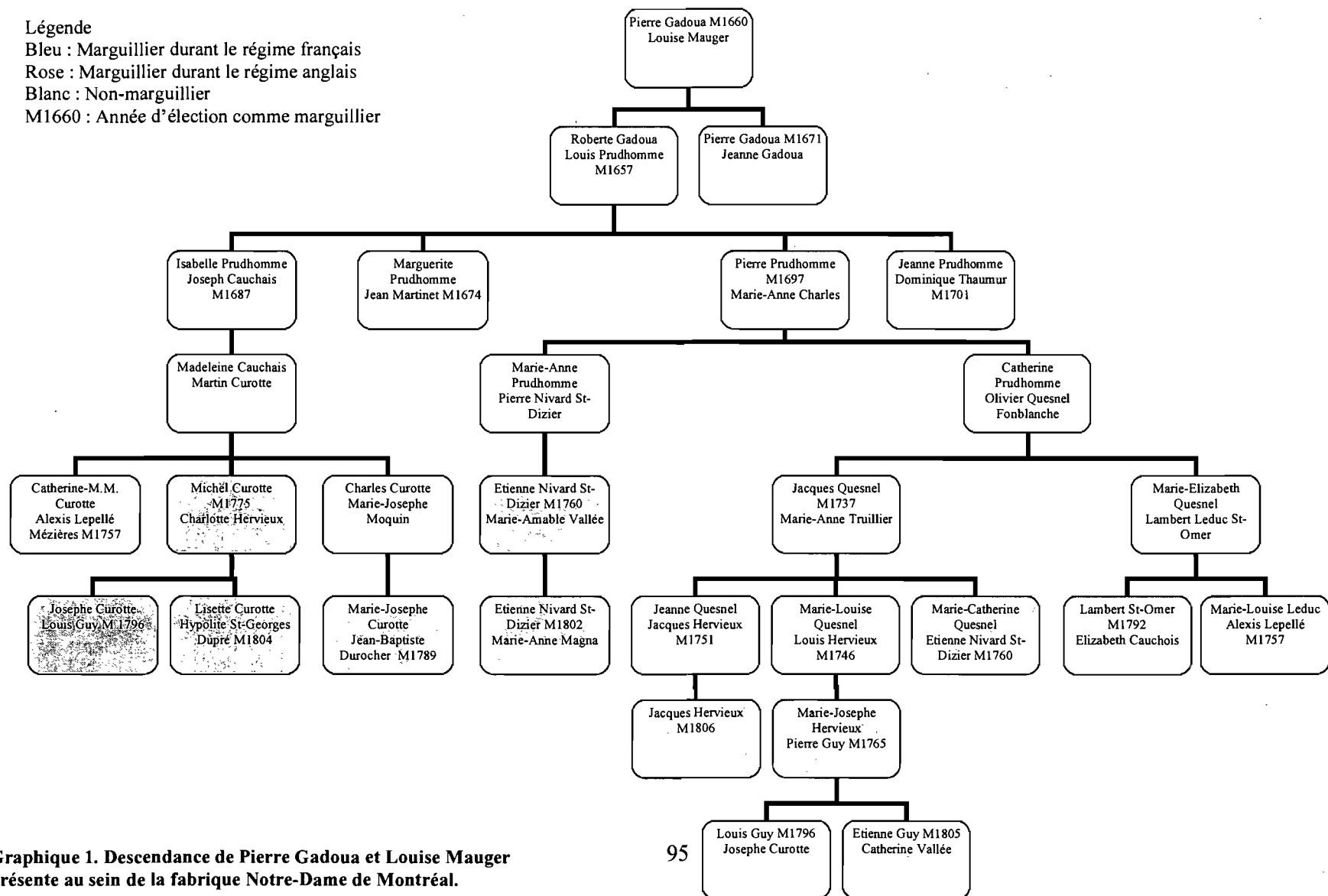
Légende

Bleu : Marguillier durant le régime français

Rose : Marguillier durant le régime anglais

Blanc : Non-marguillier

M1660 : Année d'élection comme marguillier



Graphique 1. Descendance de Pierre Gadoua et Louise Mauger présente au sein de la fabrique Notre-Dame de Montréal.

Tableau 24. Nombre de descendants de Pierre Gadoua et Louis Mauger liés à la fabrique par génération.

	Marguilliers	Épouses de marguilliers
1re génération	1	1
2e génération	1	3
3e génération	0	0
4e génération	2	1
5e génération	2	3
6e génération	2	4
7e génération	2	0
Totaux	10	12

En étudiant le réseau familial des Gadoua-Prud'homme, nous remarquons que ce réseau conserve une présence relativement stable au fil des générations, à l'exception de la troisième. Nous retrouvons ainsi de trois à quatre individus de ce réseau qui seront élus comme marguilliers de la paroisse Notre-Dame tous les vingt-cinq ou trente ans.

Nous notons aussi en observant le réseau familial Gadoua-Prud'homme que plusieurs grandes familles montréalaises sont liées avec les premiers marguilliers de la paroisse. Ces liens se font principalement par les épouses. Étant un réseau qui s'étend sur près de cent cinquante ans, nous remarquons que les successions de père en fils sont moins fréquentes que celles de père en gendre. Au sein de la fabrique, un patronyme survit rarement au-delà de deux générations successives, pourtant ces descendance qui datent des débuts de la fabrique se maintiennent jusqu'au XIXe siècle au moins.

Certaines familles sont très bien connues pour avoir eu une place prééminente dans la communauté montréalaise. Un bon exemple est celui des Guy. Au milieu du XVIII^e siècle, les Hervieux étaient une des familles marchandes les plus importantes de Montréal. Ils avaient une présence très dense dans la fabrique qui s'étend sur trois générations. Ils avaient des liens familiaux avec plusieurs familles de marchands de Montréal¹⁷⁷. Cette famille déclina par la suite, n'ayant presque plus de descendance masculine. Néanmoins, par des unions matrimoniales, la famille Hervieux s'allia à plusieurs autres grandes maisons marchandes qui prirent le relais ensuite au sein de la fabrique et au centre des réseaux de la bourgeoisie francophone de Montréal.

Le patriarche de ce réseau est Léonard-Jean-Baptiste Hervieux. Il sera lui-même marguillier, cinq de ses enfants de son mariage avec Marie-Catherine Magnan vont être liés directement à l'institution de la fabrique. Ses fils Jacques, Pierre-Jean-Baptiste et Louis-François seront tour à tour marguilliers entre 1743 et 1751. Ses filles Marie-Anne-Catherine et Geneviève épousèrent des hommes qui furent marguillier. Tous vont voir certains de leurs enfants ou petits-enfants être liés à leur tour à la fabrique en tant que marguilliers ou épouses d'un marguillier.

Le mariage entre Marie-Anne-Catherine avec Jean-Baptiste Lecompte Dupré lie deux des plus importantes familles marchandes de l'époque. Premièrement, leur fille Marie-Louise maria Pierre Courraud, marguillier en 1752. Toussaint Pothier, le petit-fils de Marie-Louise et de Pierre sera à son tour marguillier en 1809. Ensuite, leur fils Hypolite Lecompte-Dupré dit Saint-Georges Dupré, dont l'épouse est la fille d'un officier des troupes de la marine¹⁷⁸, sera à son tour marguillier en 1766. Le fils de ce

¹⁷⁷ J. Iguartua, *Hervieux, Louis-François*, DBC.

¹⁷⁸ Son père est Daniel Liénard Debeaujeu, capitaine des troupes de la marine et écuyer. Il fut tué lors des combats à fort Duquesne en 1755. M. Macleod, « Liénard de Beaujeu, Daniel-Hyacinthe-Marie », DBC.

ménage, Hypolite, sera aussi fabricant en 1804 tandis que leur fille Marie-Joséphé épousa Louis Porlier, lui-même élu marguillier en 1782.

Des fils de Léonard-Jean-Baptiste Hervieux qui seront marguilliers, Jacques sera le seul dont le fils sera à son tour marguillier. Il s'agit de la seule occurrence où nous voyons trois générations successives de marguilliers de père en fils. Les deux autres fils de Léonard-Jean-Baptiste n'auront pas de fils qui accéderont à cette fonction. Par contre, chacun aura un gendre qui entrera dans le conseil de la fabrique. La fille de Pierre-Jean-Baptiste Hervieux et de Marie-Charlotte Marin, Charlotte, sera l'épouse de Michel Curotte. Ce ménage n'aura pas de fils qui sera marguillier, mais encore une fois, la lignée se poursuivra par les femmes. Deux de leurs filles vont épouser leurs cousins qui seront élus marguilliers au tournant du XIX^e siècle. Josephine épousera Louis Guy et Lisette épousera Hippolyte Lecomte-Dupré, lui-même membre d'une autre branche de la descendance de Léonard-Jean-Baptiste Hervieux.

Louis-François Hervieux épousa Marie-Louise Quesnel Fonblanche, la sœur de l'épouse de son frère Jacques. Leur fille Marie-Joséphine sera l'épouse de Pierre Guy. Nous étions déjà au fait qu'il est un membre très influent de la communauté montréalaise. Deux de ses fils entreront par la suite dans le conseil de la fabrique. Il est intéressant de noter que les beaux-pères des deux frères Guy sont d'anciens marguilliers également, Michel Curotte et Michel Vallée. À la fin du XVIII^e siècle, les Guy prennent en partie la succession des Hervieux comme famille centrale préminente de la bourgeoisie montréalaise francophone.

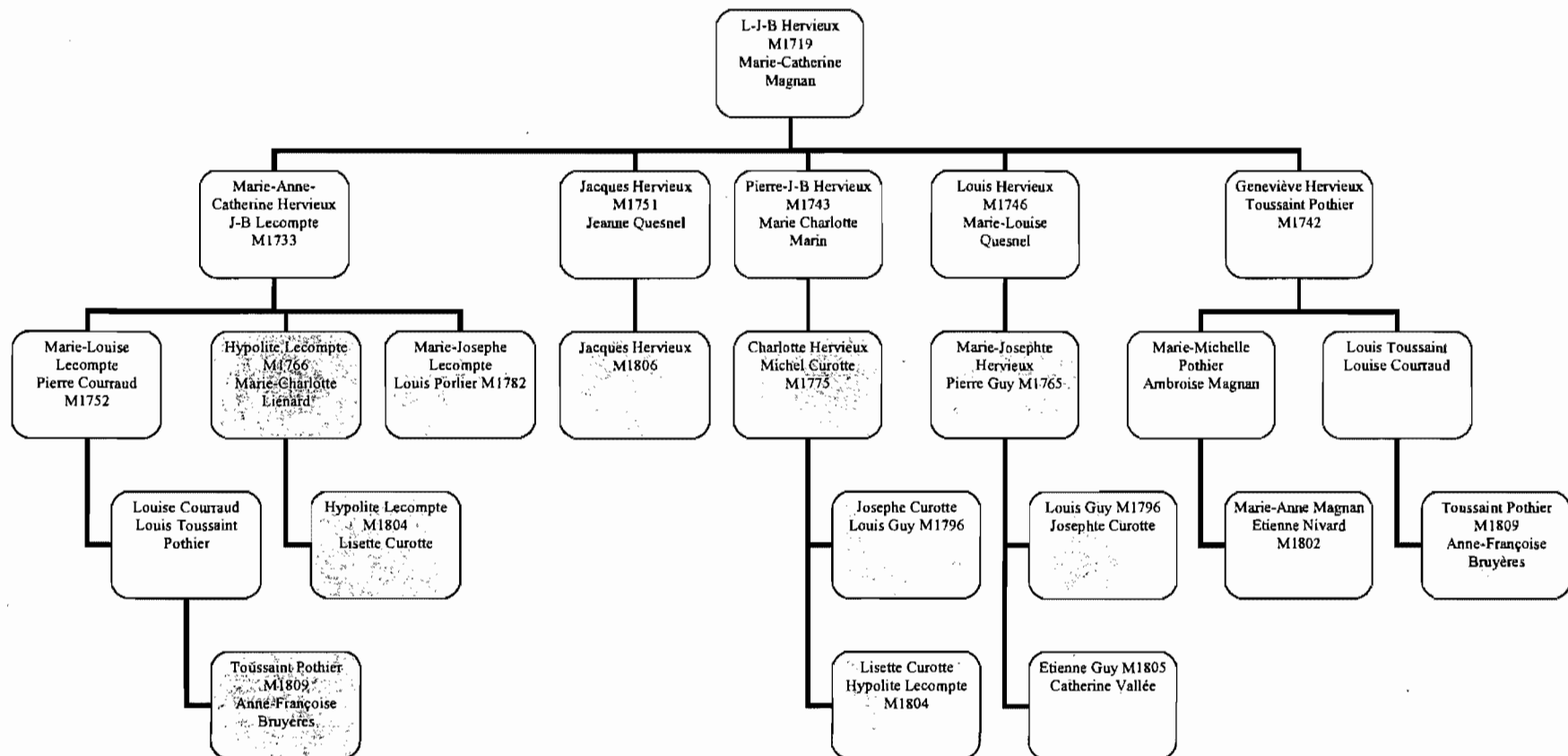
Finalement, aucun des enfants de Geneviève Hervieux et Toussaint Pothier ne sera directement lié à la fabrique. Il faut attendre leurs petits-enfants. D'abord, la fille de

Marie-Michelle Pothier et d'Ambroise Magnan sera l'épouse du marguillier Étienne Nivard dit Saint-Dizier. Aussi, comme nous l'avons vu précédemment, Toussaint Pothier, le fils de Louis Toussaint Pothier et de Louise Courraud. Nous remarquons qu'il y a plusieurs mariages entre cousins au sein de ce réseau familial et aussi de nombreux croisements chez les descendance des premiers fabriciens montréalais.

Tableau 25. Nombre de descendants de L-J-B Hervieux et Marie-Catherine Magnan liés à la fabrique par génération.

	Marguilliers	Épouses de marguilliers
1 ^{re} génération	3	2
2 ^e génération	2	4
3 ^e génération	4	3
Totaux	9	9

En comparant le tableau des descendants des Hervieux à celui des Gadoua, nous constatons que les Hervieux dont la lignée débute au début du XVIII^e siècle ont eu une présence encore plus intensive à l'intérieur du conseil de la fabrique Notre-Dame. Cette forte présence dans cette institution donne un bon indice de la notabilité de cette famille au sein de la communauté montréalaise. Bien que les fils Hervieux ne puissent continuer leur reproduction sociale directe après trois générations, leurs filles y parviennent en faisant le pont entre cette maison en déclin dans le conseil de la fabrique avec d'autres familles en ascension ou d'autres qui réussissent à se maintenir en importance durant cette époque de transition.



Graphique 2. Descendance de Léonard-Jean-Baptiste Hervieux et Marie-Catherine Magnan présente au sein de la fabrique Notre-Dame de Montréal.

Légende

Bleu : Marguillier durant le régime français

Rose : Marguillier durant le régime anglais

Blanc : Non-marguillier

M1719 : Année d'élection comme marguillier

Les Gamelin forment aussi une famille qui aura une présence très dense dans la fabrique à peu près à la même époque que les Hervieux. Comme les Hervieux, ils auront des alliances matrimoniales avec certaines des autres familles importantes. La présence de cette famille se fait particulièrement sentir durant les années soixante avec pratiquement le tiers des marguilliers de la fabrique Notre-Dame qui sont membres de leur parenté.

Les fabriciens de cette famille se divisent en deux branches issues de deux frères. Premièrement, nous retrouvons celle du ménage d'Ignace Gamelin et de Madeleine Lemoine. Celui-ci fut marguillier au début du XVIII^e siècle. Le premier membre de sa famille à entrer dans la fabrique par la suite est son gendre Jean-François Mailhot, époux de sa fille Charlotte, qui est élu en 1724. Ensuite, son fils Ignace accèdera à son tour au conseil une dizaine d'années plus tard. Celui-ci devint probablement le membre le plus important de cette famille marchande. Il fut un acteur de premier plan du développement économique de la colonie. En outre, il participa à l'organisation des forges du Saint-Maurice. Malheureusement, la fin de ses jours fut de vaches maigres et il laissa des dettes considérables à ses héritiers¹⁷⁹. Deux des filles d'Ignace Gamelin fils, Marie et Louise, vont épouser les frères Jacques et Joseph Porlier. Nous nous attarderons plus tard aux frères Porlier qui sont un bel exemple d'intégration.

Par ailleurs, du ménage de Jean-François Mailhot et Charlotte Gamelin, leur fille Marguerite mariera Eustache Trottier Beaubien Desrivères. La famille Gamelin effectue alors une alliance matrimoniale avec une autre grande famille marchande montréalaise. La génération suivante sera encore représentée au sein de la fabrique par

¹⁷⁹ R. Dumais, « Ignace, Gamelin », DBC

des filles. Charlotte épousera Jean-Baptiste Durocher, un marchand important de l'époque, et Marguerite-Thérèse épousera son cousin François-Amable Trottier Desrivières, qui fut en quelque sorte le fils adoptif de James McGill¹⁸⁰. Nous retrouvons ainsi des membres de la bourgeoisie canadienne qui sont assez proches des Britanniques.

L'autre branche est celle du ménage de Pierre Gamelin et de Marie-Jeanne Maugras. Celui-ci ne sera pas marguillier, mais deux de ses fils le seront durant les années 1740. Son fils Pierre sera le premier à devenir fabricant, mais il est le seul de sa lignée. C'est du côté de Jacques-Joseph que la présence des Gamelin se poursuivra. Ce sont d'abord ses gendres qui occuperont la fonction de marguillier. Le premier est Louis Hervieux, conjoint de sa fille Marie. Ceci les lie donc avec l'importante famille Hervieux. Cependant, la descendance de Louis dans la fabrique se perpétuera avec son second mariage, avec Marie-Louise Quesnel Fonblanche. Ensuite, sa fille Marie-Catherine sera l'épouse de Jean-Noël Trottier. Cette seconde lignée des Gamelin est ainsi également rattachée, comme la première, aux Trottier Desrivières. Puis, Marguerite sera la femme de François L' Huillier Chevalier. De cette union, nous nous rendons à une troisième génération, car leur fille Josephe-Angélique épousera Amable Dézéry, marguillier en 1793. Seulement un fils de Jacques-Joseph Gamelin sera marguillier. Il s'agit de Pierre-Joseph qui sera élu en 1770. Dans le but de se rapprocher de la haute société anglaise, il participa à la fondation d'une loge maçonnique montréalaise. Cependant, cette expérience a failli le faire destituer de sa fonction de marguillier. Suite aux pressions des Sulpiciens, il dut renoncer à son adhésion à la franc-maçonnerie. Nous pouvons le considérer comme le dernier représentant de cette maison marchande qu'étaient les Gamelin¹⁸¹.

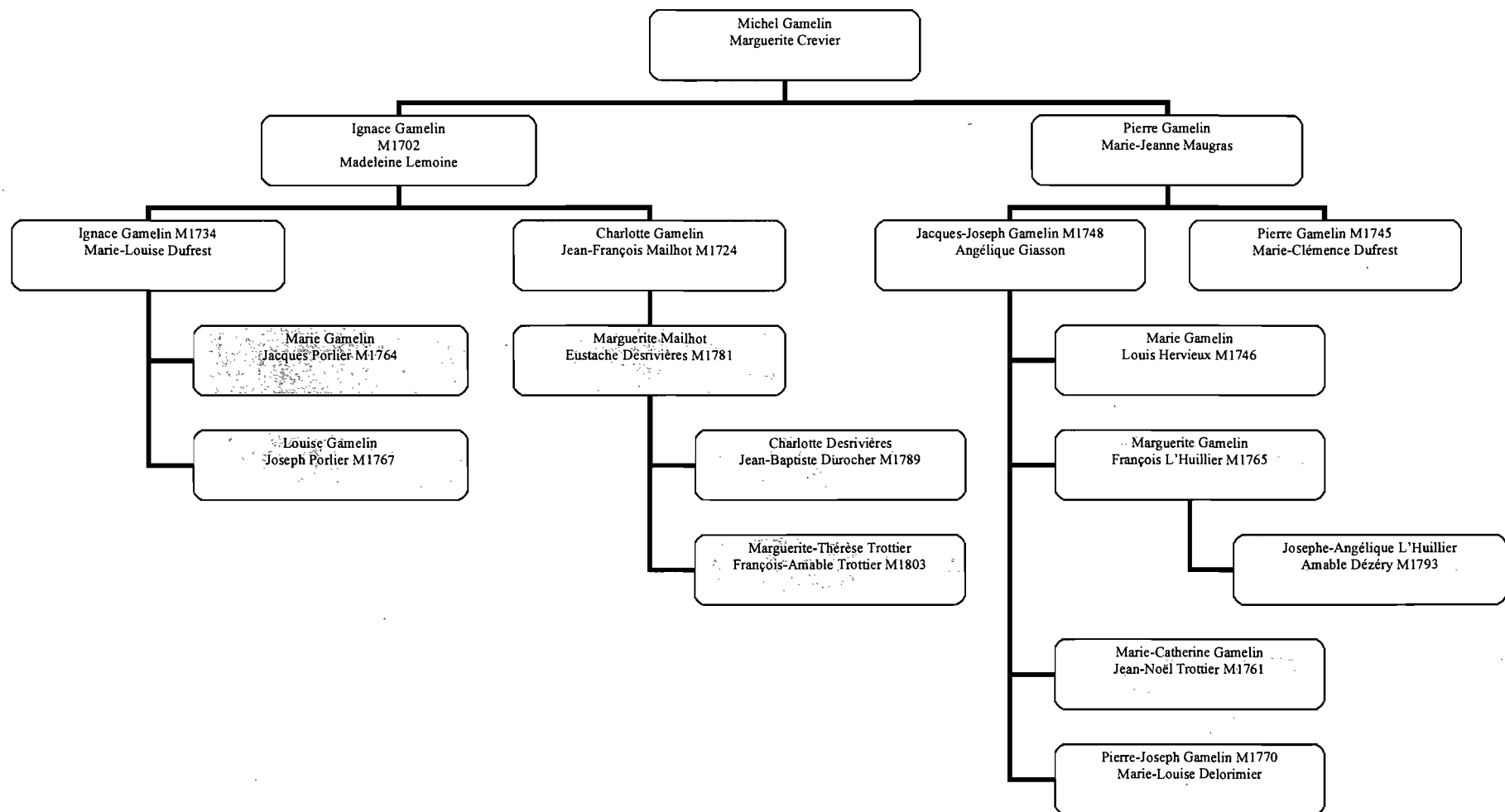
¹⁸⁰ J.I. Cooper, « McGill, James », *DBC*.

¹⁸¹ R. Dumais, « Gamelin, Pierre-Joseph », *DBC*.

Tableau 26. Nombre de descendants de Michel Gamelin et Marguerite Crevier liés à la fabrique par génération.

	Marguilliers	Épouses de marguilliers
1re génération	1	0
2e génération	3	1
3e génération	1	6
4e génération	0	3
Totaux	5	10

Les Gamelin semblent suivre le même parcours que les Hervieux. Ils ont une certaine importance durant le milieu du XVIIIe siècle, mais tout comme les Hervieux, la reproduction sociale semble mieux fonctionner avec leurs filles qu'avec leurs fils. Les liens combinés avec les Hervieux créent un réseau familial très dense qui regroupe presque toutes les familles montréalaises importantes de l'époque.



Graphique 3. Descendance de Michel Gamelin et Marguerite Crevier présente au sein de la fabrique Notre-Dame de Montréal.

Légende

Bleu : Marguillier durant le régime français

Rose : Marguillier durant le régime anglais

Blanc : Non-marguillier

M1702 : Année d'élection comme marguillier

Deux trios de frères vont intégrer le conseil de la fabrique sans avoir d'antécédents familiaux ou professionnels suivant le profil typique des marguilliers. Comme nous l'avons remarqué précédemment, les Porlier étaient originaires de la ville de Québec, leur père étant greffier. Leurs alliances matrimoniales les incluront dans des cercles familiaux importants de Montréal à cette époque. Premièrement, leur sœur Marie-Angélique épousera en 1746 Ignace Hubert Lacroix. Ce dernier est élu en 1762. Son frère, Pierre Hubert Lacroix, était entré au conseil de la fabrique en 1759, mais il ne fut marguillier que très brièvement, car il est décédé en mai 1760. Le père d'Ignace Hubert Lacroix était aussi fabricant. Par ce premier mariage, cette famille a déjà des liens très proches avec trois fabriciens.

Ensuite, les deux aînés, Jacques et Joseph s'unirent avec deux sœurs, Marie et Louise Gamelin. Ils intègrent alors dans ce premier temps le réseau très dense des Gamelin que nous avons examiné précédemment. Finalement, Louis épousera Marie-Josephe Lecompte Dupré. Par cette union, il devint le beau-frère d'Hypolite Lecompte Dupré dit St-Georges Dupré, marguillier en 1766, et de Pierre Courraud Lacoste, marguillier en 1752. De plus, il est aussi le gendre de Jean-Baptiste Lecompte Dupré et de Marie-Anne-Catherine Hervieux. Ce qui l'inclut dans les réseaux familiaux de deux autres familles éminentes durant cette période, dont celui très large des Hervieux. Ces diverses filiations qui se créèrent avec ces alliances matrimoniales nous montrent que les Porlier, qui sont d'une fratrie établie relativement récemment à Montréal, parviennent à très bien s'intégrer à des familles notoires de l'élite bourgeoise francophone de Montréal.

Charles-Antoine, Pierre-Amable et Jean-Baptiste Dézéry sont trois autres frères qui, à l'instar des Porlier, entrèrent dans la fabrique assez tardivement. Les trois Dézéry

sont d'origine montréalaise, mais ils sont par contre issus d'une famille du milieu de l'artisanat. Ils ont d'ailleurs eux-mêmes exercé des métiers artisanaux¹⁸². Charles-Antoine et Pierre-Amable Dézéry vont cependant intégrer la société marchande montréalaise dès les années soixante-dix. En revanche, bien que nous n'ayons pas retrouvé de trace de profession marchande pour Jean-Baptiste, celui-ci se désigne tout de même comme bourgeois, ce que ses frères font également.

D'un point de vue matrimonial, les Dézéry n'ont pas eu d'unions aussi fructueuses que les Porlier. L'épouse de Charles-Antoine, Charlotte Lemaire St-Germain, est la cousine de Pierre Bouthillier, un marchand d'origine française immigrée récemment dans la colonie et intégrée parmi les bourgeois montréalais et au conseil de la fabrique. Pour sa part, Pierre-Amable épousa en secondes noces Josephe-Angélique L' Huillier, fille de François L' Huillier, marguillier élu en 1765, et de Marguerite Gamelin. Ce mariage l'incluait donc dans le réseau familial des Gamelin. Cette union fut toutefois postérieure à son élection comme marguillier. Elle vient sans doute couronner son ascension sociale dans la bourgeoisie, mais elle n'explique pas l'intégration de cette famille dans la fabrique. Le meilleur atout des Dézéry au sein du conseil de la fabrique n'était pas parmi les fabriciens. Il s'agit de leur frère François-Xavier, premier prêtre de Saint-Sulpice d'origine canadienne et curé de la paroisse Notre-Dame de Montréal¹⁸³. En tant que curé de la paroisse, il siégeait au conseil aux côtés du supérieur du séminaire. D'ailleurs, signe de la piété familiale des Dézéry, une de leurs sœurs, Charlotte, entrera dans les ordres en 1781¹⁸⁴. Leurs élections surviennent lors de la période où nous retrouvons une forte vague d'intégration d'éléments nouveaux dans la fabrique. Les candidats provenant des cercles habituels semblent donc

¹⁸² Charles-Antoine et Pierre-Amable étaient boulangers tandis que Jean-Baptiste était menuisier.

¹⁸³ J.A. Dickinson, « Les Sulpiciens au Canada » dans D. Delandres et als. *Les Sulpiciens de Montréal*, p.49.

¹⁸⁴ BAnQ, Greffe de S. Sanguinet, 06-10-1781.

se raréfier et nous supposons que l'influence du curé a grandement aidé à leur inclusion dans le conseil de la fabrique.

Certains réseaux familiaux ont des assises assez anciennes au sein de la colonie et du conseil de la fabrique de la paroisse Notre-Dame de Montréal. Certains réseaux familiaux exercent même une assez forte emprise sur les postes de marguilliers de cette paroisse à certaines époques particulières. Les Porlier sont par ailleurs un modèle de nouveaux venus qui s'intégrèrent dans des filières existantes tout comme en partie les Dézéry. Le long de la période qui nous intéresse, certains nouveaux cercles vont aussi émerger à l'intérieur de cette institution. Prenons l'exemple du réseau des Vallée. Certes, celui-ci est moins dense que ceux que nous avons préalablement présentés, mais il s'agit néanmoins d'un réseau qui est ascendant durant ces années.

Cette filiation débute avec les enfants du mariage entre Pierre Vallée et Marie-Josephte Prigent. D'abord, nous retrouvons Marie-Amable, qui sera la seconde femme d'Étienne Nivard dit Saint-Dizier. Celui-ci, comme nous l'avons vu, avait pris pour épouse Marie-Catherine Fonblanche Quesnel, l'une des descendantes des premiers marguilliers de Montréal, Gadoua et Prud'homme. Ensuite, le fils de Pierre Vallée et de Marie-Josephte Prigent, Pierre deviendra marguillier en 1772. La fille de ce dernier, Catherine épousera Étienne Guy, liant ainsi les Vallée avec les réseaux familiaux les plus importants de l'époque au sein de la bourgeoisie montréalaise francophone, c'est-à-dire les Guy et par extension les Hervieux. Puis, issu du mariage entre leur sœur Marie-Joséphite avec Jean-Baptiste Tabeau, leur neveu Jean-Baptiste entrera à son tour au conseil de la fabrique Notre-Dame en 1794.

Avec les Porlier, les D       et les Vall    , nous avons trois groupes qui s'int      rent d'une mani    re diff    rente au sein des r         de l'       montr        . Les Porlier entr    rent par la grande porte. Les trois fr    res et la s    ur auront des alliances matrimoniales avantageuses qui vont les lier avec les plus importantes familles de ce temps. De leur c    t    , les D        , bien qu'ils ne soient pas du profil typique du marguillier, entreront aussi au conseil, fort probablement avec l'aide influente de leur parent sulpicien durant une         e o     les fili    res plus traditionnelles avaient moins de candidats comme fabricien. C'est par la suite qu'ils s'int      reront aux r         familiaux         s. Finalement, les Vall       vont plut    t s'introduire de mani    re progressive au fur et      mesure de bonnes alliances contract    es par certains membres de leur famille.

Enfin, les liens familiaux restent un facteur de coh    sion entre les marguilliers, bien que ceux-ci tendent      diminuer au courant de la p        e. D'une       e bourgeoise tr    s herm    tique, il y a une ouverture vers des individus nouvellement implant     dans la ville ou qui proviennent de milieux plus modestes que la vieille       e urbaine de la Nouvelle-France. L'ancrage dans la bourgeoisie montr          e reste encore important, car nous retrouvons au XIX    e si      e des marguilliers qui sont des descendants des premiers pionniers et des premiers fabriciens de cette ville. Nous ne pouvons pas non plus minimiser le r    le des femmes dans la transmission des liens familiaux. Par le filtre de l'institution de la fabrique, elles nous apparaissent comme des actrices tr    s importantes de la reproduction sociale de l'      e bourgeoise montr          e.

Autres types de liens

Les marguilliers n'étaient pas seulement liés par la famille, ils pouvaient également l'être par des relations sociales, politiques ou encore d'affaires. Ceci n'étant pas le sujet principal de notre recherche, nous ne nous y attarderons pas de manière exhaustive. Cependant, nous allons tout de même faire part de certains liens qui existaient entre ces personnes. Ceci permet d'avoir une première idée des réseaux non familiaux qui pouvaient être présents parmi ce corpus d'hommes qui proviennent en bonne partie d'un milieu assez restreint.

Les liens d'affaires sont assez faciles à identifier par les actes notariés. Les marguilliers étant presque tous de profession marchande, la recherche de ce genre de relations devient donc une avenue intéressante afin de découvrir de nouveaux réseaux. Le commerce des pelleteries fut une des activités économiques qui nous intéressera particulièrement. Nous savons déjà que certains des marguilliers de notre échantillon avaient participé à ce commerce et y avaient fait fortune, le meilleur exemple étant sûrement Pierre Foretier. Nous avons repéré plusieurs associations en rapport à ce secteur qui lient certains de nos fabriciens.

Nous avons remarqué que les divers regroupements en rapport à la traite des fourrures sont centrés sur un petit cercle de marchands particuliers. Il s'agit de Maurice-Régis Blondeau, Gabriel Cotté, Pierre Foretier et Joseph Périnault. Nous avons retrouvé à maintes reprises des associations entre les uns et les autres, en plus de complicités plus sporadiques avec d'autres marguilliers. Foretier et Périnault, en plus d'avoir été des partenaires dans le commerce des pelleteries, le furent aussi dans des investissements

fonciers comme l'achat de la seigneurie de l'Île-Bizard et de l'arrière-fief de Closse¹⁸⁵. Nous remarquons aussi que peu de temps après la cession du Canada au sein de l'Empire colonial britannique, des compagnies entre des commerçants anglais et canadiens se formèrent déjà. En 1765, Foretier et Périnault constituèrent une société avec le marchand anglais Henri Boone et un autre simplement nommé Price¹⁸⁶. En 1777, nous retrouvons aussi Jean-Baptiste-Adhémar qui envoya au lac Supérieur une expédition de quatre canots et une trentaine d'hommes qui étaient garantis par James McGill¹⁸⁷. Ces marchands sont parmi ceux qui ont participé à la relance de la traite après la guerre de Sept ans.

Un exemple intéressant est la création d'une société commerciale en 1790 par cinq associés, dont trois membres de notre groupe de fabriciens : Maurice-Régis Blondeau, Pierre Bouthillier et Joseph Quesnel. Cette société fut créée dans le but d'importer des vins de Bordeaux, mais cette entreprise fut un échec à cause de difficultés occasionnées par les troubles révolutionnaires en France¹⁸⁸. Ceci nous permet de faire le pont entre un marguillier issu du milieu bourgeois montréalais et deux marguilliers qui ont immigré dans la colonie. Des liens d'affaires peuvent donc être aussi un moyen d'intégration.

Nous l'avons déjà mentionné, certains marguilliers étaient actifs autant sur la scène politique que dans l'administration coloniale. Ce type de filiations devrait par conséquent aussi exister entre certains fabriciens. Quelques-uns d'entre eux faisaient partie du comité réformiste canadien de Montréal qui fut créé en 1784 : Maurice-Régis Blondeau, Jean Delisle, Pierre Foretier, Pierre Guy et Joseph Périnault. Les marchands

¹⁸⁵ J. Burgess, « Foretier, Pierre », *DBC*.

¹⁸⁶ P. Panet de Meru, 25-04-1765.

¹⁸⁷ J. Pelletier, « Adhémar, Jean-Baptiste-Amable », *DBC*.

¹⁸⁸ J. Hare, « Quesnel, Joseph », *DBC*.

Jean Dumas et Joseph-François Perreault ainsi que le notaire Joseph Papineau complétèrent ce groupe¹⁸⁹. Ces deux derniers étaient d'ailleurs des candidats non retenus à la fonction de marguillier. On remarque que ce comité est formé d'un noyau très restreint d'individus qui gravitent de près ou de loin autour de la fabrique. Aussi, lors de l'élection de 1792, Denis Viger appuya publiquement Pierre Foretier qui se présentait dans le comté de Montréal-Ouest¹⁹⁰. Cependant, Foretier ne sera pas élu député. Les Blondeau, Fortier et Périnault sont aussi présents dans la sphère politique. Ils font partie du cœur de l'élite bourgeoise montréalaise et sont donc des figures centrales de divers réseaux, qu'ils soient commerciaux ou politiques.

Conclusion

Comme nous avons pu le remarquer, par divers réseaux qui les unissent, les marguilliers de la paroisse Notre-Dame de Montréal ont une assez forte cohésion sociale. Les ramifications familiales sont très importantes et la majorité des fabriciens avaient des liens de parenté avec au moins un autre de ses pairs. De ces liens familiaux, nous ne pouvons pas négliger les relations cimentées par les alliances matrimoniales. Nous observons que la reproduction sociale au sein de cette institution est en bonne partie assurée par les filles des anciens fabriciens. C'est ainsi que nous pouvons remonter pour certains marguilliers, une tradition familiale qui date de la fondation de la paroisse. Au-delà des liens familiaux, une simple étude superficielle des autres types de réseau a permis de dévoiler des ponts qui intègrent des individus qui n'étaient pas préalablement reliés au noyau dur de la fabrique. On peut donc supposer que les personnes siégeant au conseil de la fabrique Notre-Dame font partie d'une communauté élitaine.

¹⁸⁹ L. Lortie, « Delisle, Jean », *DBC*.

¹⁹⁰ L. Désy, « Viger, Denis », *DBC*.

Conclusion

D'après cette étude, l'institution de la fabrique Notre-Dame de Montréal hésite entre tradition et changement durant les cinquante années qui ont suivi la prise de la ville par les Britanniques.

Le profil du marguillier montréalais typique reste sensiblement similaire à celui de la Nouvelle-France. Il s'agit encore d'hommes mariés d'âge mûr, exerçant des professions d'ordre commercial. Ceci est le cas durant les trois premières décennies de la période étudiée. Par la suite, nous apercevons quelques individus qui s'écartent de ce modèle dominant.

Bien qu'essentiellement occupée par des membres de la bourgeoisie montréalaise, la fabrique Notre-Dame possède une bonne capacité d'inclusion de nouveaux éléments parmi les rangs de ses marguilliers. Près de 40 % des marguilliers élus durant la période étudiée ne sont pas originaires de la paroisse Notre-Dame de Montréal. Cependant, les hommes qui accèdent à cette fonction demeurent des individus très bien implantés au sein de la bourgeoisie marchande francophone de Montréal.

Si la fabrique reste la chasse gardée de la bourgeoisie francophone montréalaise, nous commençons à percevoir des transformations au sein de ce cercle social. De grand marchand de pelleteries, le fabricant type se transforme en propriétaire foncier, puis en membre de professions libérales. Mais, il s'agit en grande partie des mêmes groupes familiaux. Également, en observant les comportements démographiques des marguilliers, nous remarquons que ceux-ci sont des membres d'un groupe qui se distingue de la population en général. Par exemple, l'âge moyen du mariage des

hommes demeure sensiblement le même que durant le régime français. De même, leur fortune et leur niveau de vie restent nettement au-dessus de la moyenne du reste des habitants de Montréal.

La reproduction sociale au sein de la fabrique se perpétue aussi par les femmes. Les lignées familiales sont continuées à plusieurs reprises par les filles de marguilliers et leurs époux. Nous l'avons remarqué particulièrement avec la descendance des Gadois-Prud'homme, qui remonte jusqu'aux premières heures du conseil de la fabrique en Nouvelle-France. Ce groupe familial conserve sa présence dans la fabrique sur plusieurs générations, en grande partie par la participation de gendres qui devinrent marguilliers.

L'inclusion de nouveaux éléments s'effectue principalement durant les décennies 1780 et 1790. C'est au cours de ces années que nous retrouvons l'essentiel des immigrants et des fabriciens nés dans les autres régions de la colonie. C'est aussi à partir de ces années que nous apercevons l'arrivée des membres des professions libérales. Les liens familiaux tendent aussi à devenir moins denses pour les marguilliers élus durant cette période. Cependant, il est à se demander si le très fort resserrement au sein de vieilles familles de la bourgeoisie montréalaise vers les années 1760 ne contribue pas à amplifier l'importance de cette ouverture de la fin du 18^e siècle. Ces deux décennies constituent néanmoins une période de renouvellement au sein de la fabrique.

Les mœurs administratives de la fabrique vont se transformer aussi. Nous avons démontré que la fabrique devient progressivement plus rigoureuse dans sa gestion. Cette gestion s'avère de plus en plus bureaucratique et un esprit archivistique s'implante

également. Cette nouvelle rigueur administrative est peut-être en partie due à la situation précaire des finances de la fabrique. Par contre, nous pouvons aussi croire que ces initiatives rentrent dans le cadre plus large du mouvement de responsabilisation et d'implantation de nouvelles institutions dans la colonie à partir de cette époque.

La fabrique, tout comme les Sulpiciens, tente de maintenir de bons rapports avec le pouvoir colonial durant ces années. Bien que de nature généralement conciliante avec les autorités coloniales britanniques, cette institution ne fut pourtant pas soumise et elle protégea ses droits lors des cas de l'église Bonsecours et du pavage des routes. Par le profil de certains marguilliers, des exemples notables étant Louis Guy et Toussaint Pothier, on constate que la fabrique devient également un lieu qui sera dominé par des individus qui sont plutôt de tendance probritannique et conservateurs politiquement. Cette idée est aussi renforcée par l'attitude générale de l'institution envers les Britanniques. D'ailleurs, plusieurs des hommes qui furent marguilliers durant cette période auront des liens avec l'élite anglophone que ce soit d'ordre social, professionnel ou politique.

D'autres recherches intéressantes peuvent suivre ce mémoire. D'abord, on pourrait répéter ce même genre d'exercice pour les marguilliers montréalais du XIX^e siècle. Il serait intéressant d'éprouver si les *Bills* des fabriques vont occasionner des changements au sein du corps des marguilliers de Notre-Dame de Montréal. Aussi, on pourrait constater si le profil type de marguilliers à Montréal se démocratisera en conséquence des modifications légales concernant les élections des fabriciens. Aussi, il serait intéressant de suivre le parcours des réseaux bourgeois remarquables sous le régime français et le début du régime britannique. Est-ce la vieille élite issue des premières heures de la ville qui continuera à conserver une position dans cette institution? Est-ce

que les nouveaux réseaux se perpétueront dans la fabrique? De plus, est-ce que cette institution va garder son caractère français et principalement canadien?

Durant la période coloniale britannique du Canada, les fabriques rurales furent surtout étudiées. Une étude similaire pour les marguilliers des paroisses de la ville de Québec serait intéressante en plusieurs points. D'abord, sa particularité urbaine pourrait nous permettre de les comparer avec les fabriciens montréalais. Nous pourrions alors remarquer si la bourgeoisie québécoise accapare également cette institution ou s'il s'agit d'un particularisme propre à Notre-Dame de Montréal. Ensuite, Québec étant le centre administratif de la colonie depuis les débuts de la Nouvelle-France, relever ses rapports avec la nouvelle administration et l'élite britannique nouvellement implantée permettrait encore de faire des liens avec les fabriciens de Montréal. De plus, la ville de Québec abrite le siège épiscopal. Cette particularité jouera sans aucun doute un rôle dans la gestion de la fabrique. On pourrait aussi noter si les fabriciens ont un alignement similaire aux évêques du diocèse de Québec, un peu comme leurs homologues montréalais envers les prêtres de Saint-Sulpice. Puis, la ville de Québec et sa région furent durement touchées lors de son siège par les troupes anglaises. Dans ce contexte de dévastation, on pourrait se demander si ces événements dramatiques transformèrent les coutumes de gestion pour ces fabriques de la région de Québec.

Dans l'exercice d'une histoire institutionnelle ou protomunicipale plus large, il serait intéressant de mener une étude exhaustive des diverses institutions présentes à Montréal avant l'implantation des instances municipales. Ainsi, nous aurions un regard sûrement fort novateur sur le fonctionnement d'une ville en l'absence d'un palier municipal à proprement parler. Ceci nous donnerait peut-être l'occasion de décoder un

dialogue qui s'opère en milieu urbain entre les différentes institutions, les autorités coloniales, les élites et le reste de la population.

Bibliographie

Sources et outils de recherches

Archives de la fabrique de Notre-Dame de Montréal. *Registres de Délibération de la fabrique Notre-Dame de Montréal*. Volumes A et B.

Greffes de notaires consultés à Montréal aux Bibliothèques et Archives nationales du Québec.

Barron, Thomas (1799-1831)
Bédouin, Thomas (1812-1844)
Chaboillez, Louis (1787-1813)
Delisle, Jean (1768-1787)
Delisle, Jean-Guillaume (1787-1819)
Desève, Jean-Baptiste (1785-1805)
Doucet, Nicolas-Benjamin (1804-1855)
Faribault, Barthélémy (1798-1826)
Guy, Louis (1801-1842)
Henry, Edme (1783-1831)
Lacombe, Patrice (1831-1863)
Lukin, Peter (père) (1790-1814)
Lukin, Peter (fils) (1819-1834)
Mézières, Pierre (1758-1786)
Mondelet, Jean-Marie (fils) (1794-1842)
Panet de Meru, Pierre (1755-1778)
Papineau, Joseph (1780-1841)
Sanguinet, Simon (fils) (1764-1786)
Trudeau, Zéphirin-Joseph (1829-1862)

Lafortune, Hélène et Normand Robert., dir. *Parchemin : banque de données notariales, 1626-1784*. Montréal, Société de recherche historique Archiv-histo, Chambre des notaires du Québec, Archives nationales du Québec, 1996. (Ressources électroniques)

Programme de Recherche en Démographie Historique. *Registre de la Population du Québec ancien. 1671-1765*. Université de Montréal.
<http://www.genealogie.umontreal.ca/fr/>

Dictionnaires

Les articles suivants ont été consultés à partir de la version électronique du Dictionnaire Biographique du Canada. <http://www.biographi.ca/index-f.html>

Boissonnault, Jean-M. « Martinet de Fonblanche, Jean ».
Burgess, Joanne. « Pierre Foretier ».
Chabot, Richard. « Papineau, Joseph ».
Cooper, John Irwin. « McGill, James ».
Cyr, Céline. « Chaboillez, Louis ».
Déry, Louise. « Viger, Denis ».
Douville, Raymond. « Hertel de la Fresnière, Joseph-François ».
Dumais, Raymond. « Gamelin, Ignace (1698-1771) ».
Dumais, Raymond. « Gamelin, Pierre-Joseph ».
Frost, Francis Brice. « Desrivères, François ».
Gagnon, Claire. « Curot, Marie-Louise ».
Galarneau, Claude. « Perrault, Joseph-François ».
Hare, John E. « Quesnel, Joseph ».
Igartua, José. « Guy, Pierre (1701-1748) ».
Igartua, José. « Hervieux, Louis-François ».
Joanette, Ginette et Claire Joron. « Guy, Pierre (1738-1812) ».
Kyte Senior, Elinor. « Guy, Louis ».
Langelier, Gilles. « Guy, Étienne ».
Lefebvre, Jean-Jacques. « Gadoys, Pierre ».
Lefebvre, Jean-Jacques. « Prud'homme, Louis ».
Lortie, Léon. « De Lisle, Jean ».
Lortie, Léon. « De Lisle, Jean-Guillaume ».
Macleod, Malcom. « Liénard de Beaujeu, Daniel-Hyacinthe-Marie ».
Ouellet, Fernand. « Périnault, Joseph ».
Pelletier, Jean-Guy. « Adhémar, Jean-Baptiste-Amable ».
Pothier, Philippe. « Toussaint Pothier ».

Quesnel, Yves. « Neveu, Jean-Baptiste ».

Tousignant, Pierre et Madeleine Dionne-Tousignant. « Cramahé, Hector Theophilus ».

Ouvrages généraux

Brunet, Michel. *Les Canadiens après la Conquête 1759-1775*. Montréal, Fides, 1969. 313 p.

Coates, Colin M. *Les transformations du paysage et de la société au Québec sous le régime seigneurial*. Sillery, Septentrion, 2003 (édition originale anglaise 2000). 255 p.

Chabot, Richard. *Le curé de campagne et la contestation locale au Québec, de 1791 aux troubles de 1837-38*. Montréal, Hurtubise HMH, 1975. 242 p.

Dickinson, John Alexander et Brian Young. *Brève histoire socio-économique du Québec*. Sillery, Septentrion, 1995. 383 p.

Deslandres, Dominique et al., dir. *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion. 1657-2007*. Montréal, Fides, 2007. 670 p.

Ferretti, Lucia. *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*. Montréal, Boréal, 1999. 206 p.

Fyson, Donald. *Magistrates, Police, and People. Everyday Criminal Justice in Quebec and Lower Canada, 1764-1837*. Toronto, University of Toronto Press, 2006. 467 p.

Gadoury, Lorraine. *La famille dans son intimité : échanges épistolaires au sein de l'élite canadienne au XVIIIe siècle*. Montréal, Hurtubise HMH, 1998. 185 p.

Greer, Alan. *The Patriots and the People. The Rebellion of 1837 in Rural Lower Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 2003(1993). 385 p.

Hudon, Christine. *Prêtres et fidèles dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, 1820-1875*. Sillery, Septentrion, 1996. 469 p.

Lachance, André. *La vie urbaine en Nouvelle-France*. Montréal, Boréal, 1987. 148 p.

Lemieux, Lucien. *Histoire du catholicisme québécois. Les XVIIIe et XIXe siècles. Tome 1 : Les années difficiles (1760-1839)*, Montréal, Boréal, 1989. 438 p.

Little, John Irvine. *State and Society in Transition. The Politics of Institutional Reform in the Eastern Townships 1838-1852*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1997. 320 p.

Maurault, Olivier. *La Paroisse. Histoire de l'Église Notre-Dame de Montréal*. Montréal, Les éditions du Mercure, 1929. 334 p.

Maurault, Olivier. *L'œuvre et la fabrique de Notre-Dame de Montréal*. Montréal, s.n., 1959. 86 p.

Miquelon, Dale., dir. *Society and Conquest. The Debate on the Bourgeoisie and Social Change in French Canada, 1700-1850*. Toronto, Copp Clark Publishing, 1977. 219 p.

Ouellet, Fernand. *Le Bas-Canada 1791-1840. Changements structuraux et crise*. Ottawa, Édition de l'Université d'Ottawa, 1976. 541 p.

Ouellet, Fernand. *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850. Structures et conjonctures*. Montréal, Fides, 1966. 639 p.

Voisine, Nive. *Histoire de l'Église catholique au Québec (1606-1970)*. Montréal, Fidès, 1971. 122 p.

Ouvrages spécialisés

Desbiens, Josée. *Le niveau de vie et l'univers domestique des artisans montréalais entre 1740 et 1809*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 1991. 115 p.

Gadoury, Lorraine. *Comportements démographiques et alliances de la Noblesse de Nouvelle-France*. Thèse de doctorat (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 1988. 392 p.

Lamour, Bruno. *Une forme de notabilité villageoise : les marguilliers de Charlesbourg, 1675-1850*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Rennes, Université de Haute-Bretagne Rennes II, 1989. 172 p.

Lamonde, Robert. *Les boulangers de Montréal, de la fondation à 1750*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 1997. 105 p.

Lohse-Busch, Claudia. *Étude sociale de l'institution de la fabrique : le cas de deux paroisses du Bas-Richelieu au XVIII^e siècle, Saint-Antoine et Saint-Denis*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Strasbourg, Université des Sciences humaines de Strasbourg (recherche et rédaction effectuées à l'Université de Montréal), 1998. 140 p.

Massicotte, Daniel. *Montréal et son marché immobilier locatif de 1731 à 1831 : stratification sociale, ségrégation spatiale et transition vers le capitalisme*. Thèse de doctorat (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 1994. 565 p.

Noguera, Carles Simo. *Les comportements démographiques de la bourgeoisie en Nouvelle-France*. Thèse de doctorat (Démographie), Montréal, Université de Montréal, 1994. 444 p.

Query, Jacques. *Montréal sous l'occupation américaine, 1775-1776 : répercussions socio-économiques*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 1977. 290 p.

Robert, Normand. *La fabrique de la paroisse Notre-Dame de Québec, de 1645 à 1681 - Contribution à l'histoire institutionnelle et sociale du XVIIe siècle*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 1980. 194 p.

Verdoni, Cécile. *Les marguilliers de la paroisse Notre-Dame de Montréal en Nouvelle-France : étude prosopographique*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Lyon, Université de Montréal et Université de Lyon II, 1999. 128 p.

Articles

Baulant, Micheline, « L'appréciation du niveau de vie. Un problème, une solution », *Histoire et Mesure*, vol 4, no ¾, 1989. pp.267-302.

Bernard, Jean-Paul et al. « La structure professionnelle de Montréal en 1825 », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 30, no. 3 (décembre 1976), pp.383-415.

Bonzon-Leizerovici, Anne. « La fabrique, une institution locale et originale dans la France de l'Ancien régime », *Historiens-Géographes*, no 341 (octobre 1993), pp.271-285.

Bouchard, Gérard. « La dynamique communautaire et l'évolution des sociétés rurales québécoises aux XIXe et XXe siècle. Construction d'un modèle. », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 40, no 1. pp.51-71.

Boucher, André. « La fabrique et les marguilliers » et « Le rôle joué par les marguilliers » dans Hurtubise, Pierre dir. *Le laïc dans l'Église canadienne-française de 1830 à nos jours*. Montréal, Fides, 1972. pp. 147-175.

Comeau, Robert et Paul-André Linteau. « Une question historiographique : une bourgeoisie en Nouvelle-France ? » dans Comeau, Robert dir. *Économie québécoise*. Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1969. pp. 311-324.

Dechêne, Louise. « La croissance de Montréal au XVIIIe siècle », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 27, no. 2 (septembre 1976), pp.163-179.

Dessureault, Christian et John A. Dickinson, « niveau de vie et reproduction sociale dans la plaine de Montréal, 1740-1804 », dans Bonnain, Rolande et al., dir, *Transmettre, hériter, succéder. La Reproduction familiale en milieu rural. France-Québec. XVIII-XIXe siècles*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1992, pp.153-168.

Dessureault, Christian et Christine Hudon. « Conflits sociaux et élites au Bas-Canada : le clergé, les notables, la paysannerie et le contrôle de la fabrique », *The Canadian Historical Review*, vol. 80, no. 3 (septembre 1999). pp.413-439.

Dessureault, Christian et Roch Legault. « Les voies d'accès au commandement de la milice de la région de Montréal au Bas-Canada (1790-1839) » dans Legault, Roch, dir. *Le leadership militaire canadien français : continuité, efficacité et loyauté*. Kingston, Presse de l'Académie canadienne de la défense, 2007. pp.91-129.

Frégault, Guy. « La guerre de sept ans et la civilisation canadienne », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 7, no. 2, 1953. pp.183-206.

Fyson, Donald. « Les structures étatiques locales à Montréal au début du XIX^e siècle ». *Cahiers d'histoire*, vol. 17, nos. 1-2 (printemps-automne 1997). pp.55-75.

Gadoury, Lorraine et Jean-François Leclerc. « Profil de quelques bourgeois de Montréal, 1820-1825 », *Cahier d'histoire*, vol. 5, no. 2 (printemps 1985). pp.7-24.

Greer, Alan. « L'habitant, la paroisse rurale et la politique au XVIIIe siècle : quelques cas de la vallée du Richelieu », *La société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, t.47, 1980. pp. 19-33.

Igartua, José. « Le comportement démographique des marchands de Montréal vers 1760 ». *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 33, no. 3, décembre 1979. pp.163-179.

Lamonde, Yvan. « La sociabilité et l'histoire socio-culturelle : le cas de Montréal, 1760-1880 ». *Historical Papers*, 1987. pp.86-111.

Linteau, Paul-André et Jean-Claude Robert. « Propriété foncière et société à Montréal : une hypothèse », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 28, no. 1 (juin 1974), pp.45-65.

Linteau, Paul-André et Jean-Claude Robert. « Montréal au XIXe siècle : bilan d'une recherche », *Revue d'histoire urbaine*, vol. 13, no. 3 (printemps 1985). pp.207-223.

Massicotte, Daniel. « Stratification sociale et différenciation spatiale en milieu urbain : le cas des locataires montréalais, 1731-1741 », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 44, no 1, été 1990. pp.61-83

Minard, Philippe. « Faire l'histoire sociale des institutions : démarches et enjeux ». *Bulletin de la Société d'Histoire Moderne et Contemporaine*, vol. 3, no 4 (2000). pp. 119-123.

Miquelon, Dale. « The Merchant in the History of the 'First Canada' » dans Despatie, Sylvie et al., dir. *Vingt ans après Habitants et marchands. Lectures de l'histoire des XVIIe et XVIIIe siècles canadiens*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 1998. pp. 52-68.

Montpetit, Raymond. « La construction de l'église Notre-Dame : quelques piste pour une interprétation socio-historique » dans J-R.Brault, *Montréal au XIXe siècle : des gens, des idées, des arts, une ville : actes du colloque organisé par la Société historique de Montréal (automne 1988)*. Montréal, Léméac, 1990. pp.149-198.

Ouellet, Fernand. « Dualité économique et changement technologique au Québec (1760-1790) », *Histoire sociale*, vol. 9, no. 10 (1976). pp. 256-296.

Ouellet, Fernand. « Les classes dominantes au Québec, 1760-1840. Bilan historiographique », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 38, no. 2 (août 1984). pp. 223-243.

Ouellet, Fernand. « Structures des occupations et ethnicité dans les villes de Québec et de Montréal (1819-1844) » dans Idem. *Éléments d'histoire sociale du Bas-Canada*. Montréal, Hurtubise, 1972. pp. 177-202.

Paquet, Gilles et Jean-Pierre Wallot, « Groupes sociaux et pouvoir : le cas bas-canadien au tournant du XIX^e siècle », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 27, no.4 (mars 1974), pp.509-551.

Paquet, Gilles et Jean-Pierre Wallot, « Le Bas-Canada au début du XIX^e siècle : une hypothèse », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 25, no. 1 (juin 1971), pp.39-61.

Paquet, Gilles et Jean-Pierre Wallot. « Les inventaires après décès à Montréal au tournant du XIX^e siècle : préliminaire à une analyse », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 30, 2 (1976). pp.163-221.

Paquet, Gilles et Jean-Pierre Wallot. « Structures sociales et niveaux de richesse dans les campagnes du Québec, 1792-1812 », *Bulletin d'histoire de la culture matérielle*, no 17 (1983) pp.25-44.

Paquet, Gilles et Jean-Pierre Wallot, « Sur quelques discontinuités dans l'expérience socio-économique du Québec : une hypothèse, *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 35, no. 4 (mars 1982). pp.483-508.

Pouliot, Leon. « La difficile érection du diocèse de Montréal, 1836 », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 16, no. 4 (mars 1963), pp.506-535.

Proulx, Gilles. « Soldat à Québec, 1748-1759 », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, volume 32, numéro 4, mars 1979. pp.535-562.

Thuot, Jean-René. « Élite locale, institutions et fonctions publiques dans la paroisse de Saint-Roch-de-l'Achigan, de 1810 à 1840 », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, volume 57, numéro 2, automne 2003. pp.173-208.

Tousignant, Pierre. « L'incorporation de la province de Québec dans l'empire britannique, 1763-1791 », *Dictionnaire biographique du Canada*, tome IV, pp. XXXIV-LIII.

Annexe 1. Liste des marguilliers par leur date d'élection

Date d'élection	Nom	Profession	Age à l'élection	Juge de paix	Officier de milice	Lieu de naissance
1759-12-27	Pierre Hubert Lacroix	Négociant	42			Montréal
1760-07-20	Etienne Rivard dit St-Dizier	Négociant	45		oui	Montréal
1760-12-27	Étienne Auger	Négociant	47			Ind. au Québec
1761-12-27	Jean-Noël Trottier Desrivière	Marchand	40			Montréal
1762-12-27	Ignace Hubert Lacroix	Négociant, marchand	43			Montréal
1763-12-27	Pierre-Paul Neveu Sevestre	Négociant	44	oui	oui	Montréal
1764-12-27	Jacques Porlier	Commerce fourrure	41		oui	Québec
1765-05-27	François l'Huillier Chevalier	Négociant	49			Montréal
1765-12-27	Pierre Guy	Négociant	37	oui	oui	Montréal
1766-12-27	St-Georges Dupré	Négociant	38		oui	Montréal
1767-12-27	Joseph Porlier Benac	Négociant	37			Québec
1768-12-27	Ignace Bourassa	Commerce fourrure	44	oui		Laprairie
1769-12-27	Jean-Baptiste Adhémar	Notaire, négociant	33	oui	oui	Montréal
1770-12-27	Pierre Gamelin	Marchand	34			Saint-François-du-Lac
1771-12-27	Antoine Poudret	Marchand	40			Montréal
1772-12-27	Pierre Vallée	Voyageur, négociant	34	oui	oui	Lachine
1773-12-27	Jacques Lemoyne	Négociant	25	oui	oui	Montréal
1774-12-27	Charles Le Pailleur	Négociant, greffier	54			Montréal
1775-12-27	Michel Curot	Négociant	40		oui	
1776-12-27	Jean-Baptiste Guillon	Bourgeois	28			Montréal
1777-12-27	Maurice Blondeau, fils	Négociant	43		oui	Montréal
1778-12-27	Joseph Périnault	Représentant, Négociant	46			Montréal
1779-12-27	Christophe Saguiet	Négociant	43	oui		Varenes
1780-12-27	Pierre Bouthillier	Négociant	40*	oui	oui	La Rochelle
1781-12-27	Eustache Beaubien Desrivières	Négociant	54			Montréal
1782-12-27	Louis Porlier Lamarre	Négociant	48	oui	oui	Montréal

1783-12-27	Jean Vienne	Négociant	43*	oui		Saint-Rémi (France)
1784-12-27	Ignace Hubert Lacroix	Négociant	37			Montréal
1785-12-27	Pierre Forestier	Marchand	47	oui	oui	Montréal
1785-12-27	Charles Dézéry	Marchand, maître menuisier	46		oui	Montréal
1786-12-27	Louis Calvilhe	Marchand	39		oui	Toulouse
1787-12-27	Jean Delisle	Notaire royal, marchand	63			Diocèse de Nantes
1788-12-27	Gabriel Franchère	Marchand, négociant	36	oui	oui	Québec
1789-12-27	Jean-Baptiste Durocher	Négociant	35		oui	L'Assomption
1790-12-27	Gabriel Cotté	Négociant	48		oui	Kamouraska
1791-12-27	Joseph Quesnel	Marchand	41*	oui	oui	Saint-Malo
1792-12-27	Lambert St-Omer, père	Négociant	65		oui	Montréal
1792-12-30	Pierre Berthelet	Marchand	45*		oui	
1793-12-12	Amable Dézéry	Négociant, maître boulanger	53	oui		Montréal
1793-12-12	Adrien Berthelot	Marchand	53			Québec
1794-12-14	Charles Larivée	Ancien voyageur, marchand	41		oui	Lachine
1794-12-14	Jean-Baptiste Tabeau	Marchand	38			Montréal
1795-12-13	Jean-Baptiste Dézéry	Maître menuisier	50		oui	Montréal
1796-12-11	Louis Guy	Arpenteur, Notaire	31	oui	oui	Montréal
1797-12-17	Louis Chaboillé, fils	Maître notaire	31	oui	oui	Montréal
1798-12-16	Denis Viger	Maître menuisier	57		oui	Montréal
1799-12-15	Jean-Philippe Leprohon	Négociant	34	oui	oui	Montréal
1800-12-14	Jean-Baptiste Lefebvre	Bourgeois	44		oui	Montréal
1801-12-13	Jean Bouthillier	Négociant	38		oui	La Rochelle
1802-12-12	Étienne St-Dizier		36	oui	oui	Montréal
1803-12-12	François Desrivières	Négociant	38	oui	oui	Montréal
1804-12-16	Hippolyte St-Georges Dupré	Marchand	40	oui	oui	Montréal
1805-12-15	Étienne Guy	Arpenteur	31		oui	Montréal
1806-12-14	Jacques Hervieux		54		oui	Montréal
1807-12-13	Paul Lacroix	Notaire	67	oui		Québec
1808-12-11	Pierre Lukin	Homme d'affaire, seigneur	43*		oui	
1809-12-17	Toussaint Pothier	Homme d'affaire, seigneur	39	oui	oui	Montréal
* âge approximatif						